

L'Italie et ses dialectes

Franck Floricic, Lucia Molinu

▶ **To cite this version:**

Franck Floricic, Lucia Molinu. L'Italie et ses dialectes. Lalies (Paris), 2008, 28, pp.5-107. halshs-00756839

HAL Id: halshs-00756839
https://shs.hal.science/halshs-00756839

Submitted on 26 Nov 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LALIES 28

L'ITALIE ET SES DIALECTES[1]

FRANCK FLORICIC ET LUCIA MOLINU

0. INTRODUCTION GÉNÉRALE

En dépit du fait que les langues romanes soient particulièrement bien étudiées et, généralement, bien connues dans leurs structures fondamentales, le domaine linguistique italien reste pour une grande part à défricher. Rohlfs observait que peu de domaines linguistiques offrent une fragmentation et une hétérogénéité analogues à celles que présente le domaine italo-roman. Inutile de dire dans ces conditions qu'il est impossible de rendre compte – même en ayant à sa disposition plus d'espace qu'à l'accoutumée – d'une telle diversité et d'une telle variété ; il va sans dire aussi qu'un article de synthèse ne peut que décevoir le lecteur désireux d'y trouver une description exhaustive des caractéristiques de tel ou tel dialecte. Étant donné la masse de travaux consacrés aux divers dialectes italiens depuis des décennies et vu la multiplicité des problématiques auxquelles tel ou tel parler apporte telle ou telle solution originale, il était inévitable de restreindre cette présentation à des aspects spécifiques de la structure linguistique de certains dialectes. Nous avons donc fait le choix de limiter la présentation des caractéristiques phonologiques et morphosyntaxiques à des problématiques dont nous avons jugé qu'elles présentaient un intérêt particulier du point de vue typologique. Dans le domaine phonologique, après avoir présenté d'une manière générale la répartition et la distribution géographiques des dialectes italiens, on s'intéressera notamment à la question de la gémination, du voisement et de la lénition, et à la manière dont ces phénomènes interagissent dans certains dialectes avec la question du *Raddoppiamento sintattico*. Dans la discussion des systèmes vocaliques qui caractérisent le domaine italo-roman, on mentionnera en particulier l'importance de la métaphonie et son incidence sur l'organisation morphologique des paradigmes. On verra aussi que les phénomènes de syncope ont dans un certain nombre de dialectes donné lieu à des structures syllabiques particulièrement originales et intéressantes du point de vue d'une typologie générale des structures syllabiques. Sur le plan de la morpho-syntaxe aussi, la diversité qu'offre le domaine italo-roman imposait de faire des choix forcément arbitraires parmi les mille et un *patterns* qui le caractérisent. Étant donné l'importance générale des phénomènes de cliticisation et la forme particulière qu'ils revêtent dans certains dialectes, il nous a paru intéressant de présenter un certain nombre d'aspects du fonctionnement des clitiques argumentaux : l'intérêt de la question des clitiques sujet trouve une expression particulière dans les multiples débats auxquels elle a donné lieu dans la littérature générativiste sur le « sujet nul ». On abordera du reste deux autres problématiques – la question des interrogatives et celle de la négation – qui à maints égard croisent celle de la cliticisation. On verra à ce titre comment

1. Nous tenons à remercier de leurs commentaires et observations Patric Sauzet, $$.

contraintes syntaxiques – notamment l'ordre des mots – et morpho-phonologiques interagissent pour déboucher sur telle ou telle configuration spécifique à tel ou tel dialecte.

Les données que nous présenterons sont pour l'essentiel des données issues de l'immense littérature – parfois ancienne – consacrée aux dialectes italo-romans. Toutefois, Rita Manzini et Leonardo Savoia ont publié en 2005 une *summa dialectologica* qui constitue une synthèse incontournable sur les dialectes de l'Italie, et nous ferons très largement référence aux données qu'ils ont recueillies. Dans un certain nombre de cas, nous avons été amenés à contrôler auprès de locuteurs dialectophones un certain nombre de données, et nous en proposerons souvent une analyse différente de celle de Manzini et Savoia. Dans d'autres cas enfin, nous avons nous-mêmes recueilli *in situ* des informations que nous signalerons comme telles au fil du texte.

1. LES DIALECTES ITALIENS ET LEUR DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE

1.1. Considérations préliminaires

Il est toujours difficile, pour un linguiste qui travaille sur la variation diatopique, de dessiner les contours de son domaine d'analyse. Sa classification se heurte souvent aux problèmes liés au découpage d'un continuum dont les limites n'ont rien de net, rigide et infranchissable (cf. Cortelazzo, 1996 : 97-99). L'étude de la distribution géographique des dialectes italiens ne fait pas exception à cette difficulté à laquelle s'ajoute une ambiguïté définitoire : faut-il parler des dialectes italiens ou des dialectes d'Italie ? En effet, il serait préférable de parler des dialectes d'Italie plutôt que des dialectes italiens, car ces parlers ne sont pas des variantes géographiques d'une langue standard mais constituent des entités linguistiques autonomes caractérisées par une grande originalité dans les solutions apportées dans le passage du latin au roman.

Si les linguistes s'accordent pour considérer l'occitan et le francoprovençal comme des systèmes appartenant au gallo-roman et étrangers à l'italo-roman, et si le toscan, les dialectes du Veneto, les dialectes centro-méridionaux, le corse, et le sicilien forment, malgré leurs différences, un groupe cohérent, le problème demeure pour les dialectes gallo-italiques[2], le ladin et le sarde. Ascoli (1882-1885) qui utilisait comme critère de classification le degré de proximité au toscan (cf. (1)) considérait que le ladin présente le même degré d'éloignement que l'occitan et le francoprovençal, c'est-à-dire des dialectes qui n'appartiennent pas à l'Italie. Il pensait également que le sarde et les dialectes gallo-italiques, bien qu'il s'agisse de parlers spécifiques à l'Italie, au moins du point de vue géographique, se détachent néanmoins du toscan à proprement parler :

(1) Ascoli (1882-1885) : critère degré de proximité / éloignement par rapport au toscan

+ éloigné - éloigné

Occitan, francoprovençal, ladin > gallo-italique, sarde > dialectes du Veneto, centro-méridionaux, corse, sicilien > toscan

Des propositions plus récentes et notamment celles de Pellegrini (1973) et Zamboni (1988) incluent ces trois entités linguistiques dans le groupe italo-roman, comme le montre le schème en (2) :

2. Ce groupe de dialectes comprend le ligurien, le piémontais, le lombard et l'émilien-romagnol (cf. Biondelli 1853).

(2) Pellegrini (1973)

(a) Italie cisalpine en incluant également le ligurien, les parlers du Veneto et l'istriote

(b) frioulan

(c) parlers centro-méridionaux

(d) sarde

(e) toscan et en particulier le florentin

Notre étude ne prétend pas être exhaustive ; elle prend en considération les variétés dialectales en (2) en essayant de souligner les degrés de cohésion entre les différentes sous-sections. La classification de la distribution géographique de nos parlers se base sur des paramètres traditionnels de l'analyse phonologique, c'est-à-dire le consonantisme, le vocalisme et la structure syllabique. Les isoglosses qui ne séparent pas nos aires d'une façon étanche nous permettent quant même de faire ressortir par opposition un certain nombre de caractéristiques.

1.2. Le consonantisme

1.2.1. Gémination, voisement et lénition

En ce qui concerne le système consonantique, la perte de la corrélation de gémination sépare tout le long de la ligne La Spezia-Rimini les dialectes septentrionaux du reste de l'Italie. Les données en (3) empruntées à Giannelli et Cravens (1997 : 33) montrent les aboutissements des géminées latines/protoromanes au nord de l'isoglosse (Ferrara) et au sud de celle-ci (Siena) :

(3)	Latin/Protoroman	Ferrara	Sienne
(a)	*/eska'ppare/ « échapper »	/ska'par/	/ska'ppa/
(b)	BUTTE(M) « tonneau »	/'bote/	/'botte/
(c)	UACCA(M) « vache »	/'vaka/	/'vakka/

La même répartition intéresse le voisement phonologique des occlusives /p/, /t/, /k/ en position intervocalique (plus précisément post-vocalique, en début de syllabe, précédé des approximantes [r, l, j, w] et suivi de voyelles et glides). Les exemples en (4), d'après Giannelli et Cravens (1997: 33) opposent les parlers du nord qui ont été affectés par le voisement phonologique des occlusives au reste du domaine italien qui globalement n'a pas été atteint par ce phénomène :

(4)	Latin / Protoroman	Ferrara	Siena
(a)	SAPERE « savoir »	/sa'ver/	/sa'pe/
(b)	*/fra't͡ɛllo/ « frère »	/fra'd͡ɛl/	/fra't͡ɛllo/
(c)	AMICA(M) « amie »	/a'miga/	/a'mika/

L'affaiblissement de ces consonnes a pu aller jusqu'à leur effacement[3], comme le montrent les formes en (5) (cf. Giannelli et Cravens 1997: 33) :

(5)

(a) piémontais	[fyr'mia] « fourmi »	<	FORMICA(M)
(b) lombard	/no'a/ « noter »	<	*/no'tare/

Une autre caractéristique des dialectes septentrionaux est le dévoisement des consonnes finales après la chute des voyelles finales sauf /a/ (cf. *infra* le vocalisme). Ce

3. Il faut souligner que /t/ est la consonne la moins résistante face à effacement.

phénomène concerne une aire qui comprend le piémontais, le lombard, l'émilien occidental et le frioulan (cf. Giannelli et Cravens 1997: 33-4 ; Vanelli 1997: 281) :

(6)

(a) piémontais, lombard	/nef/ « neige »	< */ 'neve/	<	NIUE(M)
(b) frioulan	[grant] « grand »		<	GRANDE
(c) émilien occidental	/føk/ « feu »	< */'føgu/	<	FOCU(M)
				(*vs.* ligurien /'føgu/)

Cette caractéristique a rendu opaques les effets du voisement des occlusives intervocaliques (cf. 6c) et a provoqué, en position finale, une fusion/neutralisation des aboutissements des géminées d'origine, des obstruantes voisées et de leurs homologues non-voisés, comme le montrent les données du bergamasque en (7) (cf. Giannelli et Cravens 1997: 34) :

(7)

(a)	/brot/	<	brutto / brodo	moche / bouillon
(b)	/sit/ « soif »	<	SITE(M)	

Au sud de la ligne La Spezia-Rimini les réalisations de /p, t, k/ ne sont pas homogènes et le processus qui les règle apparaît, du moins en sandhi externe, allophonique et synchronique. Les contextes phonologiques sont en effet toujours les mêmes : l'affaiblissement des consonnes à l'intervocalique alterne avec des formes non affaiblies en position initiale ou après consonne.

À partir de là, on peut répertorier trois types majeurs de lénition. Le premier type d'affaiblissement consonantique concerne les variétés toscanes et tout particulièrement le toscan central (type florentin) et il se caractérise par la spirantisation de /p, t, k/ sans voisement. Il s'agit du phénomène bien connu de la *gorgia toscana*[4]. Comme le montrent les exemples en (8) empruntés à Giannelli et Cravens (1997: 35), les variantes « fortes » [p, t, k] alternent dans des conditions que nous avons précisées plus haut, avec les constrictives [ɸ, θ, h] :

(8)

position initiale	postconsonantique	intervocalique en sandhi externe
(a) ['re:ɸe] « poivre »	[kol 're:ɸe] « avec le poivre »	[di 'ɸe:ɸe] « de poivre »
(b) ['tu:θa] « combinaison »	[in 'tu:θa] « en combinaison »	[la 'θu:θa] « la combinaison »
(c) ['ka:sa] « maison »	[iŋ 'ka:sa] « à (la) maison »	[la 'ha:sa] « la maison »

Au sud de la Toscane jusqu'à l'aire de Naples les allophones faibles de /p, t, k/ peuvent être partiellement ou complètement voisés, d'où les réalisations [p̬, t̬, k̬] ou [b, d, g] (cf. Tekvačić, 1980 I: 136) :

4. En ce qui concerne l'origine de la *gorgia*, nous nous bornerons à donner les deux principales hypothèses qui sous-tendent l'explication de la spirantisation toscane. D'un côté, l'hypothèse substratiste attribue le phénomène de la *gorgia* à l'action du substrat étrusque (cf. Merlo, Battisti, etc.). De l'autre, on considère la spirantisation toscane comme une innovation (cf. Contini 1961, Rohlf 1966, Giannelli et Cravens 1997: 35-36).

(9)

position initiale	postconsonantique	intervocalique en sandhi externe
(a) ['pane] « pain »	[kon 'pane] « avec (du) pain »	[di 'p̪ane] « de pain »
(b) ['tɛrra] « terre »	[per 'tɛrra] « par terre »	[di 't̪ɛrra] « de terre »
(c) ['kaza] « maison »	[in 'kaza] « à (la) maison »	[di 'k̪aza] « de maison »

Le troisième type de lénition qu'on trouve en Corse (cf. (10)) et en Sardaigne (cf. (11)) offre des possibilités diverses quant à la réalisation des variantes faibles, et notamment le voisement (cf. (10a-c)) ou la spirantisation accompagnée du voisement (cf. (11a-c)) :

(10) Corse N.E (Dalbera-Stefanaggi, 1978)[5]

position initiale	intervocalique en sandhi externe
(a) ['pane] « pain »	[u 'bane] « le pain »
(b) ['toru] « taureau »	[u 'doru] « le taureau »
(c) ['kaza] « maison »	[a 'gaza] « la maison »

(11) Sarde (Molinu 1992)

position initiale	postconsonantique	intervocalique en sandhi externe
(a) [pi'zeɖ̪u] « enfant »	[si βi'zeɖ̪u] « l'enfant »	[sos 'βi'zeɖ̪ɔzɔ] « les enfants »
(b) ['taʊ̯la] « planche »	[sa 'ðaʊ̯la] « la planche »	[sas 'taʊ̯laza] « les planches »
(c) ['kanɛ] « chien »	[su 'ɣanɛ] « le chien »	[sɔs 'kanɛzɛ] « les chiens »

Au sud de la ligne La Spezia-Rimini, la lénition interagit avec le *Raddoppiamento Fonosintattico* (RF). Comme nous le verrons par la suite (cf. § 3), les contextes qui déclenchent le RF diffèrent selon les parlers (assimilation de la consonne finale du mot_1, oxytonie du mot_1, etc.), mais dans tous les cas le RF prévient l'affaiblissement des consonnes en position intervocalique. Cela donne lieu à des alternances entre allophones forts, faibles et renforcés comme le montrent les exemples suivants en sarde (12) et en toscan (13) :

(12) sarde[6]

(a) ['rɛðɔ]	/	[lu 'βɛðɔ]	/	[no r'rɛðɔ] (RF)[7]
« je demande »	/	« je le demande »	/	« je ne demande pas »
(b) ['timɔ]	/	[lu 'ðimɔ]	/	[no t'timɔ] (RF)
« je crains »	/	« je le crains »	/	« je ne crains pas »

5. Pour les exemples de réalisations postconsonantiques nous ne disposons que de données où les consonnes sont à l'intérieur du mot (cf. Rohlfs, 1966: 88, 101, 132) : ['tɛmpu] « temps » ; [krɛst'ta] « crête » ; ['fɔrka] « fourche ».

6. En ce qui concerne le sarde, il s'agit, sauf indication contraire, de données que nous avons recueillies sur le terrain.

7. Les formes sous-jacentes sont les suivantes : /nɔn 'pɛdɔ/ /nɔn 'timɔ/ /nɔn 'kɛldzɔ/.

(c) ['kɛldzɔ]	/	[luˈˈɛldzɔ]	/	[no k'kɛldzɔ] (RF)
« je veux »	/	« je le veux »	/	« je ne veux pas »

(13) toscan (cf. 8)

(a) ['ka:sa]	/	[la 'ha:sa]	/	['tre k'ka:se] (RF)
« maison »	/	« la maison »	/	« trois maisons »
(b) ['re:ɸe]	/	[di 'ɸe:ɸe]	/	[' ʃɛ p'pe:ɸe] (RF)
« poivre »	/	« de poivre »	/	« il y a (du) poivre »
(c) ['tu:θa]	/	[la 'θu:θa]	/	['tre t'tu:θe] (RF)
« combinaison »	/	« la combinaison »	/	« trois combinaisons »

Nous donnons en (14) un tableau récapitulatif des réalisations de l'occlusive vélaire non-voisée dans des variétés qui connaissent les alternances susmentionnées :

(14)

Réalisations de /k/

	Parlers	en position initiale	intervocalique	RF
(a)	toscan	k	h	kk
(b)	Latium	k	k̰	kk
(c)	corse	k	g	kk
(d)	sarde	k	_	kk

L'affaiblissement synchronique de /p, t, k/ est absent dans la Calabre et les Pouilles méridionales[8]. Dans le Salento on a affaire à un mouvement opposé, c'est-à-dire au dévoisement historique et à la fusion / neutralisation en surface des occlusives voisées et non-voisées étymologiques. D'un point de vue phonologique, il faut distinguer les représentations à l'intérieur du mot et à l'initiale du mot. Dans le premier cas, en effet, on a affaire à une neutralisation complète entre occlusive voisée et non voisée comme le montrent les exemples en (15) (cf. Giannelli et Cravens, 1997: 37) :

(15)

	à l'intérieur du mot	
(a)	[ma'**t**onna]	*Madonna* « Madonne »
(b)	[to'**t**ɔ]	*Toto'* « Toto » (nom propre)

En revanche, à l'initiale du mot, le RF permet de déterminer le phonème sous-jacent, comme l'indique le jeu d'alternances en (16) et le tableau en (17) (cf. Giannelli et Cravens, 1997: 37) :

8. Il s'agit d'une aire comprise entre les lignes Nicastro-Catanzaro et Brindisi-Taranto. Les parlers qui la composent présentent des traits singuliers par rapport au reste des dialectes méridionaux. Ils se caractérisent, entre autres, par l'absence d'assimilation des groupes MB, ND, MP, NT, NC, par le manque d'altérations métaphoniques et par un système vocalique sicilien (5 voyelles, avec un regroupement différent des voyelles extrêmes : [i] < Ī, Ĭ, Ē et [u] < Ō, Ū, Ŭ).

(16)

	alternances à l'initiale du mot en position initiale	RF [ku]
(a)	[ti'nimu]	[u'limu ku tti'nimu]
	« avons »	« nous voulons avoir » (litt. « nous voulons que nous ayons »)[9]
(b)	['tetʃi 'liri]	[ku d'd:etʃi 'liri]
	« dix lires »	« avec dix lires »

(17)		position initiale		intervocalique	RF
(a)	/t/	→	[t]	[t]	[tt]
(b)	/d/	→	[t]	[t]	[dd]

1.2.2. Le voisement septentrional

Beaucoup d'encre a coulé pour essayer de rendre compte du phénomène de voisement des occlusives dans l'Italie septentrionale et plus généralement dans la Romania occidentale. Concernant son origine, Schuchardt (1866) mais également Tovar (1951) et Martinet (1955) mettent en relation ce phénomène avec la « lénition celtique » et pensent donc à l'influence du substrat celtique. Des objections ont été formulées à cet égard, sur la base, entre autres, de la distribution géographique du phénomène qui dépasse les frontières du domaine celtique (cf. Tekvačić, 1980, I: 125), et compte tenu d'autre part de la méconnaissance de la phonologie des dialectes celtiques continentaux entre la période de la colonisation de Rome et la disparition du celtique sur le continent (cf. Battisti, 1912). À l'hypothèse substratiste on a ajouté ou carrément opposé des explications internes (de type structuraliste) et téléologiques. Martinet (1955) proposait une réaction en chaîne : sous la pression de l'abrègement des consonnes longues, les simples non voisées se seraient voisées, ce qui aurait provoqué la spirantisation, voire la chute des consonnées voisées d'origine, c'est-à-dire : a) /tt/ > /t/$_2$; b) /t/$_1$ > /d/$_2$; c) /d/$_1$ > ð (Ø). Haudricourt et Juilland (1949) ainsi que Weinrich (1958), se fondant sur la chronologie relative des phénomènes, renversent l'ordre sonorisation / dégémination. Pour les premiers la sonorisation d'une occlusive non voisée est possible là où il existe des géminées non-voisées qui peuvent fonctionner comme « réservoir » et remplir ainsi la case laissée vide par les simples. On aurait donc eu : a) /t/ > /d/ ; b) /tt/ > /t/. Weinrich, quant à lui, explique la sonorisation comme une tendance plus générale à remplacer les oppositions quantitatives par des oppositions qualitatives : la sonorisation consonantique serait le pendant de l'aperture vocalique après la perte de l'opposition quantitative qui caractérisait le système vocalique latin. En effet, le voisement des consonnes simples aurait rendu redondante l'opposition de quantité et aurait amené à la simplification des géminées : a) /t/ > /d/ ; b) /tt/ > /d/ (redondant) donc /tt/ > /t/ ; et ensuite c) /t/ > /d/.

Les trois analyses mettent en évidence l'écroulement de l'intégrité phonologique des anciennes oppositions de gémination et de voisement (/tt/ ~ /t/ ~ /d/) et la tentative « thérapeutique » du système visant à éviter toute confusion phonologique et à garantir, à travers la redistribution des traits pertinents, le maintien des distinctions entre les

9. Dans cette aire l'infinitif n'est pas utilisé dans une subordonnée lorsque le sujet est coréférentiel avec celui de la principale (cf. Trumper, 1997: 363).

occlusives (/p/ ~ /b/, /t/ ~ /d/, /k/ ~ /g/). Néanmoins aucune de ces analyses n'explique vraiment le pourquoi du voisement, sauf celle de Martinet qui se heurte à la chronologie relative des changements.

Il est très probable qu'une situation semblable à celle de l'affaiblissement allophonique de l'Italie centrale, devait jadis caractériser la Romania occidentale (cf. Lausberg, 1976: 370 ; Tekavčić, 1980 ; Walsh, 1991) et que les alternances devaient se produire à l'intérieur de mot et en sandhi externe. Mais contrairement aux parlers centro-méridionaux, au sarde et au corse où l'allophonie a duré et dure depuis plusieurs siècles, au nord et à l'ouest de la ligne La Spezia-Rimini la restructuration phonologique a éliminé la variation par un double processus : la restitution des réalisations d'origine en position initiale de mot ; la fusion des phonèmes non-voisés avec les phonèmes voisés d'origine à l'intérieur de mot.

1.2.3. Le Raddoppiamento Fonosintattico (RF)

Le RF est un processus de sandhi externe qui opère en italien standard, en Italie centro-méridionale (ainsi qu'en corse) et en sarde. Dans une séquence de deux mots [mot_1-mot_2], le RF provoque l'allongement de la consonne initiale du mot_2 (cf. en italien standard *parlo'* **[mm]***olto* « il / elle parla beaucoup »). En italien standard, le RF est déclenché par les formes suivantes (cf. Loporcaro, 1997a: 42) :

(18)

Les éléments déclencheurs du RF

(a) polysyllabes oxytons : *parlo'* **[mm]***olto* « il / elle parla beaucoup »

(b) monosyllabes accentués (monosyllabes forts) : *va* **[bb]***ene* « ça va, OK »

(c) monosyllabes inaccentués (monosyllabes faibles : *a, da, e, o, ma, né, tra, fra*) : *a* **[tt]** *e* « à toi »

(d) quelques polysyllabes accentués (*come, dove, qualche*) : *come* **[tt]***e* « comme toi »

Les contextes en (18a-b) sont réguliers phonologiquement. Le RF est déterminé par l'accent lexical. En revanche, les contextes en (18c-d) ne reflètent pas, en synchronie, une régularité phonologique (cf. 2) : ils sont plutôt le résultat de l'assimilation d'une consonne étymologique qui n'est plus réalisée en surface, mais dont la trace s'est conservée au niveau sous-jacent, d'où le déclenchement du RF (cf. ET / NEC DICIS > *e / né* **[dd]***ici* « et / ni tu dis »). Lorsqu'on examine les différentes variétés dialectales, on peut les regrouper, d'après Loporcaro (1997a), selon les contextes suivants :

– *Dialectes dont le RF est conditionné par l'accent* (cf. Loporcaro, 1997a: 43).

Il s'agit de parlers centraux qui incluent Rome, la Corse, la Sardaigne septentrionale et la Toscane (Florence et Pistoia, à l'exclusion des limites nord-occidentales et (sud) orientales) :

(19)

(a) florentin ['fɔ / 'fa m'male] « je fais / il fait mal »

(b) corse [ku'si l'larga] « si large »

(c) gallurien ['tu v'venni] « tu viens »

(d) romanesco [pi'ja] « prendre » / [pi'ja kkwa'ɖrini] « prendre (de l') argent »

– *Dialectes où le RF n'est pas toujours conditionné par l'accent* (Loporcaro, 1997a: 46).

Font partie de ce groupe les dialectes des Marches, de l'Ombrie centro-méridionale et du Latium : le RF est souvent absent après les voyelles finales accentuées (cf. (20b)) :

(20)

Macerata (Marches)

(a) ['tre d'dɔnne] « trois femmes » [a k'kasa] « à la maison »

(b) ['a 'ðitto] « il a dit »

– *Parlers où le RF n'est pas conditionné par l'accent* (cf. Loporcaro, 1997a: 47, Fanciullo, 2001: 349).

Le RF n'est pas conditionné par l'accent (oxytonie) en sarde et dans un certain nombre de dialectes méridionaux, comme le montrent les exemples suivants :

(21)

(a) sarde	[kaf'fɛ 'onu] « bon café »	~	*[kaf'fɛ b'bonu]
(b) napolitain	[tu 'rwormə] « tu dors »	~	*[tu d'dwormə]
(c) napolitain	[vjernə'ri **p**as'satə] « vendredi dernier »	~	*[vjernə'ri **pp**as'satə]
(d) salentino	[lar'dʒa **k**a 'pwɛrti] « l'argent que tu as »	~	*[lar'dʒa **kk**a 'pwɛrti]

Le RF est déclenché en revanche par des monosyllabes ou polysyllabes dont l'étymon possédait une consonne finale, indépendamment de l'accentuation de leur voyelle finale (cf. Loporcaro, 1997a: 47 ; Fanciullo, 2001: 350, 355, 378) :

(22)

(a) sarde	[a t'tiɛ] « à toi »	~	*[a 'ðiɛ]	< AD
(b) abruzzien	['ccu f'fɔrtə] « plus fort »	~	*['ccu 'fɔrtə]	< PLUS
(c) napolitain	[e d'dwormə] « et tu dors »	~	*[e 'rwormə]	< ET
(d) napolitain	[**e** f'fiʎʎə] « les filles »	~	[**e** 'fiʎʎə] « les fils »	< *ILLAEC/ILLI
(e) napolitain	[o kka'fe] « le café »	~	[o ka'fe] « le café » (= « le bar »)	< ILLUD / ILLUM

1.2.3.1. Conditionnements syntaxiques

Dans certains parlers le RF est conditionné syntaxiquement. C'est le cas dans le dialecte de Servigliano par exemple, où le RF se produit dans la séquence / nom + adjectif / ou /nom + adverbe/ (cf. (23a)), mais ne se produit pas à la frontière entre le syntagme nominal et le syntagme verbal (cf. (23b)) :

(23)

Servigliano (Marches) (cf. Loporcaro, 1997a: 46)

(a) [lu pa'tro b'bonu / p'pure] « le patron bon » / « le patron aussi »

(b) [lu pa'tro 'venne] « le patron vint »

D'autres exemples signalent que l'alternance présence / absence du RF est due au rôle syntaxique joué par le morphème déclencheur (modificateur *vs* tête) ou à une stratégie de mise en relief du morphème en question (cf. Fanciullo, 2001: 363-6) :

(24)

Altamura (Pouilles)

(a) ['trɛ] « trois »

(b) ['trɛ '**kk**ɛi̯n] « trois chiens » (+RF)

(c) ['trɛ '**s**otto 'tau̯l] « trois sous la table » (-RF)

(25) napolitain

(a) ['tre] « trois »

(b) ['tre 'kkanə] « trois chiens » (+RF)

(c) [nu 'tre tə'nevə] « il avait un trois (de cartes) » (-RF)

(26) abruzzien

(a) ['ccu] « plus »

(b) ['ccu '**ff**ɔrtə] « plus fort » (+RF)

(c) ['fɔrtə 'ccu **d**ə 'me] « plus fort que moi » (-RF)

(27) salentin

(a) ['ɛtɛ] « il est »

(b) ['ɛ llu fraŋku] « c'est Franck » (+RF)[10]

(c) ['ete lu **fraŋku**] « à l'être c'est Franck » (-RF)

1.2.3.2. Diachronie du RF

D'un point de vue diachronique, le RF naît de l'assimilation complète en phonosyntaxe de la consonne finale [-C #] du mot_1 à la consonne initiale [#C-] du mot_2 dans la séquence [mot_1 mot_2] (cf. Fanciullo, 2001: 371). Ce phénomène, qui est indépendant de l'accentuation du mot_1, est encore productif en sarde (cf. (28)) et dans les parlers de la « zone Lausberg »(cf. (29))[11] :

(28) sarde

(a) ['manïiaða / manïa'iaða 'βäu] « il / elle mange / mangeait peu » (< /'manïiat / manïa'iat 'pagu/)

(b) ['manïia/manïa'ia 'ppäu] « il / elle mange / mangeait peu » (< /'manïiat/ manïa'iat 'pagu/)

(29) Zone Lausberg (cf. Fanciullo, 2001: 377)

(a) ['kandətə **n**a kan'dzo:n] « il chante une chanson » (< *['kandət **n**a kan'dzo:n])

(b) ['kandə **nn**a kan'dzo:n] « il chante une chanson » (< *['kandət **n**a kan'dzo:n])

Dans les deux cas la consonne finale -/t/ peut soit être conservée à l'aide d'une voyelle paragogique et eventuellement être soumise au processus de lénition (cf. (28a) et (29a)), soit être assimilée à la consonne suivante et déclencher alors le RF (cf. (28b) et (29b)). Dans d'autres parlers la consonne étymologique est irrécupérable ; c'est le cas du calabrais septentrional et central (cf. ['mandʒa / man'dʒa:va 'ssembre] « il / elle mange / mangeait toujours » (cf. Fanciullo, 2001: 378)).

10. Dans les dialectes du Salento les anthroponymes sont précédés de l'article.

11. Il s'agit d'une aire qui regroupe les parlers calabro-lucaniens.

En toscan on peut supposer, à partir d'une analyse diachronique, les étapes suivantes (cf. Fanciullo, 2001: 371-2) : dans un premier temps, la situation devait ressembler à celle qui caractérise encore aujourd'hui le sarde et la « zone Lausberg ». On devait donc avoir des réalisations comme *cost*[m]*olto* (< *CO[N]STAUT MULTU « il / elle coûta beaucoup ») à côté de **cost*[a m]*olto* (< *CO[N]STAT MULTU « il / elle coûte beaucoup »). La perte de la consonne finale, qui était à l'origine la cause du RF, a rendu opaque le mécanisme d'assimilation qui déclenchait le RF. Le processus a donc été réinterprété à travers l'analyse du contexte d'application, c'est-à-dire l'oxytonie du mot$_1$. Cela a produit des alternances telles que *cost*[m]*olto* (avec RF) à côté de *cost*[a m]*olto* (sans RF). Comme le souligne Fanciullo (2001: 372-3), il est très probable que ce changement n'est pas dû seulement à des facteurs statistiques (une plus grande fréquence des formes oxytoniques), mais également à la saillance de l'oxytonie et plus généralement de l'accent toscan et de ce qu'il a été jadis contrairement à ce qu'il est aujourd'hui[12].

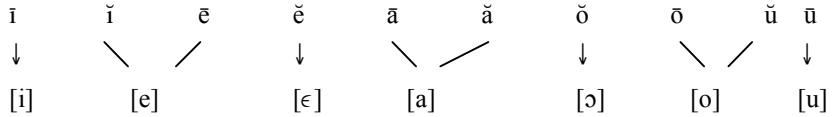
1.2.3. Assimilation dans les groupes /N + Consonne/

Parmi les isoglosses qui relient d'une façon un peu chaotique Rome à Ancône, il convient de mentionner celle qui délimite les aboutissements des groupes /N + Consonne/. Le traitement de ces groupes constitue, en effet, une des caractéristiques les plus saillantes des dialectes méridionaux, du moins jusqu'à la ligne Nicastro-Catanzaro en Calabre (cf. note 7). Dans cette zone on constate donc la réduction (assimilation) de ND à [n:] et MB à [m:] (cf. ['kwan:o] « quand » ; ['mun:u] « monde » ; ['ɡam:a] « jambe ») (cf. Cortelazzo, 1996 : 98) ainsi que le voisement des occlusives sourdes dans les groupes MP > [mb], NT > [nd], NC > [ŋg], cf. [kam'bana] « cloche » ; [mon'done] « mouton » ; ['bjaŋgə] « blanc » (cf. Cortelazzo, 1996: 98).

1. 3. Les systèmes vocaliques

L'espace italo-roman se caractérise par au moins trois systèmes vocaliques. Le système vocalique occidental que nous présentons en (30) recouvre la plus grande partie du domaine italo-roman, à savoir l'Italie du nord, le toscan et l'aire centro-méridionale :

(30)



Mais le même système originel aboutit à des solutions différentes selon les aires, ce qui nous permet d'opposer les dialectes gallo-italiques au vénitien (cf. (31) et (32)) et les dialectes gallo-italiques entre eux (cf. (32)). La présence des voyelles antérieures arrondies [y], [ø] reste un des traits principaux dans la définition de la « gallicité » du lombard, du piémontais, du ligurien et de l'émilien-romagnol, et les oppose au vénitien :

12. Sans vouloir entrer dans la description diachronique de l'accent toscan, il faut néanmoins souligner que des textes du toscan ancien montrent un grand nombre d'exemples de formes syncopées qui, aujourd'hui, n'existent plus : *Io ti drò* pour *Io ti darò* « je te donnerai » (cf. Fanciullo, 2001: 373, note 27). Ce phénomène, qui est typique des dialectes gallo-italiques (cf. (40)) est un indice de la proéminence de la syllabe accentuée. On pourrait supposer donc que le toscan ancien a connu une organisation rythmique de type isoaccentuel *(stress-timed)* qui s'oppose au type isosyllabique *(syllable-timed)* actuel (cf. Schmid, 1998a: 623).

(31)

Les voyelles antérieures arrondies [y], [ø] (cf. Parry, 1997d: 238 ; Forner, 1997: 245 ; Sanga, 1997: 254 ; Tuttle, 1997: 265 ; Hajek, 1997: 273)

(a)	lombard, émilien	['lyna] « lune »	~	vénitien	['luna]
(b)	émilien, ligure	/føk/, /'føgu/ « feu »	~	vénitien	['fogo]

L'application ou le refus de la syncope et de l'apocope des voyelles atones oppose encore une fois les dialectes gallo-italiques au vénitien (sauf la variété septentrionale)[13] mais on peut noter, à l'intérieur du groupe gallo-italique, l'originalité du ligurien dont le vocalisme final est peut-être le résultat d'une restitution (cf. Zamboni, 1988: 952) :

(32)

Chute des voyelles non-accentuées, sauf [a] (cf. Parry, 1997d: 238 ; Forner, 1997: 245 ; Sanga, 1997: 254 ; Hajek, 1997: 275)

(a)	émilien	/føk/ « feu »	~	ligurien	/'føgu/	vénitien ['fogo]
(b)	piémontais	[vni] « venir »	~	ligurien	[ve'nya] « venue »	
(c)	lombard	['stmana]	~	vénitien	[seti'mana] « semaine »	

La nasalisation et l'opposition phonologique de durée vocalique permettent de séparer le lombard et l'émilien-romagnol des autres variétés dialectales parlées dans le territoire italien et en Corse, mais elles rapprochent ces deux variétés du frioulan qui connaît lui aussi une distinction phonologique entre voyelles longues et voyelles brèves :

(33)

Nasalisation vocalique en lombard, émilen-romagnol (cf. Sanga, 1997: 254 ; Hajek, 1997: 274-5) :

(a)	lombard	['pã:] /	['pa:] « pain »	<	PANE(M)
(b)	émilien-romagnol	[vẽ:] « vin »	< UINU(M) ;	[põ:t] « pont »	< PONTE(M)

(34)

Longueur vocalique distinctive en lombard, emilien-romagnol et frioulan (cf. Marcato, 1996: 107-108 ; Sanga, 1997: 254 ; Hajek, 1997: 274 ; Vanelli, 1997: 280)

(a)	lombard	[anda] « aller »	~	[anda:] « allé »
(b)	émilien-romagnol	/mɛ:l/ « miel »	~	/mɛl/ « mille »
(c)	frioulan	[pa:s] « paix »	~	[pas] « pas »

Il faut ajouter que la tendance à la réduction ou à l'affaiblissement / centralisation, voire à l'effacement des voyelles non accentuées est un phénomène qui dépasse la ligne La Spezia-Rimini et qui concerne l'espace italien dans son ensemble. Si le toscan et les dialectes centraux affichent une bonne conservation des voyelles inaccentuées (cf.

13. En effet, la comparaison entre le vénitien et le feltrino montre que ce dernier a été afecté par l'apocope (cf. Schmid, 1998b: 111) :

vénitien	o.mo	ga.to	vol.pe	do.na
feltrino	on	gat	bolp	do.na
	« homme »	« chat »	« renard »	« femme »

(35))[14], les dialectes centro-méridionaux connaissent une tendance à la centralisation des voyelles non accentuées, voire à la chute de ces dernières, surtout sur la côte orientale (cf. (36))[15] :

(35)

Dialectes centraux (cf. Vignuzzi, 1997: 314)

(a)	Montecompatri (Latium)	~	napolitain
	[lu / 'killu 'ferru]	~	['kiʃtə 'fjerrə]
	« le / cet objet en fer » (fer à repasser)		« cet objet en fer »
(b)	[lo / 'kello 'ferru][16]	~	['keʃtə 'ffjerrə]
	« le / ce fer » (le métal)		« le / ce fer »

(36)

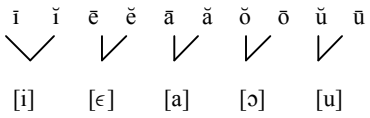
Dialectes centro-méridionaux (cf. Rohlfs, 1966: 160 ; Cortelazzo, 1996: 105 ; Hastings, 1997: 322 ; Loporcaro, 1997b: 340 ; Fanciullo, 1997: 350) :

(a)	abruzzien	['nirə] « noir »
(b)	calabrais sept.	['niv] « neige »
(c)	napolitian	[tradə'torə] « traître »
(d)	napolitain	[fə'ʃkava] « il sifflait »
(e)	apulien	['krɛtənə] « ils croient »
(f)	lucanien	['jennərə] « gendre »
(g)	Marches	[prsutt] « jambon » (cf. it. « prosciutto »)
(h)	abruzzien	[fratt] « ton frère » (cf. it. « tuo fratello »)

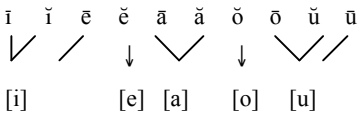
Le sarde, avec la « zone Lausberg » d'un côté ainsi que le sicilien et l'extrême sud de l'Italie (Salento et Calabre méridionale) présentent un vocalisme accentué qui résulte d'une évolution différente :

(37)

(a) Sarde



(b) Italie méridionale - Sicile



Les deux systèmes offrent une grande stabilité vocalique, bien que le sarde méridional et le sicilien connaissent une réduction des voyelles atones : ils n'ont que trois voyelles atones [i, u, a] *vs.* cinq toniques [i, e, a, o, u] :

14. Nous rappelons qu'en toscan l'inventaire des voyelles atones est réduit à 5 phonèmes /i, e, a, o, u/.

15. Le /a/ reste toujours la voyelle la plus résistante.

16. Dans ce type d'exemple, la forme *lo* dérive de *illud* (cf. Rohlfs, 1966: 109-110 ; Fanciullo, 2001: 350).

(38)

sicilien (cf. Ruffino, 1997: 368) :

(a) [fi'nimu] « nous finissons »

(b) [du'mani] « demain »

(c) ['ddebbitu] « dette »

(d) ['kammara] « chambre »

(39)	sarde septentrional		sarde méridional	
(a)	['muru]	~	['muru]	« mur »
(b)	['murɔzɔ]	~	['muruzu]	« murs »
(c)	['bɛnɛ]	~	['bɛni]	« bien »
(d)	['beni]	~	['beni]	« viens ! »

1.3.1. La métaphonie

La métaphonie est un phénomène d'harmonisation vocalique qui concerne toutes les voyelles accentuées, en particulier les voyelles moyennes, sauf /i/ et /u/. En effet /i/ et/ ou /u/ post-toniques déclenchent ce phénomène qui peut aboutir à la fermeture (type *ciociaro*) ou à la diphtongaison (type *campano*) de la voyelle précédente. À l'origine donc, et dans les parlers où la métaphonie est encore productive (en sarde, en sicilien, etc.), nous avons affaire à des alternances du type illustré en (40), où le phonème /x/ offre deux allophones [x_1] et [x_2] en distribution complémentaire :

(40)

/x/ < A [x_1] B
C [x_2] D

Cela se traduit par une très grande variété d'alternances paradigmatiques pour les voyelles accentuées, comme les montrent les exemples en (41)-(44) :

(41)

sarde

(a) f. ['njɛɖ̣:a] « noire » ~ m. ['njeɖ̣u] « noir »

(b) f. ['nɔa] « neuve » ~ m. ['nou] « neuf »

(c) 1e pers. sg. ['bɛndzɔ] « je viens » ~ 2e pers. sg. ['benizi] « tu viens »

(d) 1e pers. sg. ['drɔm:ɔ] « je viens » ~ 2e pers. sg. ['drom:izi] « tu dors »

(42)

parlers du Veneto (cf. Cortelazzo, 1996: 101)

(a) sg. ['meze] « (le) mois » ~ pl. ['mizi] « (les) mois »

(b) sg. ['fjore] « fleur » ~ pl. ['fjuri] « fleurs »

(43)

calabrais (cf. Rohlfs, 1966: 153)

f. ['grɔssa] « grosse » ~ m. ['grwossu] « gros »

(44)

sicilien (cf. Rohlfs, 1966: 127)

f. ['bɛɖɖa] « belle » ~ m. ['bjeɖɖu] « beau »

D'un autre côté, la fusion ou la chute des voyelles inaccentuées assigne à la métaphonie le rôle exclusif de différencier les propriétés morphosyntaxiques des paradigmes :

(45)

(a) campanien (cf. Rohlfs, 1966: 98)

sg. ['ʃorə] « fleur » ~ pl. ['ʃurə] « fleurs »

(b) piémontais (cf. Rohlfs, 1966: 76)

sg. [mes] « (le) mois » ~ pl. [mis] « (les) mois »

(c) romagnol (cf. Rohlfs, 1966: 95)

sg. [fjor] « fleur » ~ pl. [fjur] « fleurs »

La métaphonie est attestée dans la plupart des dialectes italiens et en sarde. Elle est absente, du moins aujourd'hui, dans la partie occidentale de la Sicile, dans l'extrême sud de la Calabre et du Salento, dans quelques aires du Latium, de l'Ombrie et des Marches, dans la plus grande partie de la Toscane, en Corse, dans le nord de la Sardaigne (gallurese et sassarese), en Ligurie, dans une partie du Piémont et de la Lombardie et dans l'aire émilienne de la plaine du Po (cf. Savoia et Maiden, 1997: 16).

La cible, les réalisations et le déclencheur de la métaphonie peuvent varier selon les aires dialectales.

1.3.1.1. La cible

Dans la plupart des cas, ce phénomène intéresse toutes les voyelles moyennes. Mais il est des parlers où, à côté des voyelles moyennes, la voyelle /a/ est également soumise à cette forme d'harmonisation vocalique (cf. le romagnol [fat] « fait » *vs*. [fɛ̝t] « faits », Rohlfs, 1966: 43). Par ailleurs, dans d'autres variétés dialectales, l'inventaire des voyelles sujettes à la métaphonie est réduit aux voyelles moyennes mi-hautes ([e], [o]) ou mi-basses ([ɛ], [ɔ]). C'est le cas du dialecte de Amelia (Ombrie), où l'on relève par exemple ['neri] « noirs » et ['surdi] « sourds » avec métaphonie, mais ['vɛ̝ni] « tu viens » et ['nɔi] « neuf, nouveau » sans métaphonie (Savoia et Maiden, 1997: 17).

1.3.1.2. Les réalisations

Les réalisations métaphoniques présentent les caractéristiques suivantes : la métaphonie des voyelles moyennes hautes comporte l'assimilation totale au trait de hauteur du déclencheur, d'où l'aboutissement [i, u] :

(46)

napolitain (cf. Rohlfs, 1966: 83, 98)

(a) s. ['mesə] « (le) mois » ~ pl. ['misə] « (les) mois »

(b) s. ['ʃorə] « fleur » ~ pl. ['ʃurə] « fleurs »

Quant aux voyelles moyennes basses, on a affaire à une assimilation, à l'origine partielle. En général, [ɛ, ɔ] aboutissent à des diphtongues [je, wo, jɛ̝, wɔ, 'iə, 'uə], mais il

peut se produire une simple fermeture en [e, o] des voyelles en question, comme le montrent les exemples en (47)-(49) :

(47)

Rotonda (Lucanie) (cf. Savoia et Maiden, 1997: 18)

(a) sg. ['pɛðe] « pied » ~ pl. ['peði] « pieds »

(b) pl. ['ɔva] « œufs » ~ sg. ['ovu] « œuf »

(48)

Camerino (Marches) (cf. Rohlfs, 1966: 128)

sg. ['pɛde] « pied » ~ pl. ['pedi] « pieds »

(49) calabrais (cf. Rohlfs 1966 :155) :

f.sg. ['nɔva] « neuve » ~ m. sg. ['novu] « neuf » / m. pl. ['novi] « neufs »

Les diphtongues [je, wo] caractérisent principalement l'Italie centrale : [ɛ, ɔ] > [je, wo] (métaphonie campane / napolitaine) :

(50)

sicilien (cf. Rohlfs, 1966: 127)

f. sg. ['bɛɖɖa] « belle » ~ m. sg. ['bjeɖɖu] « beau » / m. pl. ['bjeɖɖi] « beaux »

(51)

calabrais septentrional (cf. Rohlfs, 1966: 153)

f. sg. ['grɔssa] « grosse » ~ m. sg. ['grwossu] « gros » / m. pl. ['grwossi] « gros »

Dans plusieurs variétés dialectales du sud on relève des diphtongues descendantes ['iə, 'uə], comme dans le parler de Buonabitacolo (Campanie) (cf. [kur'tiəddɷ] « couteau », ['ruərmi] « tu dors », Savoia et Maiden, 1997: 18). Rappelons enfin que la métaphonie de [a] provoque en romagnol son antériorisation et sa fermeture (cf. sg. [fat] « fait » *vs.* pl. [fɛt] « faits », Rohlfs, 1966: 43).

1.3.1.3. Les déclencheurs et les conséquences morphologiques

Dans la plupart des dialectes méridionaux, la métaphonie est déclenchée par [i] et [u]. Les alternances concernent donc le masculin (singulier et pluriel), avec historiquement le singulier de la 1e classe en -[u] et le pluriel en -[i] (cf. (52a)) ; elles concernent également le pluriel de la 2e classe en -[i] (cf. (52b)) et, pour le verbe, la 2e personne du singulier en -[i] (cf. (52c)) :

(52)

Ischia (Freund, 1933, cité par Savoia et Maiden, 1997: 19)

(a) 1e classe

	sg.	pl.	sg.	pl.
m.	'surdə	'surdə	'sik:ə	'sik:ə
	« sourd »	« sourds »	« sec »	« secs »
f.	'saụ̯rdə	'saụ̯rdə	'sɛk:ə	'sɛk:ə
	« sourde »	« sourdes »	« sèche »	« sèches »

(b) 2ème classe

	sg.		pl.
m.	'kanə	~	'kɛnə
	« chien »		« chiens »
f.	'raʊ̯tʃə	~	'rutʃə
	« croix »		« croix »

(c) Verbes

1sg.	2sg.	3sg.	3pl.
'krɛi̯lə	'krilə	'krɛi̯lə	'krɛi̯lənə
« je crois »	« tu crois »	« il / elle croit »	« ils / elles croient »
ka'naʊ̯k	ka'nuʃə	ka'naʊ̯ʃə	ka'naʊ̯ʃənə
« je connais »	« tu connais »	« il / elle connaît »	« ils / elles connaissent »

En Sardaigne, -[i] n'est pas une marque de pluriel ; par conséquent la métaphonie n'affecte que la première classe (cf. (53a)). Pour les verbes, la métaphonie est limitée à la 3e conjugaison (infinitifs en -[ire] (cf. 53b)) :

(53)

sarde (cf. Savoia et Maiden, 1997: 20)

(a) 1e classe

f.sg. ['njɛɖḍa] « noire »	~	['njeɖḍu] « noir »
f. sg. ['nɔa] « neuve »	~	['nou] « neuf »

(b) Verbes

1sg. ['bɛndzɔ]	~	2sg. ['benizi]
« je viens »		« tu viens »[17]
1sg. ['drɔmmɔ]	~	2sg. ['drommizi]
« je dors »		« tu dors »

En Italie du nord et dans l'est des Abruzzes, la métaphonie est en général déclenchée par -[i]. Son action est donc limitée au pluriel de la 1e et de la 2e classes (cf. (54a) et (54b)) et à la 2e personne (sg.) du verbe (cf. (55)) :

(54)

Lugo (di Romagna), (cf. Savoia et Maiden, 1997: 21)

(a) 1e classe

	sg.	pl.	sg.	pl.
m.	'spos	'spus	'ner	'nir
	« époux »	« époux »	« noir »	« noirs »

17. En réalité, l'infinitif de ['bɛndzɔ] est ['bɛnnɛrɛ], à la différence de ['drɔm:ɔ] dont l'infinitif est [drɔm'mire]. Bien que ce verbe n'appartienne pas à la 3e conjugaison, il se conjugue toutefois, au présent de l'indicatif, comme une forme appartenant à cette conjugaison.

f.	'spoza	'spoz(i)	'nera	'ner(i)
	« épouse »	« épouses »	« noire »	« noires »

(b) 2e classe

sg.	pl.
'mes	'mis
« mois »	« mois »
'fort	'furt
« fort »	« forts »

(55)

Bellante (Teramo) (cf. Savoia et Maiden, 1997: 21)

Verbes

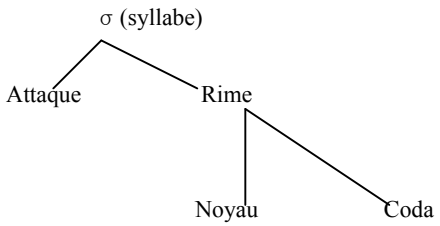
1sg.	2sg.
'kra:tə	'krə:tə
« je crois »	« tu crois »
'mɛ:tə	'mi:tə
« je moissonne »	« tu moissonnes »
'dɔrmə	'durmə
« je dors »	« tu dors »
'mæɲ:ə	'miɲ:ə
« je mange »	« tu manges »

En somme, dans le dialecte de Bellante, l'output métaphonique de [a] est identique à celui de [ɛ] et oppose donc non seulement le singulier et le pluriel (cf. [ɛp] < ăpĕm « abeille » *vs* [ip] < ăpēs « abeilles » (Lepschy et Lepschy, 1988: 51), mais également les deux termes fondamentaux de la catégorie de la personne (cf. (55) ['mɛ:tə] < mĕto « je moissonne » *vs* ['mi:tə] < mĕtis « tu moissonnes »), d'où il s'ensuit que la métaphonie assume véritablement le rôle d'exposant *morphologique*.

1.4. La structure syllabique

Avant de décrire la structure syllabique des dialectes d'Italie, il est nécessaire d'apporter quelques précisions sur le modèle syllabique adopté. Dans cette présentation nous utiliserons un modèle syllabique hiérarchisé qui présente l'architecture suivante (cf. entre autres Blevins, 1995: 213) :

(56)



L'attaque et la coda dominent les segments consonantiques, tandis que les voyelles sont associées au noyau. L'organisation des consonnes et des voyelles à l'intérieur

d'une syllabe et à la frontière entre deux syllabes est déterminée / conditionnée par le principe de sonorité, qui ordonne les segments selon une échelle de sonorité dont nous donnons en (57) les principales classes par ordre croissant :

(57)

+ sonore				- sonore
voyelles	> semi-voyelles	> liquides	> nasales	> fricatives

> occlusives

La syllabe optimale présente donc un profil de sonorité qui croît de façon maximale jusqu'au pic de sonorité et décroît de façon minimale jusqu'à la fin de la syllabe (Clements, 1990) ; d'autre part, dans une séquence hétérosyllabique le profil de sonorité ne doit pas être croissant : la consonne en coda doit être plus sonore ou avoir la même sonorité que la consonne en attaque (cf. entre autres Murray et Vennemann, 1983 et Clements, 1990).

Comme on le verra, la structure syllabique des parlers italiens comporte un certain degré de variation, du moins au niveau phonétique, concernant le nombre et les types de segments associés à une syllabe.

1.4.1. Toscan, parlers centro-méridionaux et sarde

Le toscan, les variétés centro-méridionales et le sarde respectent, en général, le principe de sonorité et de contact syllabique, comme le montrent les exemples en (58) qui font référence aux attaques complexes (deux consonnes associées à l'attaque) et les exemples en (59) qui fournissent l'inventaire des consonnes « codiques » en syllabe interne (/l, r, N, s / ou la première moitié d'une géminée) :

(58)

Attaques complexes (cf. Rohlfs, 1966: 160, 183 ; Giannelli et Cravens, 1997: 33 ; Vignuzzi, 1997: 314 ; Loporcaro, 1997b: 341)

(a)	toscan	/**fr**a'tɛllo/ « frère »
(b)	abruzzien	['**fr**iddu] « froid »
(c)	napolitain	[**tr**adə'torə] « traître »
(d)	apulien	['**fr**eddə] « froid »
(e)	sicilien	['**kr**aɟ] « demain »
(f)	sarde	['**pr**imu] « premier »

(59)

Codas (cf. Giannelli, 1997: 298, 299, 301 ; Rohlfs, 1966: 258, 344, 363 ; Loporcaro, 1997b: 342 ; Fanciullo, 1997: 350 ; Ruffino, 1997: 368)

(a)	toscan	['alto] / ['arto] « haut »
(b)	toscan	['bjaŋko] « blanc »
(c)	campanien	['ʃpartə] « diviser »
(d)	campanien	['mondə] « mont »
(e)	apulien	['faltʃə] « faucille »
(f)	apulien	['vɛspa] « guêpe »
(g)	lucanien	['jennərə] « gendre »
(h)	sicilien	['latti] « lait »

Le principe de sonorité est néanmoins transgressé par les groupes initiaux /S+ consonne/ et /N + consonne/, comme le montrent les exemples en (60) et (61) :

(60)

/S+ consonne/ (cf. Rohlfs, 1966: 258 ; Loporcaro, 1997a: 43)

(a) toscan ['spɛnde(re)] « dépenser »

(b) napolitain ['ʃprɛmmə] « presser »

(c) sicilien ['ʃtari] « rester »

(d) sarde mérid. ['spïa] « épie »

(61)

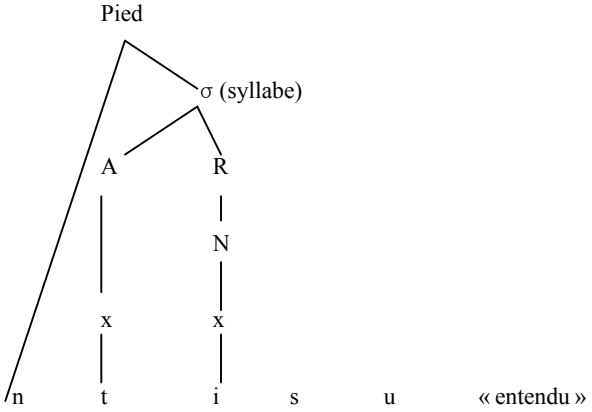
/N+ consonne/ (cf. Hastings 1997: 323 ; Schmid 1997 : 255)

(a) abruzzien [n'drate] « entré »

(b) sicilien *n.tisu* « entendu »

La syllabation des consonnes initiales /S/ et /N/ ne fait pas l'unanimité parmi les linguistes. Selon Bertinetto (1999), si certains des arguments utilisés pour défendre l'hétérosyllabicité de la constrictive alvéolaire (cf. entre autres Kay, 1992 ; Nespor, 1993 ; Marotta 1995) ne prouvent pas sa syllabation tautosyllabique, ils ne peuvent toutefois pas l'exclure non plus. Par exemple, la sélection des allomorphes *lo* « le » et *gli* « les » versus *il* et *i* qu'on retrouve devant consonne ou groupe consonantique tautosyllabique (cf. *lo sposo* / *gli sposi* « l'époux / les époux » *vs il marito* / *i mariti* « le mari / les maris », *il prete* / *i preti* « le prêtre / les prêtres ») ne constituerait pas un critère essentiel pour démontrer l'hétérosyllabicité du /s/, car l'on peut être confronté à des réalisations du type *il sport* au lieu de la forme attendue *lo sport* « le sport » (Bertinetto, 1999: 90). Le statut de la nasale des séquences /N+ C/ résultant d'un processus diachronique d'aphérèse n'est pas clair non plus. Schmid (1997) et (2000) parle de nasale syllabique associée au noyau ; Molinu et Romano (1999: 148sqq.) pensent plutôt à un élément extra-syllabique qui n'est pas intégré directement à la syllabe mais à un constituant prosodique de rang supérieur, en l'occurrence le pied (cf. le schéma en (62))[18] :

(62)



18. La même analyse a été proposée par Molinu et Romano (1999: 48 *suiv.*) pour les géminées lexicales à l'initiale du mot dans les dialectes méridionaux : [nni] « nous », ['kk^{j}u] « plus » (cf. Schmid, 2000: 346).

En ce qui concerne les noyaux nous renvoyons au paragraphe consacré au vocalisme (cf. § 3.)

1.4.2. Les dialectes septentrionaux

Les problèmes les plus intéressants concernent la structure syllabique des dialectes septentrionaux et tout particulièrement celle des dialectes gallo-italiques, où la complexité syntagmatique, surtout au niveau de l'attaque, et les cas de *sonority plateau* ou de *sonority reversal* (cf. Clements, 1990: 287-8) constituent un défi pour les principes de syllabation. Les exemples en (63) offrent un aperçu de la situation en émilien-romagnol (cf. Gorra, 1890: 142-143 et 1892: 374 ; Rohlfs, 1966: 160-161, 169 ; Repetti, 1997: 55 ; Hajek, 1997: 275 ; Schmid, 1998a: 619-620 et 1998b: 111) :

(63)

Groupes consonantiques initiaux

(a)	bolognais	/dvjar/ « devoir »
(b)	bolognais	/'dmaŋga/ « dimanche »
(c)	émilien	[ʒnɛr] « janvier »
(d)	piacentino	/'ftʃaja/ « vieillesse »
(e)	romagnol	[bdɔtʃ] « pou »
(f)	romagnol	[mdor] « moissonneur »
(g)	romagnol	/nvu:d/ « neveu »
(h)	bolognais	[zbdɛl] « hôpital »
(i)	bolognais	/'stmɛ:na/ « semaine »
(j)	romagnol	[pznen] « petit »

Il est vrai que la syncope des voyelles inaccentuées est partiellement compensée par l'apparition de voyelles épenthétiques, comme le montrent les exemples en (64) :

(64)

Prosthèse (cf. Hajek, 1997: 275 ; Rohlfs, 1966: 171, 471-2 ; Repetti, 1996: 379)

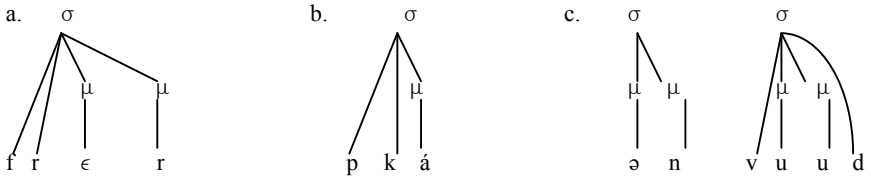
(a)	émilien	/alda:m/ « fumier »	< LAETAMEN
(b)	émilien	[ar'mor] « bruit » (cf. it. *rumore*)	
(c)	émilien	[ed'maŋ] « demain »	
(d)	romagnol	[ən'vuud] « neveu »	
(e)	romagnol	[arla've] « relever »	
(f)	émilien	[av'ʒẽi] « voisin »	
(g)	romagnol	[ar'vni] « revenir »	
(h)	bolognais	[ems'tir] « métier »	

Parmi les propositions concernant la syllabation de ces groupes consonantiques, nous en retiendrons deux :

a) celle de Schmid (1997: 261 et 1998a: 619), qui consiste à regrouper tous les éléments (sauf les nasales qu'il considère comme des sonantes syllabiques (cf. (61) et § 5.2.1) sous un seul constituant en créant des attaques – des têtes dans sa terminologie – très complexes qui transgressent inévitablement le principe de sonorité.

b) l'autre thèse, celle de Repetti (1995a: 280, 285 et 1996: 379) postule, pour les séquences qui transgressent le principe de sonorité, la création d'une syllabe dégénérée, c'est-à-dire sans noyau, et l'insertion d'une voyelle épenthétique. Il en résulte ainsi une syllabe initiale fermée qui respecte le principe de sonorité. Pour les formes sans épenthèse, l'adjonction à l'attaque s'avère obligatoire, faute de quoi la consonne serait effacée[19]. Les schèmas suivants que nous avons adaptés au modèle morique de Repetti (1995a: 280) illustrent les différentes possibilités de syllabation :

(65)



1.4.2.1. Les noyaux

En ce qui concerne les noyaux, selon Schmid (1997: 261 et 1998a: 619), il y aurait comme dans les dialectes centro-méridionaux des sonantes syllabiques (cf. le romagnol *n.vod* « neveu », *ms.tura* « mélange » ainsi que le vénitien *m.pare* « compare », *l.cova* « alcove », Schmid, 1998a: 621). Comme nous l'avons indiqué plus haut (cf. (34)), la quantité vocalique est distinctive en milanais, en romagnol ainsi qu'en frioulan.

1.4.2.2. Les codas

En général, les restrictions à l'intérieur du mot sont aussi nombreuses, ou presque, qu'en toscan et dans les dialectes centro-méridionaux (cf. (60)) : on y trouve des sonantes ainsi que [s], dont le voisement dépend de la consonne suivante (cf. Rohlfs, 1966: 160, 170 ; Hajek, 1997: 275-276 ; Repetti, 1997: 56) :

(66)

/l, r, N, s /

(a)	bolognais	['tsem:za] « punaise »
(b)	piacentino	['bøske] « bois »
(c)	bolognais	['pal:vɛr] « poudre »
(d)	bolognais	[k'verti] « couverts »

En fin de mot, les codas biconsonantiques ne sont pas rares[20], comme l'illustrent les formes en (67a-d) empruntées à Rohlfs (1966:160), Repetti (1995a: 281) et Hajek (1997: 275-6) :

19. Dans ce modèle, les constituants attaque, rime noyau et coda sont absents. Les segments (voyelles / consonnes) peuvent être associés à une more (μ) lorsqu'ils devraient être associés à la rime dans le modèle en (56) ou sont associés directement à la syllabe, sans passer par le constituant intermédiaire attaque. Dans cette configuration, donc, la more rend compte des relations de sonorité entre les segmens et représente l'unité de poids de la syllabe.

20. C'est le cas aussi dans les parlers du Veneto septentrional (feltrino *fort* « fort », *alt* « haut ») et en frioulan (*cuarp* « corps »). Cf. Schmid (1998a: 616, 622).

(67)

(a) piacentino [foort] « fort »

(b) bolognais [bus:t] « buste »

(c) bolognais [tav:d] « tiède »

(d) romagnol [toʒg] « toxique »

Comme pour les groupes consonantiques en attaque (cf. (64)), on peut signaler également l'insertion de voyelles épenthétiques dans les groupes consonantiques finaux (cf. (68)) ou à la fin du mot (cf. (69)) :

(68)

Épenthèse entre deux consonnes (cf. Rohlfs, 1966: 472 ; Hajek, 1977: 273)

(a) bolognais ['kɛ:r**e**n] « viande »

(b) bolognais ['mɛ:r**u**m] « marbre »

(c) bolognais ['nɛ:r**u**v] « nerf »

(d) bolognais [a'li**g**her] « heureux »

(e) parmesan ['dʒoren] « jour »

(f) parmesan ['foren] « four »

(69)

Épenthèse en fin de mot (cf. Repetti, 1995a: 281, 282 ; Hajek, 1997: 275)

(a) piacentino ['fuurnə] « four »

(b) bolognais ['pal:vra] « poudre »

(c) piacentino ['karn**e**] « viande »

(d) romagnol ['teevd**e**] « tiède »

Selon Repetti (1995a, 1995b, 1997), le site de l'épenthèse n'est pas le fruit du hasard. Le tableau en (70) tiré de Repetti (1997: 56) compare trois dialectes émiliens-romagnols qui varient par rapport à l'insertion de la voyelle épenthétique et au degré de sonorité de la consonne ciblée par l'épenthèse :

(70) $-VC_{\alpha}C_{\beta}$ #

	San Benedetto	Mesola	Vediceto
C_b = obstruante non-voisée	zgweers *qui louche* foort *fort*	sent *cent* mars *mars*	'bøsk**e** *bois* 'ort**e** *potager*
C_b = obstruante voisée	'koorv**e** *corbeau* 'teevd**e** *tiède*	kald *chaud* orb *aveugle*	'ørz**e** *orge* 'prɛi̯g**e** *je prie*
C_b = nasale	'omn**e** *homme* 'keern**e** *viande*	invɛrn *hiver* marm *marbre*	'frɛi̯m**e** *immobile* karn**e** *viande*
C_{β} = /l/	'tuurl**e** *jaune d'œuf* 'meerl**e** *merle*	'mɛr**a**l *merle* 'pɛr**a**l *je parle*	'perl**e** *je parle* 'mɛrl**e** *merle*
C_{β} = /r/	'mɛɛgr**e** *maigre* o'tuubr**e** *octobre*	'kwat**a**r *quatre* 'lav**a**r *lèvre*	'mag**e**r *fin* kã'dɛj**e**r *bougie*

Dans le dialecte de San Benedetto, la voyelle est toujours insérée à la fin du mot, alors que dans celui de Mesola elle se trouve entre les deux consonnes. Dans le dialecte de Vediceto, l'épenthèse est systématique, quel que soit le degré de sonorité de la consonne, alors qu'à Mesola la consonne doit appartenir à la classe des sonantes ; à San Benedetto, seules les obstruantes non-voisées ne sont pas affectées par l'insertion d'une voyelle. En effet, lorsque la consonne ne peut pas être intégrée à la structure syllabique, elle forme une syllabe dégénérée (cf. § 5.2.). Selon les dialectes et / ou la sonorité de la consonne, la syllabe dégénérée peut avoir deux structures : un seul nœud syllabique (71a) ou une more (71b) :

(71)

Syllables dégénérées (cf. Repetti, 1997: 56)

(a) *dialectes à attaque* (b) *dialectes à rime*



Dans le premier cas on a donc affaire à des dialectes à attaque et l'épenthèse se produira toujours en fin de mot (cf. ['meerl**e**] « merle » dans le dialecte de San Benedetto). En revanche, dans les dialectes à rime, la voyelle sera insérée entre les deux consonnes (cf. ['mɛr**a**l] « merle » dans le dialecte de Mesola). Le dialecte de Vediceto oscille entre les deux structures syllabiques à cause d'une restriction supplémentaire sur la hiérarchie de sonorité. L'attribution d'une more à la syllabe dégénérée dépend de la sonorité de la consonne ; à Vediceto il n'y a que l'élément le plus sonore, c'est-à-dire la vibrante [r], qui soit susceptible d'en recevoir une.

L'examen de la structure syllabique de l'italo-roman met en évidence une grande différence entre le toscan, les dialectes centro-méridionaux et le sarde d'un côté, et les dialectes septentrionaux, notamment les dialectes gallo-italiques de l'autre. Bien qu'il soit toujours méthodologiquement prudent de nuancer les limites du continuum dialectal, on peut affirmer que globalement, le toscan, les dialectes centro-méridionaux et le sarde présentent des caractéristiques typiques des langues à isochronie syllabique, alors que les dialectes septentrionaux (à l'exception du vénitien) appartiennent plutôt au type iso-accentuel (cf. Schmid, 1997). Les premiers, en effet, présentent entre autres des structures syllabiques qui respectent le profil de sonorité, une certaine stabilité vocalique (sauf pour certains dialectes méridionaux (cf. (36)) et des limites syllabiques claires. Le contraire caractérise en revanche les parlers du nord de l'Italie. Il semblerait donc que, pour ce qui est de la syllabe, la ligne La Spezia-Rimini garde toujours sa validité et sa pertinence dans la délimitation des deux espaces dialectaux et plus globalement dans la séparation des deux Romania.

Les lignes qui précèdent n'offrent naturellement qu'un aperçu succinct des phénomènes phonologiques qu'offre le domaine italo-roman, tant sont grandes la variété, la fragmentation et la diversité de ce domaine. Or, ce qui vaut pour la phonologie vaut également pour la morpho-syntaxe : l'Italie connaît en effet une très grande variété et une très grande complexité de configurations morpho-syntaxiques dont les études typologiques ne rendent pas souvent compte. Aussi cette extrême variété et

cette extrême complexité caractérisent-elles d'une manière toute particulière la syntaxe des marques subjectales et objectales, notamment à cause des phénomènes de syncrétisme ou de coalescence qui les ont affectées dans leur évolution historique. Nous dirons donc en premier lieu quelques mots sur ce que la littérature générativiste désigne comme « paramètre du sujet nul », et nous présenterons des données dialectales qui mettent en question la validité de ce paramètre tel qu'il est posé par exemple chez Rizzi (1982). On abordera ensuite un problème qui croise celui de la cliticisation, à savoir la question des constructions interrogatives : on verra en effet que certaines d'entre elles mobilisent d'une manière cruciale l'ordre des clitiques et, via l'ordonnancement des termes de la prédication, mettent en jeu la problématique de la focalisation. On terminera enfin cette présentation par un bref excursus sur le marquage de la négation dans un certain nombre de dialectes.

2. LES INDICES ARGUMENTAUX DANS LES DIALECTES ITALIENS

2.1. Le « paramètre du sujet nul »

D'une manière un peu schématique, on définit traditionnellement les langues à sujet nul comme des langues où la présence d'un SN sujet préverbal est facultative. Étant donné qu'en syntaxe générative toute phrase contient un sujet, même explétif – il s'agit du Principe de projection Étendue – on considère donc que même un verbe impersonnel ou météorologique contient un sujet profond. L'italien standard constitue d'une manière prototypique une langue à sujet nul, puisqu'on relève aussi bien *Paolo sta dormendo* « Paolo dort » (cf. (72a)), que *Sta dormendo* « il dort » (cf. (72b)), alors que l'anglais et le français sont considérées inversement comme des langues à sujet non nul, comme le montrent l'exemple anglais (72c) *John is coming* (vs. (72d) **is coming*), ainsi que l'exemple français (72e) *Le train est arrivé*, (vs. (72f) * *est arrivé*).

(72)

a. *Paolo sta dormendo / Sta dormendo Paolo*

b. *Sta dormendo*

c. *John is coming* (**is coming John*)

d. * *is coming*

e. *Le train est arrivé* (**est arrivé le train*)

f. * *est arrivé*

g. *Chi pensi che abbia telefonato ?*

h. **Qui penses-tu qu'a téléphoné ?*

i. **Who do you think that called ?*

(73)

dorme

« il / elle dort »

L'inversion libre du sujet constitue un autre test souvent évoqué pour distinguer les deux types de langues. Ainsi l'italien autorise-t-il aussi bien *Paolo sta dormendo* que *Sta dormendo Paolo* (cf. (72a)), alors que (72c) **Is coming John* et (72e) **Est arrivé le train* sont exclus en anglais comme en français. On mentionnera également comme autre test l'impossibilité d'extraire un sujet préverbal adjacent à un complémenteur tel que *que* / *che* : l'italien standard autorise donc (72g) *Chi pensi che abbia telefonato ?*, alors que ni (72h) **Qui penses-tu qu'a téléphoné ?*, ni (72i) **Who do you think that*

called ? ne sont acceptables en français et en anglais. Dans une langue comme l'italien, il a donc été suggéré que la flexion verbale est suffisamment riche pour autoriser ou légitimer l'absence de sujet préverbal : c'est ici la *flexion* qui lexicaliserait les propriétés de détermination du verbe. Autrement dit, la désinence de la forme verbale *dorme* « il dort » en (73) aurait le même statut que « il » dans « il dort » (cf. Bally, 1944: 300-301 ; Tesnière, 1988 ; Bossong, 1998)[21]. A contrario, c'est l'indifférenciation morphologique des formes verbales qui, suite à l'usure de la fin de mot et la disparition corrélative des marques morphologiques, aurait rendu nécessaire ou favorisé l'émergence de formes subjectales proclitiques[22] (cf. Millardet, 1923: 408-410).

Sans s'attarder davantage sur la question de la nature du « pro-drop », on peut dire que les dialectes italiens offrent des configurations complexes et variées qui ne se laissent décrire ni en posant que l'on a affaire à des langues à sujet nul, ni en posant que l'on a affaire à des langues à sujet non nul (cf. Haiman, 1991).

Le français utilise en effet des indices subjectaux dans tout le paradigme verbal : il n'y a pas de trous dans le paradigme, et chaque forme verbale se distingue par la présence d'indices subjectaux préverbaux qui portent des informations sur la personne, le nombre, etc. Kruszewski remarque ainsi en 1883 que la flexion verbale du français peut être décrite comme en (74a), et celle du russe ou de l'italien comme en (74b) : 4 des 6 formes du paradigme verbal sont formellement identiques et leur différenciation s'effectue donc par l'intermédiaire de préfixes verbaux[23] :

(74a) (74b)



En italien standard et dans la plupart des dialectes centro-méridionaux (sauf ceux des Marches et de la Toscane septentrionale), la flexion verbale est au contraire suffisamment caractérisée pour marquer à elle seule les oppositions de personne au sein du paradigme. On relève ainsi des paradigmes tels que (75a) en italien standard, (75b) dans le dialecte campidanien de Settimo san Pietro, (75c) dans le dialecte de Aliano, et (75d) dans le dialecte de San Gregorio Matese :

21. Déjà Meillet (1995: 80) observait à propos de la série des « pronoms » personnels français : « Des mots accessoires aussi réduits et pour le sens et pour la forme que les pronoms français *je*, *tu*, *il* (dont la prononciation normale devant consonne est *i* quand on parle familièrement, et sans influence de l'orthographe) ne sont guère que des affixes ; et s'ils n'étaient séparés du verbe en certains cas, ils seraient considérés comme de purs affixes. »

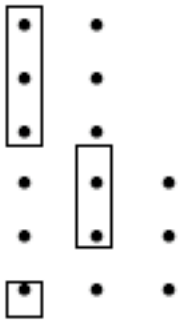
22. Cf. la remarque de Urech (1946: 21-22), qui rejoint les observations de Jaberg (1936) : « Durch den Fall der unbetonten Auslautvokale und der Auslautkonsonanten, vor allem durch den Fall des auslautenden *-s*, hat das Verb teils seine Endungen eingebüsst, oder aber sind mehrere Endungen lautlich zusammengefallen. [...] Das Personalpronomen übernimmt die Funktion der Differenzierung der einzelnen Personen. »

23. « [...] Of the six forms of the present tense of the first, most productive, conjugation, four of them – *je chante*, *tu chantes*, *il chante*, *ils chantent* – have one stem distinguished only by prefixes which designate person. » (p. 141)

(75a)	(75b)	(75c)	(75d)
Italien	Settimo S. Pietro (Cagliari)	Aliano (Matera)	S. Gregorio Matese (Caserta)
« je chante »	« je mange »	« je dors »	« je dors »
'kanto	'pappu	'dɔrmə	'rɔrmo
'kanti	'pappaza	'dɔrməsə	'rurmi
'kanta	'pappaða	'dɔrmətə	'rɔrme
kan'tjamo	pap'pauzu	dur'mɛmə	rur'mimmo
kan'tate	pap'paizi	dur'mɛsə	rur'mite
'kantano	'pappanta	'dɔrmənə	'rɔrmeno
(M&S I: 255)	(M&S I: 259)	(M&S I: 205)	

Les variétés en (75) ont ceci de commun qu'elles présentent à droite de la racine verbale une série de marques distinctes à chaque personne ; or, ces marques suffisent à distinguer chaque élément du paradigme. L'accentuation constitue un autre critère fondamental de différenciation au sein de la flexion verbale. Il est en effet possible d'effectuer dans les paradigmes en (75) une partition entre d'un côté les personnes 1, 2, 3, 6, et de l'autre les personnes 4, 5. Si l'on prend en considération l'italien – mais l'observation vaut en réalité pour chacune des variétés en (75) – les formes '*kanto*, '*kanti*, '*kanta*, '*kantano* sont rhizotoniques, alors que les formes *kan*'*tjamo*, *kan*'*tate* voient quant à elles se déplacer l'accent sur la désinence[24]. Le schéma accentuel des paradigmes en (75) peut donc être représenté comme en (75') :

(75')



En réalité, la différenciation formelle des paradigmes doit être vue comme une tendance très forte exerçant une pression sur le système verbal. Mais cette tendance à la différenciation n'exclut pas l'existence de phénomènes de syncrétisme au sein des paradigmes. En italien même, le paradigme du subjonctif présent offre d'ailleurs une

24. Dans le cas de la forme *kan*'*tate*, l'accent tombe en réalité sur la voyelle (thématique) pré-désinentielle, qui forme avec la désinence *-te* un pied bisyllabique et trochaïque, de même que la désinence -'*jamo*, d'où le déplacement de l'accent aux personnes 4 et 5. À la personne 6, il a été proposé d'assigner à l'exposant *-no* de '*kantano* le statut de clitique, d'où l'absence de déplacement accentuel (cf. Spagnoletti et Dominicy, 1992).

différenciation aux personnes 4, 5, 6 uniquement (cf. *di'tʃamo*, *di'tʃate* et *'dikano* en (76a)) alors que les trois premières personnes sont quant à elles syncrétiques (cf. *'dika*) :

(76)

a.	b.	c.	d.
Italien	Camporeale (Palermo)	Guardiaregia (Campobasso)	Giurdignano (Lecce)
« (que) je dise »	« j'ouvre »	« je dors »	« je mangeais »
'dika	'grapu	'dɔrmə	maɲ'dʒava
'dika	'grapi	'dormə	maɲ'dʒavi
'dika	'grapi	'dɔrmə	maɲ'dʒava
di'tʃamo	gra'pɛmu	dur'mimə	maɲ'dʒaunɛ
di'tʃate	gra'piti	dur'mitə	maɲ'dʒauvɛ
'dikano	'grapinu	'dɔrmənə	maɲ'dʒaunɛ
(M&S I: 246)	(M&S I: 229)	(M&S I: 247)	

Dans le paradigme du dialecte sicilien de Camporeale en (76b), sont syncrétiques les personnes 2 et 3 (cf. *grapi* pour « tu ouvres » et « il ouvre »), alors que les autres formes sont toutes différenciées. Le paradigme du dialecte de Guardiaregia en (76c) présente quant à lui un syncrétisme des trois premières personnes (cf. *'dormə* pour « je dors », « tu dors », « il / elle dort »), alors que le paradigme du dialecte de Giurdignano en (76d) offre à la fois un syncrétisme des personnes 1 et 3 (cf. *maɲ'dʒava* pour « je mangeais » et « il mangeait »), et un syncrétisme des personnes 4 et 6 (cf. *maɲ'dʒaunɛ* pour « nous mangions » et « ils mangeaient »).

Des exemples tels que (76) montrent que des syncrétismes peuvent se vérifier à certains temps dans les paradigmes verbaux ; mais d'une manière générale, ceux-ci ne remettent pas fondamentalement en cause l'idée qu'une flexion verbale riche garantit au moins partiellement l'identification des personnes du paradigmes, d'où l'absence d'indices de sujet en position préverbale.

Si, à présent, on se déplace au Nord de l'Italie, on peut relever des systèmes proches du français – des systèmes à « sujet non nul » – au sens où le verbe est précédé d'indices subjectaux. À la différence du français cependant, il peut d'une part y avoir des trous dans le paradigme des indices, avec la présence d'indices à certaines personnes seulement, et un SN sujet plein est d'autre part dans un certain nombre de parlers obligatoirement redoublé d'un indice préverbal. C'est ce que montrent les exemples en (77), où le verbe s'accorde avec le SN ainsi qu'avec le clitique préverbal.

(77)

a. la ma'ria la 'lɛ:ʃ (S. Nazzaro Sesia) (Novara) (M&S I: 38)

la Maria ClS-3fs lit « Maria lit »

b. la fi'øta ɛ 'dyərt (Mezzenile) (Torino) (M&S I: 38)

la fille ClS-3fs dort « la fille dort »

Dans un exemple tel que *la ma'ria la 'lɛ:ʃ* en (77a), le SN sujet « La Maria » est obligatoirement repris auprès du verbe à travers le clitique sujet féminin singulier « la ». De même en (77b), le sujet *la fi'øta* « la fille » est dans le dialecte piémontais de Mezzenile obligatoirement repris auprès du verbe à travers le clitique sujet féminin singulier *ɛ*. Or, les exemples en (78) montrent que la coïndiciation du sujet et du clitique préverbal s'étend aux contextes où le sujet est représenté par un indéfini négatif :

(78)

a. niŋ'syŋ a 'maɲɑ (Revere) (M&S I: 65) (cf. a 'pjø:f « il pleut »)

personne ClS mange « personne ne mange »

a'. a n 'maɲɑ niŋ'syŋ (Revere) (M&S I: 65)

ClS neg mange personne « personne ne mange »

b. 'ɲyŋ ɛ 'vint (Mezzenile) (M&S I: 66)

personne ClS-3fs vient « personne ne vient »

b'. ɛ 'vint 'ɲyŋ (Mezzenile) (M&S I: 66)

ClS-3fs vient personne « personne ne vient »

b''. 'ɲyŋ u 'miɲdʒunt (Mezzenile) (M&S I: 63)

personne ClS mangent « personne ne mange »

b'''. u 'miɲdʒunt 'ɲyŋ (Mezzenile) (M&S I: 63)

ClS mangent personne « personne ne mange »

Dans le dialecte de Revere en (78a), l'indéfini *niŋ'syŋ* « personne » de l'énoncé *niŋ'syŋ a 'maɲɑ* est précédé en position préverbale du clitique *a* qui en réalité coïncide avec le clitique neutre des constructions avalentes à verbe météorologique (cf. *a 'pjø:f* « il pleut »). Aussi peut-on relever une variante de cet énoncé avec l'ordre Verbe-Sujet *a n 'maɲɑ niŋ'syŋ*, où le clitique préverbal se combine avec un marqueur de négation qui n'apparaît pas dans la variante Sujet-Verbe, d'où la forme agglutinée *an* de *a n 'maɲɑ niŋ'syŋ*. Le parler piémontais de Mezzenile en (78b) offre des données proches de celles en (78a), puisqu'on relève soit *'ɲyŋ ɛ 'vint* « personne ne vient » avec l'ordre Sujet-Verbe, soit *ɛ 'vint 'ɲyŋ* avec l'ordre Verbe-Sujet. Les exemples (78b-b') ont toutefois ceci de particulier que l'indéfini négatif *'ɲyŋ* est repris par un indice de 3^{e} personne du singulier *féminin* : *'ɲyŋ ɛ 'vint* en (78b) correspondrait donc mot à mot à « personne elle vient ». Aussi le parler de Mezzenile a-t-il à sa disposition une autre stratégie encore, puisque l'indéfini négatif *ɲyŋ* peut également être repris par un indice de troisième personne du pluriel – en l'occurrence *u* – d'où avec l'ordre Sujet-Verbe *'ɲyŋ u 'miɲdʒunt* « personne ne mange » en (78b''), et *u 'miɲdʒunt 'ɲyŋ* avec l'ordre Verbe-Sujet en (78b'''), le verbe étant lui aussi fléchi au pluriel[25]. Tout se passe donc comme si le dialecte de Mezzenile offrait deux options dont l'une correspondrait en gros à *personne elle est venue* et l'autre à *personne i' sont venus*.

La question de la nature et de l'origine des constructions en (77) et (78) a donné lieu à de nombreuses discussions. D'aucuns considèrent que l'indéfini négatif repris par un

25. En lui-même, l'indice *u* est opaque au sens où il est syncrétique avec l'indice de deuxième personne du pluriel et avec l'indice de troisième personne du masculin singulier.

clitique serait en réalité un *topic*. Pour aller dans ce sens, on mentionne en effet des exemples italiens comme en (79a).

(79)

a. *Nessuno lo si può paragonare a Sinatra*

« il n'y a personne que l'on puisse comparer à Sinatra »

b. *Personne il est venu*

Si dans *Nessuno lo si può paragonare a Franck Sinatra*, le clitique objet *lo* reprend effectivement l'indéfini *nessuno*, il reste qu'aucune pause ne peut être insérée entre l'indéfini *nessuno* et le clitique coindicié : il est intéressant de remarquer à ce titre qu'en français, on ne saurait accepter par exemple **personne, eh bien il est venu*, pas plus que l'on ne saurait retenir en italien *Nessuno, beh lo si può paragonare a Sinatra*. En réalité, la coindiciation du clitique objet *lo* avec l'indéfini *nessuno* et la coindiciation du clitique sujet *il* avec *personne* n'implique aucunement *en elle-même* de reconnaître que l'on ait affaire à une construction *topicale*. En revanche, il est vraisemblable que l'on ait affaire ici à une *extension* / *généralisation* aux indéfinis de la reprise pronominale, selon un mécanisme qui est celui de la quatrième proportionnelle :

(80)

a. *[Il caffè]$_i$, lo$_i$ prendo senza zucchero.*

« Le café, je le prends sans sucre. »

b. *[Nessuno]$_i$ (x)$_i$ si può paragonare a Franck Sinatra.* (x = lo)

« Il n'y a personne que l'on puisse comparer à Frank Sinatra. »

Un exemple tel que (80a) est parfaitement bien formé, et l'absence de clitique coindicié fournirait à intonation constante une suite inacceptable (cf. ??*[Il caffè], prendo senza zucchero*). La reprise du référent du SN par un clitique est un phénomène *systématique*, dont la productivité et la fréquence sont telles qu'elle est devenue un *mécanisme formel* indépendant des propriétés référentielles du constituant nominal. De ce point de vue, il n'est donc aucunement besoin de reconnaître un *topic* dans l'indéfini négatif des exemples en (78) et (79). En revanche, il ne fait pas de doute que la reprise de l'indéfini par un indice résulte de l'*extension* d'une construction qui elle est bien de nature topicale.

Nous avons dit que l'indice *a* à gauche du verbe des exemples en (78) peut être analysé comme un indice sujet : un énoncé tel que *niŋ'syŋ a 'maɲa* en (78a) correspondrait donc mot à mot à « personne i' mange ». La traduction ne dit cependant pas grand chose de la place et du statut de ce *a* dans le système des clitiques sujet du dialecte de Revere ; quand on examine d'ailleurs les paradigmes verbaux d'un certain nombre de parlers, on s'aperçoit que ce type d'indice est susceptible de s'étendre à tout le paradigme – c'est le cas notamment de ce *a* – alors que d'autres sont limités à une case bien précise du paradigme. Nous allons donc à présent examiner un certain nombre de paradigmes verbaux de différents dialectes, afin de dresser une sorte de typologie du marquage préverbal des indices subjectaux.

2.2. Les indices subjectaux préverbaux

2.2.1. Indices indifférenciés et indices différenciés

Des systèmes pronominaux très variés sont attestés dans les parlers italiens septentrionaux, et il est parfois assez difficile de déterminer le degré d'intégration paradigmatique des clitiques sujets : de toute évidence, certaines configurations se

trouvent parfois à mi-chemin entre des stades d'évolution distincts. Un premier cas de figure que l'on peut signaler est celui des parlers où une même forme subjectale est utilisée aux personnes 1, 4, et 5 : c'est ce que montre le paradigme du verbe *dormir* dans le dialecte de Olivone-V. Blenio en (81a) :

(81)

a.	b.	c.
Olivone-V. Blenio (Grigioni)	Olivone-V. Blenio (Grigioni)	Grumello (Bergamo)
« je dors »	« j'ai dormi »	« je dors »
a 'dromja	u dur'mi:t	(a) 'dorme
tu 'dromat	t ei dur'mi:t	(a) ta 'dormet
u / ra 'dro:m	l ɛ dru'mi:t	a l / (a) la 'dorma
a 'dromum	ɛm dur'mi:t	a n d'orma
a dru'mit	ei dur'mi:t	(a) dur'mi
i 'dro:m	i ɛ dru'mi:t	(a) i 'dorma
a 'pjou	l ɛ pju'vyt	al 'pjøf
(M&S I: 72)	(M&S I: 72)	(M&S I: 89)

Le dialecte de Olivone est un dialecte qui connaît des formes subjectales différenciées ou distinctes à la deuxième personne du singulier et aux troisièmes personnes du singulier et du pluriel (cf. *tu 'dromat* « tu dors » ; *u 'dro:m* « il dort » / *ra 'dro:m* « elle dort » ; *i 'dro:m* « ils / elles dorment »). En face de ce marquage différencié, on relève en revanche une seule et même forme *a* aux personnes 1, 4 et 5 : *a 'dromja* « je dors », *a 'dromum* « nous dormons », et *a dru'mit* « vous dormez ».

L'origine de cette forme *a* que Biondelli (1853 : 31, 221) analysait comme une « particella eufònica » a donné lieu à de nombreuses discussions et polémiques ; l'une des hypothèses les plus vraisemblables y voit néanmoins une réduction phonétique de la première personne du singulier *ego* (cf. Tagliavini, 1952: 349 ; Rohlfs, 1968: §444, 140-141 ; Vanelli, 1998: 97 ; Tosco, 2007). On peut supposer comme scénario vraisemblable que cette forme *a* du singulier se soit étendue d'abord à la première personne du pluriel, puis à la deuxième personne du pluriel, avec comme corrolaire une *désémantisation* du pronom : en d'autres termes, le marqueur subjectal se propage dans la case symétrique – en l'occurrence la case de la première du pluriel – suivant un cheminement que l'on peut résumer comme en (82) :

(82)

1	1sg		1	1sg		1	1sg		1	1sg
2	2sg		2	2sg		2	2sg		2	2sg
3	3sg	→	3	3sg	→	3	3sg	→	3	3sg
4	1pl		4	1pl		4	1pl		4	1pl
5	2pl		5	2pl		5	2pl		5	2pl
6	3pl		6	3pl		6	3pl		6	3pl

Remarquons que ce type de propagation des indices dans ces dialectes n'offre rien d'exceptionnel, et certains dialectes gallo-romans connaissent des phénomènes tout à fait analogues. Au nord de la vallée de l'Isère par exemple, le « je » de la première personne du singulier s'est là aussi étendu à la première personne du pluriel, d'où des expressions telles que *j èrõ nõbrœ* pour « nous étions nombreux ». Le point fondamental est qu'en se propageant, la marque subjectale perd de son individualité sémantique, et

plus l'extension / généralisation est grande, plus la substance sémantique de l'indice se réduit. Si d'ailleurs on examine le paradigme du verbe « dormir » en (81b), on constate qu'au passé composé l'indice *a* a disparu aux personnes 1, 4 et 5 (cf. par exemple à la première personne *u dur'mi:t* « j'ai dormi », où d'une certaine manière la voyelle correspondant à l'auxiliaire est en distribution complémentaire avec l'indice de sujet *a*). En revanche, les marques subjectales des personnes 2, 3 et 6 se maintiennent au passé composé, d'où *t ei dur'mi:t* « tu as dormi », *l ϵ dru'mi:t* « il / elle a dormi », etc.[26] Il n'est donc pas absurde de penser que d'un point de vue sémantique, la marque subjectale de dialectes tels que le dialecte de Olivone puisse être réanalysée comme un *zéro morphologique*[27]. C'est ce qu'entend illustrer la présentation des paradigmes en (83), où les indices subjectaux différenciés sont disposés de manière à constituer un paradigme distinct de celui des indices indifférenciés :

(83)

a. Olivone-V. Blenio (Grigioni) (« je dors »)

a	Ø	'dromja
Ø	tu	'dromat
Ø	u / ra	'dro:m
a	Ø	'dromum
a	Ø	dru'mit
Ø	i	'dro:m

b. Grumello (Bergamo) (« je dors »)

(a)	Ø	'dorme
(a)	ta	'dormet
(a)	l / la	'dorma
(a)	n	dor'ma
(a)	Ø	dur'mi
(a)	i	'dorma

Le paradigme en (81c) est celui d'un dialecte – le dialecte lombard de Grumello dans la province de Bergamo – pourvu d'un élément préverbal *a* facultatif, alors que les indices des personnes 2, 3 et 6, sont quant à eux obligatoires : à la première personne par exemple, on relève soit *a 'dorme* « je dors », soit *'dorme* avec zéro de clitique sujet. De même la seconde personne du singulier présente soit *a ta 'dormet*, soit *ta 'dormet*, le seul élement obligatoire étant ici le clitique sujet de deuxième personne *ta*, où la voyelle

26. L'indice *u* de la troisième personne du singulier du présent *u 'dro:m* résulte de la vocalisation du *l* qui affleure au passé composé dans *l ϵ dru'mi:t*.

27. C'est un peu la conclusion d'Ascoli (1876: 404), qui note : « Nel *-ja* enclitico, che per la costruzione interrogativa si aggiune alla 1. ps. sg. e pl. del verbo (*ó-ja* ho io ?, *cardén-ja* crediamo ?), altro non vedrebbe il nostro autore se non una variazione di quell'*a* che si premette alla 1. sg. e alla 1. e 2. pl. del verbo, ed è quasi un' *appoggiatura* pronominale indefinita (*a cred* credo*, me a cnoss* io conosco ; *a cardí* credete) ». Que cette marque puisse être vidée de sa substance sémantique ne signifie pas pour autant qu'elle soit dépourvue de toute fonction. En ce sens, on peut rappeler l'objection de Hall (1957-1958: 397) à l'analyse de Spiess d'après laquelle « [...] the element *a* which occurs proclitically with all persons... » serait un « ...eigentlich völlig sinnentleertes Universalpronomen » reduced to the role of a « Stützvokal ». Hall suggère en effet que sa fonction serait de référer « [...] not back to a preceding subject, but forward to a coming predicate. In other words, *a* has become a "predicate-marker" of the same type as *i-* in Neo-Melanesian (Melanesian Pidgin English) ». On peut également évoquer ici les « particules énonciatives » du gascon (cf. *e*, *que*, *be*, *se*, etc.), ou le marqueur *ba* du basque.

est sans doute paragogique. Dans le cas de la troisième personne du singulier en revanche, le clitique sujet présente une forme *al* dont la voyelle initiale ne pourrait ici être retranchée. On pourrait *a priori* considérer que cette forme *a* constitue un indice subjectal qui serait lui aussi issu de *ego*, et dont la désémantisation expliquerait à la fois son caractère facultatif, son extension à tout le paradigme et sa présence auprès des verbes avalents du type *pleuvoir*. Il n'est évidemment pas possible, étant donné les informations diachroniques à notre disposition, d'esquisser le scénario évolutif du système pronominal du dialecte de Grumello. Il est néanmoins envisageable d'analyser également l'élément préverbal *a* de ce dialecte comme une voyelle généralisée à tout le paradigme à partir de l'indice *al* de troisième personne du singulier. Lorsque la structure syllabique le permet, c'est en effet la forme asyllabique *l* qui est utilisée : on a donc affaire à deux allomorphes dont la distribution est conditionnée phonologiquement[28]. Étant donné la fréquence de la troisième personne du singulier[29], il n'est pas absurde de penser que la voyelle *a* de l'allomorphe *al* ait été réanalysée comme un élément indépendant et généralisée à tout le paradigme verbal dans les contextes qui phonologiquement le requièrent[30]. C'est ce qu'observe Spoerri (1918: 733), qui justement à propos des formes subjectales *al, l, a* de troisième personne (sg.) relève : « quest'*a* si è propagginato nelle altre persone e serve come vocale d'appoggio in nessi di consonanti sgraditi. » (cf. aussi d'Ovidio, 1886: 76).

Précisons enfin, à propos du paradigme verbal de Olivone et de Grumello en (81a) et (81c) que la deuxième personne du singulier est d'une certaine manière maximalement spécifiée : dans les formes *tu 'dromat* et *ta 'dormet* en effet, le verbe est précédé de l'indice préverbal *tu* / *ta*, mais cet indice est à son tour redoublé d'un indice post-verbal *-t*, diachroniquement issu de l'agglutination de *tu* en contexte interrogatif (cf. Ascoli, 1882-1885: 107 ; Savoia, 1997: 78). Le sujet est donc ici doublement marqué comme clitique préverbal et comme affixe désinentiel.

Les dialectes en (84) présentent les mêmes caractéristiques que les dialectes que nous venons de mentionner – il s'agit de parlers qui connaissent un indice de sujet préverbal généralisé à un ensemble de cases du paradigme verbal – à cette différence près que l'indice en question est non pas *a*, mais *i* ou *e* :

(84)

a.	b.	c.	d.
Gorfigliano (Lucca)	Gorfigliano (Lucca)	Pigna (Imperia)	Pigna (Imperia)
« je dors »	« j'ai dormi »	« je dors »	« j'ai dormi »
i 'ðɔrmo	i o 'ður'mito	e 'dormu	e ai dor'miu

28. Cf. à ce propos Cardinaletti et Repetti (à paraître) : « An epenthetic vowel is not necessary if the consonantal clitic (/t/ or /l/) can be syllabified with the verb as a simple onset (6) or a simple coda (7). »

29. Cf. Hall (1967-1968: 397, note 4) : « It is noteworthy that the predicate-markers, Lomb. *a-* and Neo-Mel. *i-* (< Engl. *he*), have both originated in 3d pers. sing. pronouns, which were generalized, presumably on account of their more frequent occurrence (cf. also the spread of OF *oïl* at the expense of *o je*, etc.). »

30. Cette voyelle présente une distribution identique dans le dialecte bergamasque de Valmaggiore décrit par Zambetti (1952), qui distingue *al kánta* et *lű (a) l kánta* : dans ce dernier cas, la forme asyllabique [l] est susceptible d'être syllabifiée comme coda de la syllabe précédente et la voyelle [a] n'étant plus requise phonologiquement peut alors être effacée.

(e) tu 'ðɔrmi	tu a ður'mito	ti 'dorme	ti aɾ doɾ'miu
i d'dɔrma / lê 'ðɔrma	ɟ / l a dur'mito	u / a 'dorme	u l / a l a doɾ'miu
(e) i ðɔr'mjan	i aɟ'ɟan dur'mito	e dor'memu	e amu doɾ'miu
(e) i ður'mito	i atə ður'mito	e dor'mei	e ave doɾ'miu
i 'ddɔrməno	ʒ / l an dur'mito	i 'dorme	i aŋ doɾ'miu
/ (e) lê 'ðɔrməno			
i p'pjoa	ɟ a ppju'uto	u 'tʃe:ve	u l a tʃe'viu
(M&S I: 81; II: 418)	(M&S I: 81)	(M&S I: 82)	(M&S I: 82)

La forme de deuxième personne du singulier *tu 'ðɔrmi* est la seule qui dans le parler toscan de Gorfigliano en (84a) présente un indice subjectal déterminé : les autres cases du paradigme sont occupées par une forme subjectale syncrétique avec d'autres formes : *i* ou *lə* au féminin (cf. *i 'ðɔrmo* « je dors » ; *i d'dɔrma* « il dort » / *lə 'ðɔrma* « elle dort » ; *i ðɔr'mjan* « nous dormons » ; *i ður'mito* « vous dormez » ; *i 'ddɔrməno* « ils dorment » / *lə 'ðɔrməno* « elles dorment »). Aux personnes 2, 4 et 5, la série de clitiques sujet peut être facultativement précédée d'un clitique indifférencié *e*[31]. Aussi le dialecte de Gorfigliano offre-t-il un bon exemple de la complexité de ces systèmes pronominaux et des « illusions d'optique » que ces systèmes peuvent engendrer. Ce dialecte est en effet caractérisé comme beaucoup d'autres par l'opacité de certaines de ses formes pronominales. La forme *i* des personnes 1, 3, 5, 6 est de fait une forme opaque car elle constitue le point d'aboutissement diachronique de formes étymologiquement distinctes. En dépit du manque d'informations concernant spécifiquement la phonétique historique du dialecte de Gorfigliano, on peut sans aucun doute rapprocher la forme *i* des cases 1, 4 et 5 de la forme italienne *io*, elle-même issue de *ego* (cf. d'Ovidio, 1886: 29-30). Or, la consonne initiale du verbe aux personnes 1, 4, et 5 s'affaiblit systématiquement en position intervocalique (cf. la constrictive à l'initiale des formes

31. Ce clitique indifférencié apparaît également en florentin, où il n'est cependant facultatif qu'aux personnes 2, 3 (féminin) et 5, comme le montre le paradigme (85a) (cf. M & S I: 145). Dans le dialecte de Sillano dans la province de Lucca, ce même clitique indifférencié apparaît facultativement à toutes les personnes (cf. (85b)) :

(85)	a	b.
	Firenze	Sillano
	e 'dɔrmo	(e) i 'ðɔrma
	(e) tu d'dɔrmi	(e) tu 'ðɔrma
	e 'dɔrme / (e) la 'dɔrme	(e) llə 'dɔrma
	e si 'dɔrme	(e) dor'mjaŋ
	(e) vu ddor'mihe	(e) dur'middə
	e 'dɔrmano / (e-l)le 'dɔrmano	(e) llə 'ðɔrməŋ

Comme le montre le redoublement de la consonne initiale du clitique à la troisième personne (singulier et pluriel) le morphème *e* est sans doute syncrétique dans le dialecte de Sillano : on sait en effet que la forme *e* peut constituer une réduction aussi bien de *eo* (< ego) que de *el* (< illu(m)), cf. Vanelli et Renzi, 1997 : 109). En florentin même, le clitique *e* présente à la troisième personne du singulier un allomorphe *(e)ʎʎ* qui affleure au passé composé (cf. *(e)ʎʎ a ddor'miho*, M&S I: 111), alors que le clitique de première personne du singulier demeure inchangé et obligatoire au passé composé (cf. *e ɔ ddor'miho*).

'ðɔrmo, *ðɔr'mjan*, et *ður'mito*) ; en revanche, à la troisième personne du singulier et du pluriel, la consonne initiale du verbe est une occlusive, et cette consonne subit le type de renforcement que l'on désigne comme *rafforzamento fonosintattico* (cf. *i d'dɔrma* à la troisième personne du singulier, et *i 'ddɔrmɔno* au pluriel) (cf. plus haut § 2.2.). Aussi ce *rafforzamento* de la consonne initiale montre-t-il que l'indice *i* n'a pas la même origine que son homophone des personnes 1, 4 et 5 : en d'autres termes, le *i* des formes verbales *i d'dɔrma* et *i 'ddɔrmɔno* représente une réduction de *illu, et *illi, et le *rafforzamento fonosintattico* peut être interprété comme la trace de l'effacement de la consonne du pronom *(i)ɟ* qui constitue un allomorphe de *i*[32]. C'est donc parce que *i* est suivi d'une consonne au niveau sous-jacent que l'initiale du mot suivant subit un renforcement. Pour résumer le système de Gorfigliano, on se réfèrera au tableau en (84a'), où l'indice subjectal de deuxième personne du singulier *tu* est limité à la case 2 dont il ne sort pas. L'indice masculin de troisième personne *i* alterne avec le féminin *lə* au sein des cases 3 et 6 – ce qui n'est pas sans évoquer le *i* de *i' mange*, indifféremment troisième personne du singulier ou du pluriel. Il en résulte donc que les indices en *i* doivent être séparés en deux séries d'indices différentes : la série d'indices des cases 3 et 6 ; et formant un paradigme distinct, le *i* issu de *ego*, généralisé aux personnes 4 et 5 à partir de la première personne du singulier.

(84a')

Gorfigliano (Lucca)

(« je dors »)

	i		'ðɔrmo
(e)			tu 'ðɔrmi
		i	d'dɔrma / lə 'ðɔrma
(e)	i		ðɔr'mjan
(e)	i		ður'mito
		i	ddɔrmɔno / (e) lə 'ðɔrmɔno

(M&S I: 81)

On ne s'attardera pas sur le paradigme du parler ligure de Pigna en (84c), qui présente des données tout à fait parallèles à celles de Olivone. Il s'agit en effet d'un parler qui offre également une série de clitiques sujet spécialisés aux personnes 2, 3 et 6 (cf. *ti 'dorme*, *u 'dorme* (m) / *a 'dorme* (f), *i 'dorme*). Aux personnes 1, 4 et 5 en revanche, la forme verbale est précédée d'un même exposant *e* dérivé du latin *ego*, et lui aussi propagé de la case 1 à la case 4, et de la case 4 à la case 5 (cf. *e 'dormu*, *e dor'memu*, *e dor'mei*).

2.2. Le sujet nul « partiel »

Dans les paradigmes en (81a), (83a) et (84c), nous avons vu que le verbe est précédé d'un seul et même formant qui abolit les distinctions de personne. Or, cette

32. Dans les constructions interrogatives, où le clitique sujet affleure en enclise, ce dernier se présente sous la forme *iɟɟo* à la troisième personne du masculin singulier (cf. *ki fa-iɟɟo ?* « que fait-il ? », M&S I: 394).

indifférenciation peut conduire à une réanalyse de ce formant comme zéro morphologique. Il est en effet possible d'identifier toute une série de parlers comme le parler de Cazzano en (86), où au lieu d'être occupées par un indice indifférencié, les cases 1, 4 et 5 du paradigme verbal sont occupées par des formes verbales à indice préverbal zéro :

(86)

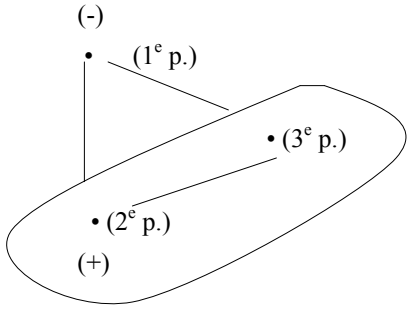
a.	b.	c.
Cazzano di Tremigna (Verona)	Cazzano di Tremigna	Povegliano (Treviso)
(« je dors »)	(« j'ai dormi »)	(« je dors »)
Ø 'dɔrmo	ɔ dor'mio	Ø 'dɔrme
te 'dɔrmi	t ɛ dor'mio	te 'dɔrme
el / la 'dɔrme	l a dor'mio	el / a 'dɔrme
Ø dor'memo	emo dor'mio	Ø dor'mjoŋ
Ø dor'mi	a'i dor'mio	Ø dor'mi
i / le 'dɔrme	i / le a dor'mio	i / le 'dɔrme
el 'pjove	l a pjo'vuo	(el) 'pjove
(M&S I: 84)	(M&S I: 84)	(M&S I: 84)

Les exemples en (86) fournissent précisément une illustration de ce que l'on désigne comme « sujet nul partiel » : l'absence d'indice subjectal préverbal est en effet *limitée* ici à certaines cases du paradigme. Dans le parler de Cazzano di Tremigna en (86a), au zéro de clitique sujet de la première personne du singulier (cf. *'dɔrmo*) s'oppose à la deuxième personne du singulier *te 'dɔrmi*, où la forme verbale est précédée du clitique sujet *te*, exposant caractéristique de la deuxième personne du singulier. Sont également à sujet nul la première personne du pluriel (cf. *Ø dor'memo*) ainsi que la deuxième du pluriel (cf. *Ø dor'mi*). La généralisation essentielle qui émerge des données dialectales du Nord de l'Italie présente un double aspect : il est tout d'abord possible d'établir une corrélation étroite entre l'absence de clitique de sujet, et l'utilisation de clitiques sujet indifférenciés (cf. par exemple les paradigmes de Olivone et Grumello en (81a) et (81c)). D'autre part, si des personnes 1 et 2 l'une est marquée par un indice subjectal préverbal et pas l'autre, on s'attend à ce que ce soit en principe la seconde – nous n'avons pas relevé, en effet, de dialectes qui auraient un clitique sujet à la première personne du singulier et zéro à la seconde. D'une certaine manière, la première personne du singulier fonctionne donc comme le terme non-marqué de l'opposition je-tu, et il est sans doute possible d'attribuer à ce caractère non-marqué de la première personne l'absence de clitique sujet à cette personne. La question qui se pose est donc de déterminer si dans le contraste je-tu, le marquage de la personne par un clitique préverbal est lié ou pas à la pauvreté de la flexion verbale. Si l'on prend en considération le paradigme verbal du dialecte de Povegliano en (86c), on relève en effet une seule et même forme verbale *'dɔrme* aux personnes 1, 2, 3 et 6. On pourrait donc en conclure que l'opposition de personne est dans ce dialecte marquée par un indice préverbal justement parce que la flexion du verbe n'est pas suffisamment différenciée pour distinguer les formes 1, 2, 3 et 6 du paradigme. Un certain nombre de dialectes comme les dialectes de Gorfigliano et Pigna en (84) ou Cazzano en (86a-b) montrent

toutefois qu'une flexion verbale riche et différenciée ne dispense pas forcément de recourir à un paradigme de clitiques sujet ; par ailleurs, quelle que soit la différenciation formelle des formes verbales de première et deuxième personnes du singulier, la deuxième personne du singulier présente généralement un degré de spécification plus important que la première du singulier, qui a contrario peut être marquée soit par un clitique sujet indifférencié, soit par zéro de clitique sujet. Sans doute l'absence de marquage de la première personne du singulier via des clitiques sujet préverbaux correspond-elle à une absence de marque au niveau discursif-énonciatif. Comme le souligne Hampshire (1959: 87), « [...] the pronoun 'I' and the first person singular form in general, is more than just one more demonstrative device in language, parallel and on the same level with 'this' and 'that', and with the other personal pronouns. The first personal singular is the nucleus on which all the other referential devices depend... The final point of reference, by which a statement is attached to reality, is the speaker's reference to himself, as one thing, and one person, among others. »

En d'autres termes, la première personne du singulier se situe sur un autre plan que les deuxième et troisième personnes : il y a donc d'un côté la première personne du singulier, et les autres qui s'opposent en bloc à cette dernière :

(87)



La forme de troisième personne du singulier, en revanche, peut être non marquée du point de vue morphologique, mais s'agissant de référents extérieurs aux instances du dialogue, il peut s'avérer nécessaire de distinguer une entité de genre masculin ou de genre féminin ; du coup, cette distinction de genre peut imposer un marquage subjectal différencié qui n'a pas de raison d'être aux personnes 1 et 2. Le dialecte de Cazzano en (86a) distingue donc au masculin singulier *el 'dɔrme*, « il dort » et au féminin *la 'dɔrme* « elle dort ». Quant aux personnes 4 et 5 des dialectes de Cazzano (cf. *dor'memo* « nous dormons » et *dor'mi* « vous dormez ») et Povegliano (cf. *dor'mjoù* et *dor'mi*), il va de soi que l'on n'a pas affaire ici à des formes « non marquées ». Or, on a eu l'occasion de signaler que la différenciation morphologique était relayée dans le cas présent par l'accent : les personnes 4 et 5 sont en effet les seules qui soient accentuées sur la désinence, alors que tout le reste du paradigme est rhizotonique. L'accentuation introduit par conséquent une différenciation qui peut expliquer l'absence de clitique sujet préverbal aux personnes 4 et 5.

Le fait que les personnes 2 et 3 s'opposent en bloc à la première personne trouve une illustration intéressante dans des parlers qui présentent des clitiques sujet différenciés uniquement aux personnes 2 et 3 : c'est le cas des dialectes de Boccioleto, Forno Strona et Ciàno d'Enza en (88a), (88b) et (88c), où, *a contrario*, le même indice subjectal est utilisé aux personnes 1, 4, 5 et 6, à savoir *i* et *e* :

(88)

a.	b.	c.
Boccioleto (Vercelli)	Forno Strona (Novara)	Ciàno d'Enza (Reggio Emilia)
(« je dors »)	(« je dors »)	(« je dors »)
i 'dɔrmi	i 'dɔrm	e 'dɔrem
at 'dɔrmE	ti 'dɔrmi	et 'dɔrem
al / la 'dɔrm	al / la 'dɔrm	al / la 'dɔrma
i dur'muma	i dur'muma	e dor'mɒm(a)
i 'dɔrmE	i dur'mi	e dor'mi:
i 'dɔrmu	i 'dɔrmu	e 'dɔrmen
a 'pjɔ:f	a 'pjɔu	a 'pjova
(M&S I: 93)	(M&S I: 93)	(M&S I: 97)

a'.	b'.
Boccioleto (Vercelli)	Forno Strona (Novara)
(« j'ai dormi »)	(« j'ai dormi »)
i suŋ dur'mi	i ø dur'mi
t ei dur'mi	ti ei dur'mi
l ϵ dur'mi	l a dur'mi
i suma dur'mi	i uma dur'mi
i sϵi dur'mi	i ei dur'mi
i iŋ dur'mi	i øŋ dur'mi

C'est donc l'indice *i* qui dans le parler de Boccioleto s'est généralisé en dehors de sa case originelle (cf. *i 'dɔrmi* « je dors », *i dur'muma* « nous dormons », *i 'dɔrmϵ* « vous dormez », et *i 'dɔrmu* « ils / elles dorment »). Aussi convient-il de remarquer que les formes subjectales *at* et *al* des personnes 2 et 3 en (88a) présentent un *a* initial dont on peut considérer qu'il représente une voyelle épenthétique insérée pour optimiser la syllabification (cf. Vanelli, 1998: 91 *suiv.*) – cette voyelle disparaît d'ailleurs au passé composé, lorsque la syllabification de la consonne initiale du clitique n'est pas entravée (cf. la deuxième personne du singulier *t ei dur'mi* « tu as dormi » et à la troisième personne *l ϵ dur'mi* « il / elle a dormi »)[33]. Le morphème *a* du clitique *la* de troisième

33. Spoerri (1918 : 696) observe à propos des voyelles prosthétiques du dialecte de la Valsesia qu'elles affleurent : « I. quando coll'elisione della protonica si è formato un nesso iniziale composto da continua + cons. (num. 40b) : *aržantę́*, *armę́dju*, *aržĭ́na*, *alkę́ leccare*, ecc. – Esempio sui generis : *abkù̯n̥* boccone. II. dav. a s impura : *n-a-ślę́nć* uno slancio, *n-askal'i̯n̥*, *n-a-spàs* una tesa (misura per il legname) REW 8129, *n-a-skŭ́* uno scudo, *l-a-spos* lo sposo ecc. – plurale : *j-a-sprù̯ñ* gli sproni, *j-a-śğajf* gli schiaffi, *j-a-spi̯ĝ* ecc. A Rossa la prostesi in questi casi è regolare, a Bo. S'ha anche *l̃i spiĝi* ecc. III. nella terza pers. sing. dei verbi che hanno come nesso iniziale *s* impura o continua + cons. Ro. : *čęl l-askri̯f*, *l-a-rgǫja* ecc. Bo. ha

personne du singulier au féminin n'a en revanche pas du tout le même statut, puisqu'il s'agit d'une marque de genre féminin. À l'indice *i* du parler de Boccioleto fait écho la forme *e* du paradigme du dialecte de Ciàno d'Enza (cf. *e 'dɔrem*, *et 'dɔrem*, *e dor'mɒm(a)*, *e dor'mi:*, *e 'dɔrmen*)[34].

Aussi peut-on relever tout un ensemble de parlers qui comme les dialectes en (88) offrent des clitiques sujet différenciés aux formes 2 et 3 du paradigme, mais où en revanche le reste du paradigme est un paradigme à sujet nul. C'est ce qu'illustre un dialecte tel que le dialecte ligure de Calasetta (Sardaigne) en (89) :

(89)

a.	b.
Calasetta (Cagliari)	Calasetta
(« je dors »)	(« j'ai dormi »)
Ø 'dormu	ɔ dur'miu
ti 'dɔrmi	t ϵ dur'miu
u / a 'dorme	ul / al a dur'miu
Ø dur'mimu	emu dur'miu
Ø dur'mi:	ai dur'miu
Ø 'dɔrmaŋ	aŋ dur'miu
'tʃøve	a tʃy'vyo
(M&S I: 100)	(M&S I: 100)

Le dialecte de Calasetta requiert en effet un clitique sujet préverbal aux personnes 2 et 3 uniquement (cf. *ti 'dɔrmi* « tu dors » ; *u / a'dorme* « il / elle dort »). En face du marquage subjectal aux personnes 2 et 3, ce dialecte présente en revanche zéro de clitique sujet à toutes les autres personnes du paradigme (cf. *'dormu* « je dors », *dur'mimu* « nous dormons », *dur'mi:* « vous dormez », et *'dɔrmaŋ* « ils / elles dorment »). Si le dialecte de Calasetta illustre un marquage subjectal aux personnes qui forment le

---

in questi casi *čęl lu štarlűna*, *čęl lu rgǫĨla*, ecc. IV. dav. a *de* + con. *dreñ a-d l uštaria* davanti all'osteria, *a-d la sua vi̇ta* della sua vita, ecc. Ro. *n-apsigů̇n a-t sȧ* un pizzico di sale, Jac. *poc ad bun*, *pei ad camossa* ecc. V. dav. ai pron. congiunti in frasi interrogative o condizionali : *a-t saj ?* sai ?, *a-t pöj dęmi ?* puoi darmi ? *a-t vugga nutta ?* non vedi niente ? *s a-t mǫrt a rů̇ña* (Ro.) se ti morde la rogna, *s a-s vǫ passę́* se si vuole passare, *s agtů̇ka* se a voi tocca ecc. VI. per evitare nessi mal tollerabili nella frase : *i su̇n a stámmi* sono stato, *su̇n ašǒf* sono stanco, *męñ a-ġů̇nči* mani giunte Jac. : *Chi doveisu tuc agni* che dovessero tutti venire ecc. » On retrouve donc ici, aux formes verbales de deuxième personne du singulier, très exactement le cas de figure qu'offre le parler de Boccioleto.

34. L'indice *e* du dialecte de Ciàno d'Enza coïncide formellement avec la voyelle (ou l'une des voyelles) épenthétique de cette variété, comme le montre la forme de la préposition dans un exemple tel que *e t ɔ 'dit e tʃa'mϵr-el ('mia)* « je t'ai dit de ne pas l'appeler » (cf. M&S III: 342). On n'en conclura pas, cependant, que cet indice a dans la conjugaison verbale une valeur épenthétique : si des contraintes phonologiques peuvent expliquer la voyelle initiale d'une forme subjectale telle que *et* dans *et 'dɔrem*, on ne voit pas ce qui phonologiquement justifierait l'insertion d'une voyelle épenthétique dans *e 'dɔrem*.

noyau dur du système en termes de marquage (i.e. la deuxième et la troisième personnes du singulier), certains dialectes vont plus loin encore, et réduisent le marquage subjectal préverbal à la deuxième personne du singulier. Dans le dialecte franco-provençal de Sarre (Vallée d'Aoste), le clitique sujet *tø* de la forme *tø 'drymmə* constitue d'une certaine manière un singleton : partout ailleurs, le paradigme présente en effet zéro de clitique (cf. *'drymmo* « je dors », *'drymmə* « il / elle dort », *dru'mɛŋ* « nous dormons », *dru'madə* « vous dormez », *'drymmõ* « ils / elles dorment »).

(90)

a.	b.
Sarre (Aoste)	Sarre (Aoste)
(« je dors »)	(« j'ai dormi »)
Ø 'drymmo	ni dry'mi
tø 'drymmə	t a dry'mi
Ø 'drymmə	l a dry'mi
Ø dru'mɛŋ	nɛŋ dry'mi
Ø dru'madə	adə dry'mi
Ø 'drymmõ	l aŋ dry'mi
plut	l a plu'y
(M&S I: 116-117)	(M&S I: 116-117)

Un paradigme comme celui de Sarre semblerait donc conforter l'hypothèse qu'il existe une hiérarchie de marque dans le système de la personne, et cette hiérarchie est au moins en partie responsable de la défectivité des systèmes de clitiques sujet examinés. La deuxième personne du singulier représente la forme le plus souvent marquée et différenciée dans les paradigmes de clitiques sujet. Celle-ci est suivie de la troisième personne du singulier, la moins souvent différenciée étant la première personne du singulier. On a donc affaire à une hiérarchie qui correspond au schéma en (91) :

(91)

2e sg. > 3e sg. > 1e sg.

Si, en somme, un système de clitiques sujet présente un seul clitique sujet différencié, on peut s'attendre à ce que ce soit le clitique de deuxième personne du singulier (cf. la généralisation 1 de Vanelli, 1998: 30). Et, si l'on relève une différenciation des clitiques sujet à la troisième du singulier, on s'attend *a priori* à ce qu'il y ait également un clitique différencié à la deuxième du singulier. C'est ce que montrent clairement les dialectes mentionnés plus haut ; l'intérêt de dialectes tels Olivone, Florence, Cazzano ou Povegliano est qu'ils montrent comment un système à sujet nul partiel peut émerger précisément dans les paradigmes qui présentent des clitiques sujet non-différenciés.

2.2.2. Clitiques sujet et auxiliation

Le tableau qui émerge des données qui précèdent peut encore augmenter en complexité si l'on prend en considération les contextes à nucléus dissocié représentés par une suite auxiliaire-auxilié. Il n'est pas question de s'attarder ici sur une problématique qui, en réalité, exigerait un développement indépendant. Les données du dialecte provençal de Ala di Stura en (92) montrent par exemple que dans toute une série de cas, la présence

ou l'absence d'un clitique sujet dépend en réalité de la sélection d'un auxiliaire. Le paradigme verbal de ce dialecte offre donc un sujet nul aux personnes 1 et 4 (cf. *'dyərm* « je dors » et *dʏr'mɛn* « nous dormons »). Les personnes 3, 5 et 6 présentent en revanche une même forme *u* sans doute généralisée aux personnes 5 et 6 à partir de la troisième personne du masculin singulier (cf. *u 'dyərt* « il dort » ; *u dyr'mi:s* « vous dormez » et *u 'dyərmunt* « ils / elles dorment ») :

(92)

a.	b.	c.
Ala di Stura (Torino)	Ala di Stura (Torino)	Ala di Stura (Torino)
« je dors »	« j'ai dormi »	« j'avais dormi »
Ø 'dyərm	dʒ ɛ dyr'mi	dʒ ɛ'vi dyr'mi
at 'dyərs	t a dyr'mi	t a'viəs dyr'mi
u / i 'dyərt	ul a dyr'mi / i a dyr'mi	ul a'vit / i a'vit dyr'mi
Ø dʏr'mɛn	dʒ ɛn dyr'mi	dʒ ɛ'vjaŋ dyr'mi
u dyr'mi:s	ul e dyr'mi	ul ɛ'vja dyr'mi
u 'dyərmunt	ul ant dyr'mi	ul a'vjunt dyr'mi
e 'pjout	i a pju'vy:	
(M&S I: 108)	(M&S II: 453)	(M&S I: 108)

On remarquera d'ailleurs à propos de ce dialecte qu'aux personnes 3, 5 et 6, le clitique indifférencié *u* sélectionne un allomorphe devant une initiale vocalique : au lieu de *u*, on relève donc devant une voyelle la forme *ul*, d'où *ul a dyr'mi* « il a dormi », d'où aussi aux personnes 5 et 6 *ul e dyr'mi* « vous avez dormi » et *ul ant dyr'mi* « ils / elles ont dormi ».

Aussi la mise en parallèle des formes verbales au présent de l'indicatif et au passé composé met-elle immédiatement en évidence une asymétrie entre les deux tiroirs pour ce qui est des clitiques sujet : en face de *Ø 'dyərm* au présent de l'indicatif, on relève au passé composé *dʒ ɛ dyr'mi* « j'ai dormi ». Devant l'auxiliaire à initiale vocalique, le clitique sujet [dʒ] affleure donc à la première personne du singulier. De la même manière que les personnes 1 et 4 fonctionnent de concert pour ce qui est de l'absence de clitique sujet préverbal, on retrouve parallèlement l'indice [dʒ] à la première personne du pluriel (cf. *dʒ ɛn dyr'mi* « nous avons dormi »).

La conclusion qu'il convient de tirer de ces paradigmes verbaux est que la notion de « sujet nul » ne peut définir en bloc un type de langue, puisqu'il est des dialectes où certaines cases seulement du paradigme sont pourvues de clitique sujet (cf. Vanelli, 1998 ; Olivieri, 2004 ; Hinzelin et Kaiser, 2007 pour une discussion). La caractérisation de ces variétés comme des variétés à « sujet nul partiel » ou à « pro-drop partiel », outre qu'elle présente une contradiction dans les termes, laisse dans l'ombre le fait crucial qu'elles résultent de cheminements évolutifs graduels et différenciés dans lesquels certains *patterns* peuvent s'avérer avoir un caractère *transitoire* (cf. Heap, 1997), impliquant ainsi des phénomènes d'opacification qui peuvent conduire à des réanalyses au sein des systèmes de clitiques sujet. Un autre point à souligner est la corrélation entre l'utilisation de clitiques sujets non différenciés et l'absence de clitiques sujets : cette corrélation apparaît d'une manière particulièrement claire dans des dialectes tels que le dialecte toscan de Gorfigliano en (84), où un indice subjectal indifférencié ɛ apparaît

aux personnes 2, 4 et 5 et où ce ɛ est en même temps facultatif. Il ressort enfin de ces données qu'il existe une forte tendance à assigner aux formes 2 et 3 du paradigme un clitique sujet, la raison étant que ces deux formes s'opposent en bloc à la première personne du singulier, qui fonctionne comme membre non marqué du système.

Dans la mesure où un certain nombre de dialectes recourent à des degrés divers et selon des modalités diverses à des clitiques sujet préverbaux, et dans la mesure où les formes 2 et 3 du paradigme constituent le lieu privilégié d'apparition de ces clitiques, on peut se demander ce qu'il advient dans les contextes tels que les phrases de type météorologique ou les phrases du type impersonnel : quelle est la stratégie mise en oeuvre dans les dialectes qui possèdent des clitiques sujets, et le(s)quel(s) trouve-t-on dans ce type de phrases ?

2.2.3. Les clitiques sujet « explétifs »

Un cas de figure assez répandu est celui de dialectes qui recourent au même exposant dans tous les contextes dits « explétifs », c'est-à-dire aussi bien dans les phrases Verbe-Sujet que dans les énoncés météorologiques. C'est ce qu'illustre par exemple un dialecte tel que le dialecte lombard de Pagnona en (93), où l'indice de troisième personne du singulier *al* apparaît dans tous les contextes explétifs :

(93)

a. al ve i fi'øi (Pagnona (Como))
   « il vient les enfants »
b. al ɛ ve'ɲy: i fi'øi (Pagnona)
   « il est venu les enfants »
c. al / la 'dɔrmɛ
   « il / elle dort »
d. al 'pjø:f
   « il pleut »
e. al a pju'y:
   « il a plu »
f. al ɛ 'mei tʃa'ma-l
   cl.S est mieux appeler-clOms
   « c'est mieux de l'appeler »
g. al sa'ris 'mei tʃa'ma-l
   cl.S serait mieux appeler-clOms
   « ce serait mieux de l'appeler »

Les exemples (93a) *al ve i fi'øi* « il vient les enfants » / « il y a les enfants qui viennent » et (93b) *al ɛ ve'ɲy: i fi'øi* « il est venu les enfants » / « il y a les enfants qui sont venus » montrent un ordre verbe-sujet où le verbe est précédé d'un clitique de troisième personne du masculin singulier *al* (cf. aussi (93c) *al 'dɔRmɛ* « il dort »). Aussi remarquera-t-on que le clitique et la forme verbale sont dans ces exemples au singulier et non au pluriel : il n'y a donc pas d'accord entre le SN sujet post-verbal et le le verbe, non plus qu'entre le SN sujet post-verbal et le clitique préverbal. On a donc affaire ici à une construction très proche de ce que connaît le français dans *Il est arrivé de nombreuses lettres*, où le SN en position post-verbale est du point de vue de l'accord

dissocié du verbe initial. Du point de vue de la construction référentielle de l'énoncé, on peut considérer que c'est l'évènement de l'arrivée ou de la « venue » qui est informationnellement saillant dans *al ve i fi'øi* « il y a les enfants qui viennent », évènement qui implique (d'une manière secondaire du point de vue de la construction) des entités que l'on désigne comme des enfants. D'une certaine manière, la mention de l'entité impliquée est donc *subordonnée* à l'évènement qui l'englobe, d'où l'utilisation du verbe au singulier. Naturellement, le choix d'un indice masculin singulier résulte de ce qu'en l'absence d'un terme spécialisé pour le neutre, le masculin singulier en assume les fonctions, d'où également l'utilisation du clitique sujet *al* dans les phrases asubjectales (cf. *al 'pjø:f* « il pleut » et *al a pju'y:* « il a plu »)[35] ou dans les structures du type verbe-sujet phrastique (cf. (93f) *al ɛ 'mei tʃa'ma-l* « c'est mieux de l'appeler »). L'exemple (93g) *al sa'ris 'mei tʃa'ma-l* « ce serait mieux de l'appeler » montre quant à lui que la sélection de l'indice *al* n'est pas conditionnée par l'initiale (vocalique ou consonantique) du mot qui suit.

L'utilisation d'un indice de troisième personne du masculin singulier en fonction de neutre est somme toute un phénomène assez banal : dès lors que l'on a affaire à un système à sujet non nul, on peut s'attendre à ce que par défaut le masculin singulier assume les fonctions du neutre et apparaisse auprès des verbes avalents. On relève cependant toute une série de dialectes tels que le dialecte toscan de Càsola en (94), où le clitique sujet explétif coïncide en réalité avec le clitique sujet de troisième personne du *féminin* singulier :

(94)

a. dop la 'veŋ i ni'niŋ (Càsola / Vedriano) (M&S I: 166)
   après cl.Sf vient les enfants
   « après, il y a les enfants qui viennent »

b. ndə kl əs'tantsa la gə 'dɔrm i ni'niŋ
   dans cette pièce cl.Sf loc. dort les enfants
   « dans cette pièce il y a les enfants qui dorment »

c. la ni'nina la 'ðɔrm
   la petite fille cl.Sf dort
   « la petite fille dort »

d. la 'pjo
   cl.Sf pleut
   « il pleut »

Les exemples (94a-c) montrent en effet que le dialecte de Càsola recourt au même indice subjectal *la* dans les phrases événementielles verbe-sujet (cf. *dop la 'veŋ i ni'niŋ* « après, il y a les enfants qui viennent » et *ndə kl əs'tantsa, la gə 'dɔrm i ni'niŋ* « dans cette pièce il y a les enfants qui dorment »)[36] ainsi que dans les énoncés météorologiques (cf. (94d) *la 'pjo* « il pleut »). C'est le même indice que l'on retrouve

35. Cf. à ce sujet Vignon (1900, 1901) et Martin (1974).

36. On a bien affaire ici à une structure où prend place une entité en tant qu'elle est *localisée* dans une portion déterminée d'espace-temps, d'où la présence du clitique locatif *gə*.

dans l'exemple (94c) *la ni'nina la ðɔrm*, où le clitique sujet féminin singulier *la* reprend anaphoriquement le référent du SN *la ni'nina*. Les données historiques manquent toutefois pour dessiner exactement le parcours évolutif de l'indice « la » et pour déterminer si l'indice de l'expression *la 'ðɔrm* a bien la même origine que celui de l'expression *la 'pjo*[37].

Si dans le cas du dialecte de Càsola, l'indice affiche une coïncidence au moins formelle dans les divers types de contextes, il n'en va pas de même dans le dialecte de Olivone-Val Blenio en (97), où l'indice des phrases météorologiques et des constructions verbe-sujet est distinct de celui qui reprend anaphoriquement un SN :

(97)

a. i 'fant i veɲ 'dɔpu
« les enfants cl.S viennent après »

b. a veɲ i 'fant
« il vient les enfants »

37. Dans des dialectes tels que le dialecte provençal de Stroppo, qui ne recourt à des clitiques sujets qu'à la troisième personne (sg. et pl.), le clitique « explétif » ne correspond ni à l'argument masculin singulier de troisième personne, ni à l'argument féminin singulier :

(95)		(96)
a.	la fi'etɒ i 'dyərm (Stroppo) (M&S I: 168)	(« je dors »)
	la petite fille cl.Sf dort « la petite fille dort »	ø 'dyərmu
b.	i vɛnən də'maŋ	ø 'dyərmes
	cl. Smp viennent demain « ils viennent demain »	al / i 'dyərm
c.	al ez veŋ'gy	ø dyr'mɛŋ
	cl.S3ms est venu « il est venu »	ø dyr'me
d.	i ez veŋ'gyɒ	i / es 'dyərmən
	cl.S3fs est venue « elle est venue »	
e.	la 'veŋ i p'tʃɔt (M&S I: 177)	la 'pjɔu
	cl.S vient les enfants « il y a les enfants qui viennent »	(M&S I: 114-115)
f.	la sa'riə 'miəi tʃa'malu	
	cl.S serait mieux appeler-clOms « ce serait mieux de l'appeler »	
g.	la 'pjɔu	
	cl.S3 pleut « il pleut »	

Le clitique masculin singulier de ce dialecte est en effet *al* (cf. (95c) *al ez veŋ'gy* et la forme verbale *al 'dyərm*), alors que l'indice féminin de troisième personne du singulier *i* est syncrétique avec l'indice de troisième personne du masculin pluriel (cf. (95a) et (95d) *i ez veŋ'gyɒ / la fi'etɒ i 'dyərm* et la forme verbale *i 'dyərmən*). Les exemples (95e-f) montrent qu'aucun de ces indices n'apparaît dans les contextes dits « explétifs » (la forme *la* existe néanmoins comme article défini et comme clitique objet féminin singulier) : ces contextes exigent en revanche un indice *la* commun aux énoncés météorologiques, et que Ronjat (1913: 77-78, 223) et Bouvier (1971) font remonter à *illac*. D'après Horning (1880: 263 *suiv.*), au contraire, la forme provençale *lo* serait issue de *illud* ; pour Chabaneau (1878: 330), la variante *la* résulterait d'un renforcement de *lo*.

c. a 'pjou
« il pleut »

Dans l'exemple (97a), le syntagme nominal sujet *i 'fant* est repris obligatoirement auprès du verbe par le clitique de troisième personne du pluriel *i*. L'exemple (97b) montre en revanche que l'interversion de l'ordre du sujet et du verbe induit un changement dans le choix de l'indice préverbal : l'énoncé *i veɲ i 'fant* est certes possible, à condition toutefois d'assigner au SN le statut de report (cf. Perrot, 1994). Dans le cas de l'exemple (97b) *a veɲ i 'fant*, il n'y a au contraire aucune pause ni aucune rupture intonative après le verbe ; comme l'indique la traduction « y a les enfants qui viennent », un état de fait est posé en bloc qui implique des individus que l'on désigne comme des enfants. On a donc affaire à des énoncés thétiques introduits par le même indice que les énoncés avalents du type météorologique (cf. Sasse, 1987 et 1995) : il s'agit du clitique *a*, qui au moins formellement coïncide avec le clitique sujet indifférencié des personnes 1, 4 et 5 du paradigme verbal. Il est possible en ce sens d'établir une corrélation entre l'*indifférenciation* des clitiques sujets et certaines au moins des formes de sujet dit « explétif »[38].

Comme on l'a vu plus haut, il est des dialectes où l'utilisation d'un clitique sujet pré-verbal est au moins en partie conditionnée phonologiquement (cf. les allomorphes dont la sélection est conditionnée par l'initiale du mot suivant). Or, ce conditionnement phonologique peut aussi régir la sélection des clitiques « explétifs ».

Le dialecte ligure de Borghetto Vara en (98) est un dialecte à sujet nul partiel, puisqu'il ne présente aucun clitique sujet aux personnes 1, 4 et 5 (cf. *'dɔrmu* « je dors », *dur'mimu* « nous dormons », et *dur'mi:* « vous dormez »). La troisième personne du singulier offre quant à elle une différenciation des genres, d'où au masculin *u dorma* « il dort » et au féminin *a dorma* « elle dort » – la personne 6 neutralise l'opposition masculin / féminin (cf. *i 'dɔrmaŋ* « ils / elles dorment »).

Aussi les personnes 3 et 6 de ce dialecte sont-elles caractérisées par l'*allomorphie* du clitique sujet : l'alternance *u* / *ul* de la troisième personne du masculin singulier dépend en effet de l'initiale vocalique ou consonantique du mot suivant (cf. au masculin *u 'dɔrma* « il dort » mais *ul a dur'mi* « il a dormi », et au féminin *a 'dɔrma* « elle dort » mais *al a dur'mi* « elle a dormi »). Ce qui vaut pour la troisième personne du singulier vaut aussi pour le pluriel, où l'on relève le même type d'alternance (cf. *i 'dɔrmaŋ* « ils / elles dorment », mais devant voyelle *il aŋ dur'mi* « ils / elles ont dormi »). La particularité du dialecte de Borghetto Vara en (98) consiste en ceci que dans les énoncés Verbe-Sujet, le verbe n'est aux temps non composés précédé d'aucun clitique sujet (cf. (98a) *'dɔrma i 'fanti* « il y a les enfants qui dorment ») :

(98)

Borghetto Vara (M&S I: 170)

a. 'dɔrma i 'fanti
dort les enfants « il y a les enfants qui dorment »

38. Une autre hypothèse envisageable serait de voir ici un autre exemple de syncrétisme pronominal, l'exposant *a* qui apparaît en contexte explétif constituant l'aboutissement d'un *illu (< illud) plutôt que le résultat d'une généralisation de l'indice issu de *ego*.

b. l ϵ ve'ɲi i 'fanti
cl.S3 est venu les enfants « il y a les enfants qui sont venus »

c. i 'dɔrmaŋ
cl.S3p dorment « ils / elles dorment »

d. il ϵŋ ve'ɲi
cl.S3p sont venus « ils / elles sont venus »

e. a 'dɔrma
cl.S3fs dort « elle dort »

f. a 'fante al ϵ ve'ɲi
la petite fille cl.S3fs est venue « la petite fille est venue »

g. u 'fante u 'dɔrma
le petit garçon cl.S3ms dort « le petit garçon dort »

h. u 'fante ul ϵ ve'ɲi
le petit garçon cl.S3ms est venu « le petit garçon est venu »

i. 'tʃø:va
« il pleut »

j. l ϵ tʃu'vy
cl.S3 a plu « il a plu »

(99)

a.	b.
Borghetto Vara (La Spezia) (M & S I: 88)	
(« je dors »)	(« j'ai dormi »)
ø 'dɔrmu	ø ɔ dur'mi
te 'dɔrmi	t ϵ dur'mi
u / a 'dɔrma	ul / al a dur'mi
ø dur'mimu	ø a'vemu dur'mi
ø dur'mi:	ø a've dur'mi
i 'dɔrmaŋ	il aŋ dur'mi
'tʃø:va	l ϵ tʃu'vy

L'exemple (98b) *l ϵ ve'ɲi i 'fanti* « il est venu les enfants » / « il y a les enfants qui sont venus » montre en revanche que le clitique sujet réaffleure devant l'auxiliaire à initiale vocalique au passé composé. Aussi l'élément *l* qui affleure ici ne coïncide-t-il que partiellement avec le clitique sujet de troisième personne du singulier (cf. la variante *ul* utilisée devant initiale vocalique en (98h) *u 'fante ul ϵ ve'ɲi* « le petit garçon est venu »). Cette alternance entre clitique zéro et clitique en *l* se retrouve du reste auprès des verbes météorologiques (cf. *'tʃø:va* « il pleut » avec zéro de clitique sujet, mais *l ϵ tʃu'vy* « il a plu », avec l'indice *l* devant l'auxiliaire à initiale vocalique (cf. *ϵ *tʃu'vy*)). Cet indice doit sans doute être rattaché aux clitiques sujet de troisième personne, et tout particulièrement à la forme *ul* de l'exemple (98h) *ul ϵ ve'ɲi*.

Il semble donc que lorsqu'un paradigme présente des clitiques sujets non différenciés, ces clitiques ont toutes les chances, du fait de leur indifférenciation, d'être recrutés dans les contextes explétifs. Mais ces contextes peuvent également voir affleurer des alternances qui, au moins en partie, peuvent être conditionnées phonologiquement, d'où l'utilisation d'allomorphes des indices de sujet.

2.3. Les indices d'objet

Il n'est pas question de s'arrêter ici sur les clitiques objets en général. On s'intéressera d'une manière spécifique à quelques problématiques précises qui mettent en jeu les indices d'objet. Parmi ces problématiques, la question des combinaisons de clitiques présente un intérêt tout particulier, car certains clitiques objet affichent des contraintes de compatibilité plus ou moins forte entre eux ou vis-à-vis des clitiques sujet.

2.3.1. Distribution complémentaire entre clitiques sujet (3p) et clitiques objets direct (3p)

Le premier cas intéressant que nous aimerions signaler concerne l'incompatibilité entre les clitiques sujet et objet de troisième personne. Le dialecte marchois de Tavullia en (100) est un dialecte qui présente des clitiques sujet différenciés aux personnes 2, 3 et 6 (cf. *t(e) 'dɔrme* « tu dors », *ϵl 'dɔrma* « il dort », *la 'dɔrma* « elle dort » et *i 'dɔrma* « ils dorment » / *le 'dOrma* « elles dorment »). Aussi le dialecte de Tavullia montre-t-il que dans une séquence de clitiques sujet et objet, le clitique sujet n'est pas explicité, et seul l'est le clitique objet (cf. Manzini, Savoia, 2004) :

(100)

a.	b.
Tavullia (Pesaro-Urbino) (M&S I: 79)	Tavullia (Pesaro-Urbino) (M&S I: 79)
(« je dors »)	(« j'ai dormi »)
a 'dɔrme	ø ɔ dur'mi:t
t(e) 'dɔrme	t ϵ dur'mi:t
ϵl / la 'dɔrma	l a dur'mi:t / la ja dur'mi:t
a dur'miŋ	ø a'ven dur'mi:t
a dur'mit	ø a'vet dur'mi:t
i / le 'dɔrma	i a dur'mi:t / ʎ a dur'mi:t
ϵl 'pjɔ:v	l a pju'vu:t

(101)

a. {ϵl / la / i / le} te 'cϵma
« {il / elle / ils / elles} t'appelle(nt) »
(M&S II: 356)

b. t {ϵl / la / i / le} 'cϵ:m
« tu {le / la / les-m / les-f} appelles »
(M&S II: 356)

c. i {l / la / i / le} 'cϵma
« ils {le / la / les-m / les-f} appellent »
(M&S II: 357)

(102)

a. {ɛl / la / i / le} 'cɛma
« il / elle {le / la / les-m / les-f} appelle »
(M&S II: 356)

b. ne 'cɛma 'do
« il / elle en appelle deux »
(M&S II: 356)

c. *ɛl ɛl 'cɛma ; *ɛl la 'cɛma, etc.
« il l'appelle (lui) ; il l'appelle (elle) »

(103)

a. m ɛl 'da / m la 'da
me le donne / me la donne « il / elle me le donne » / « il / elle me la donne »

b. *ɛl m ɛl 'da / * la m la 'da

Les exemples en (101a) (cf. *ɛl te 'cɛma* « il t'appelle », *la te 'cɛma* « elle t'appelle », *i te 'cɛma* « ils t'appellent » et *le te 'cɛma* « elles t'appellent ») et (101b) (cf. *t ɛl 'cɛ:m* « tu l'appelles (lui) », *t la 'cɛ:m* « tu l'appelles (elle) », *t i 'cɛ:m* « tu les appelles (eux) », *t le 'cɛ:m* « tu les appelles (elles) ») montrent tout d'abord que la série de clitiques objet est identique à la série de clitiques sujet. Si le clitique sujet masculin pluriel *i* est parfaitement compatible avec les clitiques objet de 3e personne (cf. *i l 'cɛma* « ils l'appellent (lui) », *i la 'cɛma* « ils l'appellent (elle) », *i i 'cɛma* « ils les appellent (eux) », et *i le 'cɛma* « ils les appellent (elles) »), les exemples en (102a) montrent que la série de clitiques *ɛl* / *la* / *i*, et *le* renvoie au second actant du verbe, et non au premier actant. Les séquences en (102c), avec *réitération* du clitique de 3e personne du singulier en *-l* sont donc exclues (cf. **ɛl ɛl 'cɛma*, **ɛl la 'cɛma*, etc.). Étant donné que le clitique sujet n'apparaît pas devant le clitique objet, tout se passe comme si en présence de clitiques objet de 3e personne le verbe devenait pro-drop. De même en (103) *m ɛl 'da* (« il / elle me le donne »), le clitique datif *m* est suivi du clitique accusatif *ɛl*, et ce dernier exclut le clitique sujet *ɛl* (cf. **ɛl m ɛl 'da*).

À vrai dire, étant donné que le phénomène d'exclusion mutuelle n'implique que des clitiques en *-l*, il est vraisemblable que l'on a affaire ici à un phénomène de type dissimilatoire ou à une haplologie syntaxique[39]. C'est en réalité le même phénomène d'haplologie que l'on relève dans les séquences de clitiques datif-accusatif.

39. Manzini et Savoia (2004) « […] exclude that the impossibility of combining object and subject clitics depends on a prohibition against repeating the same clitic in the string. » Tout d'abord parce que les formes mises en cause ne sont pas *stricto sensu* identiques, et d'autre part parce qu'il existe des dialectes comme le dialecte de Andràz (Veneto), où la série des clitiques sujets est identique à celle des clitiques objets (i.e. *l(o)* ms. / *la* fs. / *i* mpl. / *le* fpl.) et où néanmoins leur co-occurrence est parfaitement licite (cf. *la l* / *la* / *le 'veiga* « elle le / la / les-f. voit »). Observons simplement que de ce qu'un dialecte autorise ce que d'autres excluent, il ne s'ensuit pas que les contraintes à l'œuvre dans celui-ci doivent nécessairement l'être dans celui-là, ne serait-ce que parce que le croisement ou l'interaction des contraintes n'est pas le même et les aboutissements d'évolutions résultent de cheminements différenciés qui dans telle ou telle langue débouchent sur des solutions toujours particulières et originales.

2.3.2. Réduction des combinaisons datif-accusatif au profit de l'accusatif

Il est en effet des dialectes où le groupe clitique datif-clitique accusatif peut être réduit à un seul exposant, en l'occurrence au clitique accusatif. C'est ce qu'illustre le dialecte de Aliano (Matera) en (104) :

(104)

Aliano (Matera)

(M&S II: 276-277)

a. {lu / la / lə-li} 'vidənə

{le / la / les} voient « ils / elles {le / la / les} voient »

b. mə {lu / la / lə} 'ða:nə « ils / elles me {le / la / les-f/m} donnent »

c. tə {lu / la / lə} 'ða:nə « ils / elles te {le / la / les-f/m} donnent »

d. lə-li 'ða:nə (a) 'kwistə « ils / elles leur-m/f donnent ça »

e. lu 'ða:nə « ils / elles le leur donnent » (cf. * lə-li lu 'ða:nə ; * li lu 'ða:nə)

f. la 'ða:nə « ils / elles la leur donnent » (cf. * lê-li la 'ða:nə ; * li la 'ða:nə)

g. lə 'ða:nə « ils / elles les leur donnent »

L'exemple (104a) montre la forme que prennent les clitiques représentant l'actant 2 délocutif : *lu* au masculin singulier, *la* au féminin singulier, et *lə* / *li* au pluriel (cf. *lu 'vidənə* « ils ou elles le voient », *la 'vidənə* « ils ou elles la voient », et *lə 'vidənə* / *li 'vidənə* « ils ou elles les voient (eux) » – *lə* et *li* sont des variantes libres comme accusatif pluriel). Combinés avec un clitique objet indirect, ce dernier précède la série de clitiques accusatifs (cf. (104b) *mə lu 'ða:nə* « ils / elles me le donnent » ; *mə la 'ða:nə* « ils / elles me la donnent » ; *mə lə 'ða:nə* « ils / elles me les donnent »). Si les combinaisons clitique datif (1e et 2e personnes) – clitique accusatif (3e personne) sont parfaitement licites (cf. (104c) *tə {lu / la / lə} 'ða:nə*), les exemples (104e-f-g) montrent que la combinaison de clitiques (datif et accusatif) de troisième personne est exclue (cf. **lə lu 'ða:nə* / **li lu 'ða:nə*), et la combinaison est réduite au seul clitique accusatif (cf. (104e) *lu 'ða:nə*, qui correspondrait mot à mot à « ils / elles le donnent ». Attendu que le phénomène d'exclusion est limité aux clitiques datifs et accusatifs délocutifs et qu'il n'affecte pas les combinaisons où entrent les clitiques de 1e et 2e personnes, il est vraisemblable que la combinaison de clitiques est là aussi réduite à un seul des arguments par *dissimilation* ou *haplologie* (cf. Millardet, 1923: 143 suiv.)[40].

Si dans le dialecte de Aliano en (104) la réduction des clitiques s'effectue au bénéfice de l'accusatif, il est des dialectes où en revanche la réduction s'effectue au bénéfice du datif.

---

40. Dans sa belle étude consacrée à la dissimilation des clitiques dans les langues romanes, Maiden (1997: 553-554) distingue assez nettement dissimilation et haplologie et note que « à la différence de la dissimilation des clitiques, laquelle aboutit à une *substitution*, l'haplologie morphologique entraîne la *suppression* de l'un des morphèmes. » Or, parmi les nombreuses « stratégies de réparation » mises en œuvre pour résoudre les configurations de clitiques en *-l* adjacents, on va voir que l'effacement pur et simple de l'un des clitiques est précisément l'une des options possibles. Il ne nous semble pas, par ailleurs, qu'il y ait une différence fondamentale de nature entre dissimilation et haplologie.

2.3.3. Réduction des combinaisons datif-accusatif au profit du datif

La réduction de la combinaison datif-accusatif au bénéfice du datif est bien documentée dans les dialectes romans ; c'est du reste un phénomène que connaît le français, qui réduit à « je lui dirai » la séquence « je le lui dirai ». Le dialecte de Mascioni en (105) illustre le même type de réduction :

(105)

Mascioni (L'Aquila)
(M&S II: 284-285)

a. lo 'iko
le dis1sg « je le dis »

b. {lu / la / li / le} 'camo « je {le / la / les-m / les-f} appelle »

c. te a 'kkweʃto « il / elle te donne ça »

d. li a 'kkweʃto « il / elle lui donne ça »

e. 'da-lli 'kkweʃto « donne-lui ça »

f. me lo 'a « il / elle me le donne »

g. te lo 'a « il / elle te le donne »

h. li 'a « il / elle le lui donne » (cf. *li lo 'a)

i. 'da-lli « donne-le lui » (cf. * 'da-llilo)

Le dialecte de Mascioni est en effet un dialecte des Abbruzes occidentales où les clitiques objet apparaissent à gauche du verbe (cf. (105b) *lu 'camo* « je l'appelle (lui) » ; *la 'camo* « je l'appelle (elle) » ; *li 'camo* « je les appelle (eux) » ; et *le 'camo* « je les appelle (elles) »). L'exemple (105a) *lo 'iko* « je le dis » / « je dis ça » montre que ce dialecte possède également un clitique objet neutre *lo* distinct du masculin. Les exemples (105b) et (105d) illustrent quant à eux le syncrétisme du clitique datif et du clitique accusatif masculin pluriel (cf. (105b) *li 'camo* « je les appelle » et (105d-e) *li a 'kkweʃto* « il / elle lui donne ça » / *'da-lli 'kkweʃto* « donne-lui ça »). Aussi la présence du clitique datif exclut-elle celle du clitique accusatif (cf. (105h) *li 'a* « il / elle le lui donne », qui « répare » la configuration malformée **li lo 'a*). Ce qui vaut en proclise vaut également en enclise, comme le montre l'exemple (105i) *'da-lli* « donne-le lui », où le verbe est suivi du seul clitique datif (cf. **'da-llilo*). Étant donné qu'aucune exclusion mutuelle ne se vérifie aux personnes 1 et 2 (cf. *me lo 'a* « il / elle me le donne » et *te lo 'a* « il / elle te le donne »), force est de reconnaître que c'est dans les propriétés des clitiques en présence qu'il convient de rechercher l'origine des réductions sus-mentionnées : en l'occurrence, il s'agit de clitiques dont l'initiale consonantique tend à induire des processus de dissimilation.

La réduction des clitiques n'est pas la seule stratégie que l'on observe dans la combinaison des clitiques datif et accusatif : leur combinaison peut en l'occurrence entraîner le recours à des formes supplétives.

2.3.4. Le caractère supplétif des clitiques datif

Il est en effet des dialectes où dans les combinaisons datif-accusatif, le clitique datif fait place à un indice qui peut coïncider soit avec le partitif, soit avec le réfléchi, soit encore avec le locatif. On a alors affaire à un véritable phénomène de syncrétisme.

2.3.4.1. Syncrétisme datif = partitif dans les combinaisons datif-accusatif

Il est en effet assez fréquent, notamment dans les dialectes calabrais, de relever un syncrétisme du partitif et du datif dans les combinaisons de clitiques de 3e personne. C'est le cas par exemple dans le dialecte de Nociglia en (106) :

(106)

Nociglia (Lecce)

(M&S II: 291)

a. mɛ 'dajɛ 'kwistu « il / elle me donne celui-ci »

b. li 'dajɛ 'kwistu « il / elle lui donne celui-ci »

c. nɛ 'dajɛ 'kwistu « il / elle nous donne celui-ci »

d. mɛ lu 'dajɛ « il / elle me le donne »

e. tɛ lu 'dajɛ « il / elle te le donne »

f. nɛ lu 'dajɛ « il / elle nous le donne »

g. nɛ lu 'dajɛ « il / elle le lui / leur donne » (cf. *li lu 'dajɛ)

h. tɛ nɛ 'dajɛ 'dɔi « il / elle t'en donne deux »

i. nɛ 'dajɛ 'dɔi « il / elle nous en donne deux » (cf. *nɛ nɛ 'dajɛ 'dɔi)

Si les clitiques datif (1e et 2e personnes) et accusatif se succèdent dans cet ordre sans que leur combinaison ne donne lieu à aucune stratégie de « réparation » (cf. (106d) *mɛ lu 'dajɛ* « il / elle me le donne », *tɛ lu 'dajɛ* « il / elle te le donne »), il n'en va pas de même des clitiques de 3e personne. Les exemples (106f), (106g) et (106h) montrent que le dialecte de Nociglia neutralise non seulement l'opposition partitif ~ datif, mais qu'il neutralise également, au datif, l'opposition entre la 3e (sg. / pl.) et la 1e (pl.) : on relève en somme une seule et même forme *nɛ* pour « à nous » et « à lui / elle / eux / elles ». De ce point de vue, un exemple tel que *nɛ lu 'dajɛ* est donc en lui-même fondamentalement ambigu et peut signifier aussi bien « il / elle nous le donne » que « il / elle le lui / leur donne ». À son tour, la forme *nɛ* qui apparaît dans *nɛ lu 'dajɛ* en lieu et place de **li lu 'dajɛ* coïncide formellement avec le clitique partitif de l'exemple (106h) *tɛ nɛ 'dajɛ 'dɔi* « il / elle t'en donne deux ».

Remarquons enfin que l'exemple (106i) *nɛ 'dajɛ 'dɔi* « il / elle nous en donne deux » fournit un autre exemple de réduction de clitiques dans la combinaison datif (1e pl.) + clitique partitif. En effet, une phrase telle que « il / elle nous en donne deux » devrait logiquement avoir pour expression **nɛ nɛ 'dajɛ 'dɔi*. Or, si la réitération du clitique *nɛ* est ici totalement exclue, il n'est pas absurde d'y voir également l'action d'une contrainte de nature dissimilative.

Il n'est pas question de s'attarder ici sur le syncrétisme datif-réfléchi dans les combinaisons de clitiques datif-accusatif. Il s'agit d'une donnée bien connue et assez répandue dans le domaine ibéro-roman.

2.3.4.2. Syncrétisme datif = réfléchi dans les combinaisons datif-accusatif

On désigne parfois comme « spurious *se* » le *se* qui en espagnol apparaît dans des combinaisons telles que *se lo doy* « je le lui donne », en lieu et place de **le lo doy*. Ce phénomène a donné lieu à de nombreuses discussions et analyses dont il n'est évidemment pas possible de rendre compte dans les lignes qui suivent (cf. Bonet, 1995). Le point intéressant est que ce phénomène se retrouve dans le domaine italo-roman, tout

particulièrement en Sardaigne, comme le montrent les exemples en (107) issus du dialecte campidanien de Orroli :

(107)

Orroli (Nuoro)

(M&S II: 336-337)

a. mi 'ɔnaðaˈ"ustu « il / elle me donne celui-ci »

b. ti 'ɔnaðaˈ"ustu « il / elle te donne celui-ci »

c. ɖɖi 'ɔnaðaˈ"ustu « il / elle lui donne celui-ci »

d. si 'ɔnaðaˈ"ustu « il / elle nous donne celui-ci »

e. si 'ɔnaðaˈ"ustu « il / elle vous donne celui-ci »

f. 'issu mi ɖɖu 'ɔnaða « lui, il me le donne »

g. 'issu ti ɖɖu 'ɔnaða « lui, il te le donne »

h. 'issu si ɖɖu 'ɔnaða « lui, il le lui donne » (cf. *ɖɖi ɖɖu 'ɔnaða)

i. 'issu si ɖɖu 'ɔnaða (a 'nnɔzu) « lui, il nous le donne »

j. 'issu si ɖɖu 'ɔnaða (a bɔ'zatruzu) « lui, il vous le donne »

k. tserri'a-ɖɖu / -ɖɖuzu / -ɖɖa / ɖɖaza « appelle-le / -les-m / -la / -les-f »

(M&S III: 492-493)

l. ɔna-'ziɖɖu « donne-le lui / donne-le nous »

(107') « je me lave »

mi 'ʃʃakku

ti 'ʃʃakkwaʐa

ʃ i	'ʃʃakkwaða
ʃ i	'ʃʃakkwauʐu
ʃ i	'ʃʃakkwaiʐi
ʃ i	'ʃʃakkwanta

(M&S II: 101)

L'exemple (107c) *ɖɖi 'ɔnaða"ustu* « il / elle lui donne celui-ci » du dialecte de Orroli montre que la forme verbale *'ɔnaða* est précédée du clitique datif *ɖɖi*. Aussi le clitique datif des 1e et 2e personnes du pluriel est-il dans ce dialecte syncrétique avec le clitique réfléchi de 3e personne : le clitique qui apparaît à gauche du verbe dans un exemple tel que (107d) *si 'ɔnaða"ustu* coïncide en somme avec le réfléchi *si*, et cet exemple admet pour traduction aussi bien « il / elle nous donne celui-ci » que « il / elle vous donne celui-ci » (cf. Wagner, 1938: 123). Si les clitiques datif (1e et 2e du sg.) sont parfaitement compatibles avec le clitique accusatif de 3e personne du singulier (cf. (107f) *'issu mi ɖɖu 'ɔnaða* « lui, il me le donne » et (107g) *'issu ti ɖɖu 'ɔnaða* « lui, il te le donne »), il n'en va pas de même de la combinaison datif (3e sg.) - accusatif **'issu ɖɖi ɖɖu 'ɔnaða*, qui est exclue au profit de *'issu si ɖɖu 'ɔnaða*, où le clitique datif *ɖɖi* cède la place à la forme syncrétique *si* qui neutralise l'opposition nous ~ vous, d'où l'ambiguïté

de l'expression *'issu si ḍḍu 'ɔnaða*, qui admet au moins trois interprétations (cf. « lui, il le lui donne », « lui, il nous le donne », « lui, il vous le donne »). Si contrairement à **'issu ḍḍi ḍḍu 'ɔnaða*, *'issu mi ḍḍu 'ɔnaða* en (107f) est parfaitement licite, c'est que la suite datif-accusatif *ḍḍi ḍḍu* forme une configuration dissimilative qui est en l'occurrence résolue en recourant à la forme extensive – au sens de Hjelmslev (1933)[41] – du système, à savoir *si*. Le paradigme en (107') montre en effet que la forme *si* recouvre diverses cases du paradigme de clitiques et qu'elle constitue en ce sens la forme non marquée du système, ce caractère non marqué ayant en l'occurrence comme corollaire une certaine extension / généralisation sémantique de la particule en question (cf. Maiden, 1997: 550). C'est donc cette forme qui est promue dans des contextes qui peuvent requérir l'utilisation d'une forme par défaut dont des contraintes phonologiques peuvent favoriser l'émergence. Remarquons aussi que le sarde a connu, notamment dans sa partie méridionale, une très forte influence du castillan et du catalan, et il n'est pas exclu que le superstrat ibérique puisse expliquer au moins en partie la concordance entre la construction sarde et la construction castillane[42].

2.3.4.3. Syncrétisme datif = locatif dans les combinaisons datif - accusatif

Le syncrétisme datif = locatif dans les combinaisons de clitiques datif-accusatif est une donnée bien connue dans le domaine roman et il n'est donc pas question ici de s'y attarder (cf. Lausberg, 1976: §733.3, 134 ; Maiden, 1997: 543). Nous n'en présenterons qu'un exemple issu également d'un dialecte sarde, en l'occurrence celui de Padria (Sassari) en (108) :

(108)

Padria (Sassari)

a. 'issu mi 'daða˙'ustu « lui, il me donne celui-ci »
(M&S II: 318)

b. 'issu li 'da 'kkustu « lui, il lui donne celui-ci »

c. 'issu nɔl 'daða˙'ustu « lui, il nous donne celui-ci »

d. 'issu bɔl 'daða˙'ustu « lui, il vous donne celui-ci »

e. 'issu mi lu 'daða « lui, il me le donne »

f. 'issu ti lu 'daða « lui, il te le donne »

g. 'issu bi lu 'daða « lui, il le lui donne » (cf. *li lu 'da·a)

h. 'issu nɔ lu 'daða « lui, il nous le donne »

i. 'issu bɔ lu 'daða « lui, il vous le donne »

j. bi 'βɔndzɔ˙'ustu « j'y mets celui-ci »

41. « Le terme extensif a la faculté d'étendre sa signification sur l'ensemble de la zone ; le terme intensif par contre s'installe définitivement dans une seule case et n'en franchit pas les frontières. […] Le terme extensif n'est pas caractérisé par l'absence de quelque chose, mais par le fait de pouvoir occuper n'importe quelle partie de la zone. » (Hjelmslev, 1933: 40-41)

42. « In camp., invece, vive oggi una costruzione che concorda con la spagnuola e ne sarà certamente un'imitazione : *si ḍḍ appu na | u a issu* (*issa*, ecc.) = *se lo he dicho a él* (*ella*, ecc.) ; *nara ʃiḍḍu* "diglielo". » (Wagner, 1938: 122).

Quand il est utilisé seul, le clitique datif de 3e personne présente la forme *li* au singulier et *lis* au pluriel (cf. (108b) *'issu li 'da 'kkustu* « lui, il lui donne celui-ci »). Lorsque en revanche le clitique datif est suivi d'un clitique accusatif, le clitique datif fait place au clitique locatif *bi*, comme le montre l'exemple (108g) *issu bi lu 'daða* « lui, il le lui donne » (cf. **'issu li lu 'daða*). Il est frappant de constater que là aussi le phénomène de supplétion n'affecte que les clitiques datif en *-l*, et non les autres clitiques datifs[43].

Le point important qu'il convient de préciser est que si ces phénomènes de supplétion peuvent avoir une origine phonologique – en l'occurrence dissimilatoire (Lausberg, 1976: §736, 135) – il ne s'ensuit pas que la phonologie explique tout, et l'on relève du reste des dialectes où des solutions concurrentes et co-existantes sont tout à fait possibles. Si toutefois la *motivation* de l'exclusion mutuelle des clitiques datif et accusatif peut être de nature phonologique, le *choix* du matériel inséré pour résoudre les configurations dissimilatoires relève quant à lui de l'organisation *morphologique* des paradigmes de clitiques. C'est ce qui ressort d'un dialecte comme le dialecte campidanien de Orroli, où le choix de *si* dans les combinaisons clitique datif + clitique accusatif doit être mis en relation avec sa valeur *extensive* dans le système des clitiques objet.

La question des clitiques argumentaux dans les dialectes italiens ainsi que de leur combinaison illustre à dessein la remarque de Millardet (1923: 149-150) d'après laquelle « la phonétique, la morphologie et la syntaxe apparaissent comme des variables reliées entre elles par une même fonction ». On va voir du reste que cette interdépendance des niveaux d'analyse et des conditionnements caractérise également l'expression de l'interrogation et de la focalisation, la première impliquant de nouveau, à des degrés divers, la syntaxe des clitiques sujet.

3. INTERROGATION ET FOCALISATION

Le lien entre interrogation et focalisation est un phénomène bien connu, et leur articulation nous ramène à vrai dire à la question des clitiques sujet, l'interrogation

---

43. Si l'on observe les données du dialecte de Gavoi en (109), on constate que la combinaison clitique datif - clitique accusatif (3e personne) est résolue en réduisant la syllabe du clitique accusatif au seul noyau vocalique (cf. Maiden, 1997: 542) :

(109)

Gavoi (Nuoro)
(M&S II: 341)

a. mi 'daða 'ʔustu « il / elle me donne celui-ci »
b. ti 'daða 'ʔustu « il / elle te donne celui-ci »
c. li 'daða 'ʔustu (a issu / a issɔs) « il / elle lui donne celui-ci (à lui / à eux) »
d. mi lu / lɔr 'daða « il / elle me le / les donne »
e. ti lu 'daða « il / elle te le donne »
f. li u / a / ɔr / ar 'daða (a 'issu / a 'issɔs) « il / elle {le / la / les-m / les-f} lui donne (à lui / à eux) », cf. *li {lu / la / lɔr / lar} 'daða
g. daɛ-'milu « donne-moi le »
h. dae-'liu a 'issɔs « donne-le leur à eux » (cf. *dae-'lilu)

L'exemple (109f) montre que **li lu 'daða* est donc exclu au profit de *li u 'daða* « il / elle le lui ou leur donne », et ce qui vaut en proclise vaut également en enclise (cf. (109h) dae-'liu a issɔs « donne-le leur à eux » en lieu et place de *dae-'lilu).

totale étant marquée dans un certain nombre de dialectes par un ordre Verbe-clitique sujet qui s'oppose à l'ordre Clitique sujet-verbe des énoncés assertifs positifs. En même temps, la question de l'interrogation croise non seulement celle des clitiques mais également, *via* la problématique de la focalisation, la problématique plus générale de l'ordre des mots et de la subordination.

3.1. Aspects de l'interrogation comme acte

Par delà les formulations diverses auxquelles on peut recourir, il est possible d'identifier des ingrédients ou des traits qui apparaissent comme plus ou moins caractéristiques des structures interrogatives en général. Il s'agit d'un type d'énoncé qui dans sa forme même mobilise l'interlocuteur comme pôle privilégié de structuration de l'information ; l'interlocuteur est en effet sollicité pour effectuer l'*identification* d'une valeur que le locuteur lui-même ne veut pas ou n'est pas en mesure de satisfaire. Aussi l'identification attendue peut-elle porter sur l'un des termes de la prédication (actant, circonstant, etc.), ou sur la relation prédicative dans son ensemble. Le français par exemple est une langue où l'opération d'identification présente des marques morpho-syntaxiques qui se sont opacifiées avec le temps mais auxquelles il est néanmoins possible d'assigner une fonction déterminée. Dans le tour *C'est x que y*, l'anaphorique *c'* et la copule *est* ont pour fonction de pointer l'objet ou plutôt la *classe* d'objets sur laquelle porte l'identification, et *de facto* la classe d'objets est ainsi promue au rang de noyau informationnel de l'énoncé, le reste de la prédication étant relégué au statut de *background* informationnel ; c'est précisément le rôle du subordonnant (*que*) que de signaler le statut préconstruit de la prédication : un énoncé tel que *C'est quoi que t'as acheté ?* suppose donc un schème *tu as acheté x*, et c'est l'identification de l'entité en fonction de second argument qui constitue le noyau informationnel de l'interrogation. Aussi les pronoms interrogatifs constituent-ils les représentants de la *classe* d'objets au sein de laquelle l'interlocuteur est supposé identifier et extraire un individu ou un ensemble d'individus. Dans le cas des questions dites « totales », l'interrogation vise également une identification ; mais l'interlocuteur est dans ce cas sollicité pour identifier la bonne valeur dans un couple bipolaire où deux termes seulement d'une alternative se font face. L'interlocuteur est donc mis dans la position de valider ou d'invalider un contenu propositionnel donné par l'identification qu'on lui demande d'effectuer. Sans doute la complexité relative des mécanismes morphosyntaxiques à l'œuvre dans les interrogatives reflète-t-elle la complexité des mécanismes cognitifs qui sont en jeu dans l'interrogation : il s'agit de constructions complexes qui du fait de leur progressive érosion sémantique ou de leur « bleaching » se renouvellent constamment, ajoutant ainsi à chaque fois en complexité. Qu'il suffise de penser à la complexité structurale qui distingue *Quand tu pars ?* de *C'est quand est-ce que tu pars ?* (cf. Foulet, 1921).

3.2. L'interrogation totale et l'ordre Verbe-clitique dans les dialectes septentrionaux

3.2.1. Interrogation et enclise des clitiques sujet

Un certain nombre de dialectes septentrionaux expriment l'interrogation totale *via* un ordre Verbe-clitique sujet qui s'oppose à l'ordre Clitique sujet-verbe caractéristique des énoncés assertifs positifs correspondants. C'est ce qu'illustre le paradigme interrogatif du dialecte de San Bartolomeo en (110).

(110)

a.	b.
San Bartolomeo – V. Cavargna (Como)	San Bartolomeo – V. Cavargna (Como)
(« je dors »)	
(M&S I: 367)	
ø drɔm	–
t_ 'drɔm(ət)	'drɔm-ət ?
l / la 'drɔm	'drɔm-əl ? / 'drɔm-la ?
ø 'drɔmum	ø 'drɔmʊm ?
ø drumí'e	ø drumí'ef ?
i drɔm	drɔm-i ?
l 'pjɔ:v	'pjɔv-əl ?

Le dialecte de San Bartolomeo est un dialecte à sujet nul partiel, puisqu'il présente des clitiques sujet uniquement aux personnes 2, 3 et 6 (cf. *tə 'drɔm(ət)* « tu dors » ; *l 'drɔm* / *la 'drɔm* « il / elle dort » ; et *i drɔm* « ils / elles dorment »). Aussi l'interrogation totale de ce dialecte est-elle marquée par l'affixation du clitique sujet à droite du verbe, d'où la forme *'drɔmət ?* « est-ce que tu dors ? », pourvue d'un indice subjectal *-t* que l'on trouve en proclise à la forme assertive[44] (cf. également *'drɔm-əl ?* « dort-il ? » ; *'drɔm-la ?* « dort-elle ? » et *drɔm-i ?* « dorment-ils / -elles ? »).

Précisons enfin que la forme interrogative de deuxième personne du pluriel *drumí'ef* présente une consonne finale *-f* qui n'apparaît nulle part dans la forme assertive *ø drumí'e*, qui est une forme à sujet nul. Or, ce *-f* final est le réflexe de la consonne initiale du pronom *vos* : la consonne initiale s'est donc fondue avec le verbe dans les contextes interrogatifs (cf. Jaberg, 1936: 90 *suiv.* ; Rohlfs, 1968: § 453). Une des approches classiques de l'inversion Verbe-sujet en syntaxe générative consiste à poser que, dans les interrogatives, le verbe monte en Forme Logique en C, et c'est cette montée qui génère l'ordre Verbe-sujet. Corrélativement, la différence entre assertion et interrogation réside dans l'ordre relatif du Sujet et du Verbe, la forme que prend le clitique sujet restant la même dans l'interrogation et dans l'assertion. Comme le montre toutefois l'exemple de la deuxième personne du pluriel dans le dialecte de San Bartolomeo, la série d'indices qui apparaissent à droite du verbe dans l'interrogation ont souvent une forme distincte de celle qui apparaît dans l'assertion. Dans le dialecte de Càsola en (111), il n'est pas possible de former l'interrogation en transposant à droite du verbe les clitiques sujet qui dans l'assertion apparaîssent en proclise :

44. Dans la forme assertive *tə drɔm(ət)*, la catégorie de la personne est donc doublement marquée, puisque l'indice préverbal *tə* est susceptible d'apparaître facultativement en position enclitique. L'origine de cet indice *-t* qui redouble le marquage de la personne réside justement dans l'ordre Verbe-sujet des énoncés interrogatifs (cf. Rohlfs, 1968: § 453, 150 ; Haiman, 1991, etc.).

(111)

a.	b.
Càsola (Massa Carrara)	Càsola (Massa Carrara)
(« je dors »)	(« je dors ? »)
a 'ðɔrm	'dɔrm-i ?
tə 'ðɔrm	'dɔrmə-to ?
i / la 'ðɔrm	'dɔrm-i ? / 'dɔrm-la ?
a ðurmi'aŋ	durmi'a-no ?
və ður'mi	dur'mi-o ?
i / la 'ðɔrmənə	'dɔrmən-i / 'dɔrmən-la
la 'pjo	'pjo-la
(M&S I: 369)	(M&S I: 369)

Les premières personnes du singulier et du pluriel offrent en effet dans le dialecte de Càsola un même clitique indifférencié *a* (cf. *a 'ðɔrm* « je dors », *a ðurmi'aù* « nous dormons ») qui est absent du paradigme interrogatif, où, en revanche, la première personne (sg.) est caractérisée par l'affixation de l'indice *i* issu de *ego* (cf. *'dɔrm-i ?* « est-ce que je dors ? »)[45], et la première du pluriel par l'affixation d'un exposant *-no* issu de *nos* (cf. *durmi'a-no* « est-ce que nous dormons ? »). De même aux deuxièmes personnes, on constate une asymétrie entre la forme qui apparaît en proclise (cf. respectivement *tə 'ðɔrm* « tu dors » et *və ður'mi* « vous dormez ») et celle qui est affixée à droite du verbe (cf. *'dɔrmə-to ?* « est-ce que tu dors ? » et *dur'mi-o ?* « dormez-vous ? », où l'indice *-o* est une réduction de *vos*). Si l'on peut dire qu'à la troisième personne les formes interrogative et assertive sont symétriques – c'est le cas aussi avec les formes du verbe météorologique *la 'pjo* / *'pjo-la* – il n'en va pas de même dans les autres cases du paradigme, où la forme interrogative du verbe n'est donc pas prédictible à partir de la forme assertive. Il est d'ailleurs des dialectes où un clitique neutre peut dans les interrogatives être affixé au verbe et *redoubler* ainsi le clitique sujet préverbal :

(112)

a.	b.	c.
Pomaretto (Torino)	Pomaretto (Torino)	Pomaretto (Torino)
(« je dors »)	(« j'ai dormi »)	(« est-ce que je dors ? »)
œ 'dørmu	ai dyr'mi	–
ty 'dørme	ty a dyr'mi	ˌdørme:'ty ?
		ty 'dørme:-'lɔ ?
a / i 'dørm	al / il a dyr'mi	ˌdørmə-'lu ? / 'dørmə-'li ?
		a ˌdørm-'lɔ ? / i ˌdørm-'lɔ ?
nu 'dørmə̃ŋ	nuz aŋ dyr'mi	–
u dyr'mє	uz avє dyr'mi	dyr'mє-u ?

45. Cf. d'Ovidio (1886: 31) ; pour les dialectes romagnols, voir Schürr (1954: 482-483).

		avϵ-u-lɔ dyr'mi ?
		uz avϵ-lɔ dyr'mi ?
i: / (l)a: 'dœrmɜ̃ŋ	il / (l)az an dyr'mi	ˌdørmən-'li: / ˌdørmən-'la:
		i: ˌdørmên-'lɔ /
		a: ˌdørmên-'lɔ
la 'plɔu	l a ply'gy	la 'plɔu-lɔ
(M&S I: 386, 570)		(M&S I: 386, 570)

Le dialecte de Pomaretto en (112) est en effet un dialecte franco-provençal qui présente des clitiques sujet à toutes les personnes, sauf à la première du singulier (cf. *ø 'dørmu* « je dors »). Si la forme interrogative s'obtient en plaçant le clitique sujet en position enclitique (cf. ˌ*dørme:'ty ?* « dors-tu ? » en face de la forme assertive *ty 'dørme* « tu dors »), il est également possible dans ce dialecte de former l'interrogation en laissant le clitique sujet à gauche du verbe, et en ajoutant l'enclitique neutre *lɔ* à droite du verbe (cf. *ty 'dørme:-'lɔ ?*). L'enclitique *lɔ* dont le vocalisme est réduit est en réalité une variante de la forme proclitique *la* et fonctionne dans tout le paradigme comme un *co-exposant* de l'interrogation totale. De même, la deuxième personne du pluriel est marquée par un indice de personne *u* issu de *vos* qui à la forme interrogative est enclitique, d'où *dyr'mϵ-u ?* « dormez-vous ? » en face de *u dyr'mϵ* « vous dormez ». Les formes composées en (112c) montrent toutefois qu'il est également possible de laisser le clitique de deuxième personne du pluriel – en l'occurrence son allomorphe *uz* – en proclise et d'attacher le neutre *lɔ* à droite de l'auxiliaire (cf. *uz avϵ-lɔ dyr'mi ?* « est-ce que vous avez dormi ? »), ou bien encore de traiter les deux exposants comme des enclitiques, le clitique de deuxième personne et le clitique neutre se succédant dans cet ordre (cf. *avϵ-u-lɔ dyr'mi ?* « avez-vous ça dormi ? »). Comme l'observe Ronjat (1913: 223), « […] *-lo* est devenu comme une particule interrogative applicable à toutes les personnes, ex. *dèvou-lo veni ?* "dois-je venir ?" ven-*lo*-lou [*vẹṅlǫlú*] "vient-il", ven-*lo*-li [*vẹṅlǫli*] "vient-elle". » L'élément *lo* s'est en somme vidé de sa substance sémantique pour se spécialiser comme marque fonctionnelle de l'interrogation, d'où des configurations qui *a priori* pourraient apparaître comme redondantes (cf. notamment *la 'plɔu-lɔ* « pleut-il ? »)[46].

3.2.2. La question de la « conjugaison interrogative »

Si, dans un certain nombre de cas, le paradigme des indices subjectaux peut être identique à la forme assertive et à la forme interrogative, le recoupement n'est souvent que partiel, et l'on peut se demander alors s'il est légitime de « dériver » la forme interrogative de la forme assertive *via* une opération de mouvement. Le paradigme interrogatif peut en effet différer profondément du paradigme assertif pour ce qui est des clitiques sujets, et s'acheminer vers la constitution d'une véritable conjugaison interrogative au moins partiellement indépendante du paradigme assertif, même si

46. Le dialecte de Pomaretto fait partie de ces dialectes qui imposent une marque subjectale au verbe météorologique. Dans l'expression *la 'plɔu* « il pleut », l'indice *la* ne coïncide cependant avec aucun des clitiques sujets de la conjugaison verbale : ni avec le clitique féminin singulier *i* / *il*, ni avec le clitique masculin singulier *a* / *al*. Il s'agit d'une forme que l'on a pu associer à l'expression adverbiale *illac*.

historiquement les deux dont très étroitement associés (cf. De la Grasserie, 1899 ; Fava, 1993, 2001). Dans des dialectes comme le dialecte piémontais de Mezzenile en (113), la forme interrogative du verbe n'est absolument pas prédictible à partir de la forme assertive :

(113)

a.	b.	c.
Mezzenile (Torino)	Mezzenile (Torino)	Mezzenile (Torino)
(« je dors »)	(« j'ai dormi »)	(« je dors ? »)
ø 'dyərmu	dʒ ɛi dyr'mi:	dʒ-ou 'fau-dʒu ?
		(« le fais-je ? »)
ɛ t 'dyər	t a dyr'mi:	ɜt 'dyɜr-s-tu ?
u / e 'dyərt	u / e i ɛ dyr'mi:	u / ɛ 'dyɜrt-i ?
ø dyr'mɛŋ	dʒ ɛŋ dyr'mi:	ø dyr'mɛn-dʒu ?
u dyr'mi:	u i e dyr'mi:	u dyr'mi-vu ?
u 'dyərmunt	u i ɔnt dyr'mi:	u 'dyərmunt-i ?
e 'pjøt	e i ɜ pju'vy:	ɛ 'pjøt-i
(M&S I: 374)	(M&S I: 108)	(M&S I: 374)

La forme assertive de première personne du singulier est dans ce dialecte dépourvue de clitique sujet (cf. *ø 'dyərmu* « je dors »), mais le clitique sujet affleure devant un auxiliaire à initiale vocalique (cf. *dʒ ɛi dyr'mi:* « j'ai dormi ») ainsi qu'à la forme interrogative comme enclitique (cf. *'fau-dʒu ?* « fais-je ? »)[47]. Dans la question *dʒ-ou 'fau-dʒu?* « le fais-je ? » en (113c), le clitique sujet apparaît non seulement comme enclitique par rapport au verbe, mais également en proclise, où il est aggloméré au clitique objet neutre *-ou* (cf. la séquence *dʒ-ou*). Quant à la deuxième personne du singulier, elle présente à la forme assertive une marque subjectale proclitique *-t* (cf. *ɛ t 'dyər* « tu dors »), précédée d'une voyelle *ɛ* sans aucun doute de nature prosthétique. Or, la forme interrogative *ɜt 'dyɜr-s-tu* en (113c) n'est pas l'image miroir de la forme assertive, et la deuxième personne y est d'une certaine manière *triplement* marquée : *via* tout d'abord le clitique sujet *-t* en proclise ; ensuite par le *-s* flexionnel qui n'apparaît qu'en contexte interrogatif (cf. *ɜt 'dyɜr-s*) ; et enfin par le clitique *tu* à la frontière droite du verbe. La forme interrogative des personnes 3, 5 et 6 n'est pas davantage prédictible à partir de la forme assertive : en plus des marques subjectales proclitiques, la forme interrogative est en effet caractérisée par l'enclise d'un élément absent du paradigme assertif (respectivement *-i* à la troisième personne sg. et pl. et *-vu* à la deuxième du pluriel). Aussi le marquage du sujet est-il redoublé à la forme interrogative, puisqu'elle résulte de l'adjonction d'une marque à une expression qui autrement coïncide avec la

47. La première personne du pluriel est parallèle à la première personne du singulier ; il s'agit d'une forme à sujet nul, sauf devant un auxiliaire à initiale vocalique, auquel cas le clitique sujet réaffleure (cf. *ø dyr'mɛŋ* « nous dormons » mais au passé composé *dʒ ɛŋ dyr'mi:* « nous avons dormi »), de même qu'il affleure comme enclitique sous la forme *dʒ u* en contexte interrogatif (cf. *ø dyr'mɛŋ-dʒ u ?* « dormons-nous ? »).

forme assertive (cf. à la troisième personne (sg.) *u 'dyɜrt- ?* « dort-il ? » et *ϵ 'dyɜrt-i ?* « dort-elle ? » et à la deuxième personne du pluriel *u dyr'mi-vu ?*). L'indice *-i* des personnes 3 et 6 ainsi que des verbes météorologiques neutralise l'opposition masculin ~ féminin et n'est pas sans rappeler le *-i* qui dans certaines variétés de français s'est généralisé à tout le paradigme pour assumer le rôle de marqueur d'interrogation (cf. *veut-il ? > tu veux-ti ?*).

Les données du dialecte de Mezzenile mériteraient naturellement une présentation plus approfondie ; elles sont néanmoins intéressantes, car elles montrent un dialecte conservateur qui a partiellement gardé le *-t* final de troisième personne ainsi que la désinence sigmatique de deuxième personne du singulier. Surtout, il s'agit d'un dialecte qui illustre la non-prédictibilité de la forme interrogative du verbe à partir simplement de la forme assertive. Dans la mesure où, morphologiquement, un paradigme verbal présente une structure interrogative partiellement ou totalement distincte de la structure assertive, on peut être amené à se demander si le dialecte en question n'a pas littéralement développé une *conjugaison interrogative* qui enregistre *dans la flexion verbale* la distinction assertif / interrogatif (cf. De la Grasserie, 1899).

3.2.3. Interrogation totale et do-support

Si un certain nombre de dialectes du nord de l'Italie recourent à l'inversion de l'ordre respectifs des clitiques sujet et du verbe pour exprimer l'interrogation, il en est d'autres qui ont développé des constructions qui ont ceci de commun avec l'anglais qu'elles recourent à un auxiliaire du type « faire » : ce « do-support » *lexicalise* ainsi la modalité interrogative, comme l'illustre le dialecte de Incudine en (114) :

(114)

Incudine Camonica (Brescia)

(« je dors ? »)

a. fet 'dɔrmər ? « fais-tu dormir ? » = « dors-tu ? »

b. 'fa-l / 'fa-la 'dɔrmər ? « fait-il / fait-elle dormir ? » = « dort-il ? » / « dort-elle ? »

c. fam 'dɔrmər ? « faisons-nous dormir ? » = « dormons-nous ? »

d. fi-f 'dɔrmər ? « faites-vous dormir ? » = « dormez-vous ? »

e. fa-i 'dɔrmər ? « font-ils dormir ? » = « dorment-ils ? »

f. fet 'daj-ϵl ? « fais-tu le donner ? » = « le donnes-tu ? »

(M&S I: 602)

g. fa-l 'pjøϵr ? « fait-il pleuvoir ? » = « pleut-il ? »

h. n'do fa-l ϵn'da ? « où fait-il aller ? » = « où va-t-il ? »

i. 'kwant fa-l 'dɔrmϵr ? « quand fait-il dormir ? » = « quand dort-il ? »

j. et dur'my: « as-tu dormi ? »

k. a-l dur'my: « a-t-il dormi ? »

l. 'l et tʃa'ma « l'as-tu appelé ? »

(M&S I: 603)

Le dialecte de Incudine forme en effet les interrogatives en utilisant l'auxiliaire modal à la forme interrogative, et en traitant le verbe lexical comme un complément de cet auxiliaire. Une expression telle que *fet 'dɔrmϵr ?* « est-ce que tu dors ? » en (114a)

correspond mot à mot à « fais-tu dormir ? » et l'auxiliaire *fet* apparaît lui-même à la forme interrogative, pourvu de la marque de deuxième personne du singulier *-t*. Aussi le dialecte de Incudine construit-il de cette manière tout un paradigme fondé sur la forme interrogative de l'auxiliaire modal (cf. (114a-e)). L'exemple (114f)) *fet 'daj-ɛl ?* « le donnes-tu ? » montre que, lorsqu'il y en a un, le clitique objet s'attache au verbe lexical et non pas à l'objet de l'auxiliaire. La stratégie du « do-support » n'est bien sûr pas limitée aux interrogations totales et caractérise également les interrogations nucléaires, comme l'illustrent les exemples (114h) *N'do fa-l ɛn'da ?* « où va-t-il ? » et (114i) *'kwant fa-l 'dɔrmɛr ?* « quand dort-il ? », où l'interrogation porte respectivement sur la localisation spatiale et temporelle de l'évènement que décrit l'énoncé. Le point qui mérite d'être souligné est que la présence des auxiliaires « être » et « avoir » *bloque* la stratégie du « do-support ». Dans la question *et dur'my:* « as-tu dormi ? » en (114j), on ne trouve donc pas de trace de l'auxiliaire modal, la marque subjectale *-t* ayant pour hôte l'auxiliaire de la forme verbale composée (cf. également (114k) *a-l dur'my:* « a-t-il dormi ? », où l'auxiliaire « avoir » exclut l'utilisation de l'auxiliaire modal).

Il y aurait bien sûr beaucoup à dire sur ce genre de structure interrogative, son origine et les modalités de son développement. Il est en tous les cas intéressant de constater que l'on a affaire ici à une structure interrogative typiquement germanique dont les études de typologie des langues romanes font rarement état.

3.2.4. Interrogation et « fronting »

Le « fronting » constitue une autre stratégie mise en œuvre pour exprimer les questions totales et cette stratégie met fondamentalement en jeu l'ordre des mots, puisqu'elle consiste en un déplacement qui assigne une valeur focale au constituant déplacé. Les exemples en (115) sont ceux d'un dialecte sarde qui, comme beaucoup d'autres, forme l'interrogation totale en faisant passer l'auxilié à gauche de l'auxiliaire, alors que l'ordre « neutre » est un ordre auxiliaire-auxilié :

(115)

Buddusò (Sassari)

a. tɔ'r:aðu 'ɛstɛ ? « revenu il est » = « est-ce qu'il est revenu ? »

b. kum'prezu 'maza ? « compris m'as-tu » = « est-ce que tu m'as compris ? »

c. kumprɛ 'ɖ̻ɛndɛ 'zɛzɛ 'vranku ? « comprenant tu es Franck » = « est-ce que tu comprends, Franck ? »

d. la 'ajnɛkɛn 'bɔna 'ɛstɛ ? « La Heineken, bonne elle est » = « La Heineken, est-ce qu'elle est bonne ? »

e. dro'm:ire˙'ɛrɛzɛ ? « dormir tu veux » = « est-ce que tu veux dormir ? »

f. 'bab:u 'nuɖ̻:a˙'ɛrɛðɛ ? « Papa $_i$, rien il$_i$ veut » = « Papa $_i$, il$_i$ ne veut rien ? »

g. in 'dɔmɔ 'viði ? « à la maison il était » = « est-ce qu'il était à la maison ? »

Les exemples en (115) montrent que l'élément placé en position initiale de proposition peut être de nature très variable : il peut s'agir de l'auxilié à l'intérieur d'un nucléus dissocié (cf. l'ordre participe passé + auxiliaire de l'exemple (115a) [tɔ'r:aðu 'ɛstɛ] « est-ce qu'il est revenu ? ») ou d'un gérondif (cf. (115c) [kumprɛ 'ɖ̻ɛndɛ 'zɛzɛ 'vranku] « est-ce que tu comprends, Franck ? »). En (115d) c'est un adjectif attribut qui fait l'objet du « fronting », et le SN « La Heineken » assume dans la question [la 'ajnɛkɛn, 'bɔna 'ɛstɛ] la fonction de « topic » : c'est ici la propriété prédiquée – ['bɔna

'ɛstɛ] – qui constitue le focus de l'énoncé. L'élément déplacé en (115e) est une complétive infinitivale : dans la question [dro'm:ire ¨'ɛrɛzɛ] « est-ce que tu veux dormir ? », c'est donc la proposition infinitive sous la dépendance de la forme verbale ¨'ɛrɛzɛ qui est *in focus* (cf. la glose « c'est dormir que tu veux ? »). Naturellement, ce type de « mouvement » à gauche peut impliquer des arguments du prédicat. Dans l'exemple (115f), c'est l'indéfini négatif *nudda* « rien » en fonction d'objet direct qui est antéposé, et le SN « Babbu » de la question ['bab:u, 'nuɖ:a¨'ɛrɛðɛ] « papa, il ne veut rien ? » assume là aussi le rôle de « topic ». On peut enfin signaler les cas où l'élément antéposé est un terme de localisation : en (115g) le syntagme *in 'dɔmɔ* « à la maison » est placé derrière le verbe, et la question a pour effet de suspendre la validité de la connexion entre le terme de localisation et le verbe. Aussi l'effet de l'antéposition est-il dans tous les cas de mettre *on focus* la connexion – ou plutôt la *validité* de la connexion – entre les termes de la prédication. Il est important de préciser par ailleurs qu'il n'y a dans tous ces exemples aucune pause entre l'élément antéposé et le reste de la prédication : on relève en revanche une *rupture intonative* assez nette entre la syllabe accentuée de l'élément antéposé et les syllabes qui suivent ; la syllabe accentuée du terme antéposé forme le sommet mélodique de la phrase. Aussi bien la modification de l'ordre des mots que les contours intonatifs de ces constructions reviennent-ils à une opération de *focalisation*.

Si les données sardes que l'on vient de présenter mettent fondamentalement en jeu l'ordre des mots dans l'expression de l'interrogation totale, il est également possible de recourir dans les mêmes dialectes à des particules interrogatives pour marquer l'interrogation totale.

3.2.5. L'utilisation de « particules » interrogatives

3.2.5.1. La particule a

La particule *a* (< lat. *aut* « ou bien ») est utilisée dans le domaine sarde concurremment à la stratégie du « fronting » comme marqueur de l'interrogation totale (cf. Meyer-Lübke, 1903: 4-5 ; Wagner, 1984: 34-35, § 17 et 332, § 370 ; Jones, 1993: 24 *suiv*., 358 ; Contini, 1995: 223 *suiv*., etc.). Les exemples (116) issus du dialecte de Buddusò montrent que cette particule occupe la position initiale absolue (cf. en particulier (116a) [a mi 'βɔðese a'ʒware] « est-ce que tu peux m'aider ? », où la particule *a* précède la proposition qui fait l'objet du questionnement) :

(116)

Buddusò (Sassari)

a. a mi 'βɔðese a'ʒware ? « est-ce que tu peux m'aider ? »

b. a'n:ɛ a nɔs 'kumbiðaza ? « Annedda, tu nous invites ? »

*A Anne', nos cùmbidas ?

c. un 'aterü̈a'f:ɛ a mi lu 'atizi ? « Tu m'apportes un autre café ? »

*A un'àteru cafè, mi lu batis ?

Étant donné que ce marqueur a *portée* sur la proposition qui suit, il ne peut précéder le vocatif en (116b) : le vocatif *Anne'* de l'exemple [a'n:ɛ, a nɔs 'kumbidaza] « Annedda, tu nous invites ? » demeure en effet à *l'extérieur* de la prédication nucléaire, et ne peut donc se trouver dans le champ du marqueur *a*. La même analyse vaut évidemment pour l'exemple (116c) [un 'aterü̈a'f:ɛ, a mi lu 'atizi] « Tu m'apportes un autre café ? » : l'objet

[un 'ateru¨a'f:ɛ] apparaît en position initiale en fonction de *topic*, et l'argument qu'il représente est repris auprès du verbe par le clitique objet *lu*. Or, la particule interrogative *a* précède les clitiques argumentaux *mi* et *lu* au sein du nucléus verbal, mais elle ne peut en aucun cas précéder le SN en fonction de « topic » (cf. *[a un 'ateru ¨a'f:ɛ, mi lu 'atizi]).

Aussi convient-il de préciser que la stratégie du « fronting » en (115) et la stratégie de la particule interrogative en (116) représentent deux stratégies complémentaires et mutuellement exclusives. En d'autres termes, on ne peut en même temps déplacer à gauche un auxiliaire ou un objet et recourir *conjointement* à la particule interrogative *a* (cf. les exemples en (117) qui reprennent les questions en (115)) :

(117)

Buddusò (Sassari)

a. *a tɔ'r:aðu 'ɛstɛ ? « est-ce qu'il est revenu ? »

b. *a kum'prezu 'maza ? « est-ce que tu m'as compris ? »

c. *a kumprɛ 'ɖɛndɛ 'zɛzɛ 'vranku ? « est-ce que tu comprends, Franck ? »

d. *la 'ajnɛkɛn a 'bɔna 'ɛstɛ ? « La Heineken, est-ce qu'elle est bonne ? »

e. *a dro'm:ire¨'ɛrɛzɛ ? « est-ce que tu veux dormir ? »

f. *'bab:u a 'nuɖa¨'ɛrɛðɛ ? « Papa$_i$, il$_i$ ne veut rien ? »

g. *a in 'dɔmɔ 'viði ? « est-ce qu'il était à la maison ? »

Étant donné que l'inversion de l'ordre auxiliaire-auxilié mobilisée dans l'interrogation totale constitue en réalité une stratégie de focalisation, on comprend qu'elle soit incompatible avec la particule interrogative *a*, qui elle aussi assigne à un domaine syntaxique donné une valeur focale. On peut donc faire l'hypothèse que la particule *a* est exclue en (117) parce qu'elle crée un *clash* de focus.

3.2.5.2. Les particules pa / po

Le sarde n'est pas le seul à recourir à des particules spéciales pour marquer l'interrogation. On peut signaler également à ce titre les particules *pa / po* des dialectes rhéto-romans du Trentino. Il s'agit tout d'abord de particules qui étymologiquement dérivent de *post* « après » et qui apparaissent non seulement dans les interrogations totales et partielles, mais aussi dans tout un ensemble de contextes contrefactuels ou modaux.

(118)

Colfosco (Bolzano)

a. tʃi 'lav-əl 'pa ? « que lave-t-il part. ? »

b. kan maɲ'dʒons 'pa ? « quand mangeons-nous part. ? »

c. n e-l pa ɲ'ut ? « n'est-il part. venu ? »

d. nə l kar'dedə 'pa ! « ne l'appelez part. ! » (cf. i n 'dorm 'nia « je ne dors pas »)
(M&S I: 612)

e. no l kər'dedə ! « ne l'appelez pas ! »
(M&S III: 390)

(119) Pera di Fassa (Bolzano)

a. o'la vas-to ? « où vas-tu ? »

b. o'la vas-to pa ? « où vas-tu part. ? » (*o'la pa vas-to ?)

c. o'la pa tu vas ? « où part. tu vas ? » (*o'la tu vas pa ?)

d. o'la che tu vas ? « où que tu vas ? » (*o'la che vas-to (pa) ?)

e. vas-to (pa) ? « (y) vas-tu part. ? »

(Poletto, 2000: 84-85)

Le dialecte de Colfosco en (118) montre que la particule *pa* apparaît en position post-verbale aux temps non composés (cf. (118a) *tʃi 'lav-əl 'pa ?* « que lave-t-il ? » où l'interrogation porte sur l'actant 2, alors qu'elle porte sur la localisation temporelle du procès décrit par le verbe en (118b) *kan maɲ'dʒons 'pa ?* « quand est-ce qu'on mange ? »). La particule *pa* s'intercale en revanche entre l'auxiliaire et l'auxilié aux temps composés (cf. (118c) *n e-l pa ɲ'ut ?* « n'est-il pas venu ? »). Aussi le domaine fonctionnel de cette particule dépasse-t-il le cadre des interrogatives, puisqu'elle apparaît en position post-verbale dans les énoncés prohibitifs (cf. (118d) *nə l kar'dedə 'pa !* « ne l'appelez pas ! » et (118e) *no l kər'dedə !*, où le marqueur préverbal de négation *n(ə)* / *no* suffit à lui seul à marquer la négation). La particule *pa* ne doit d'ailleurs pas être confondue avec une négation. S'il existe effectivement dans le dialecte de Colfosco une négation post-verbale du type « pas », il s'agit de la forme *nia* (< *nullia*) qui apparaît dans des énoncés tels que *i n 'dorm 'nia* « je ne dors pas ». Quant à sa valeur, la particule *pa* des exemples en (118) s'analyse comme une particule de réassertion que l'on pourrait rendre en français par *donc*. Il y aurait en somme entre (118d) *nə l kar'dedə 'pa !* et (118e) *no l kər'dedə !* une nuance qui correspondrait un peu à celle qui distingue « ne l'appelez donc pas ! » et « ne l'appelez pas ! ».

Le dialecte de Pera di Fassa en (119) est également un dialecte rhéto-roman qui recourt à la même particule *pa*. L'exemple (119a) *o'la vas-to ?* « où vas-tu ? » montre cependant que l'utilisation de cette particule n'obéit pas à une contrainte purement grammaticale, puisqu'elle n'est pas obligatoire : l'interrogation est ici marquée par la forme interrogative du verbe, le clitique de deuxième personne du singulier *-to* apparaissant en enclise par rapport au verbe. La particule *pa* est néanmoins soumise à une contrainte syntaxique en vertu de laquelle elle ne peut apparaître en position post-verbale qu'à condition que le verbe soit à la forme interrogative (cf. *o'la vas-to pa* en (119b) mais **o'la pa vas-to ?*). Le déplacement de la particule à gauche du verbe est également possible à condition de recourir à la forme assertive du verbe (cf. (119c) *o'la pa tu vas ?*). Si le nucléus verbal fait l'objet d'une mise en dépendance par rapport au circonstant, la forme interrogative du verbe est alors exclue, de même que la particule *pa* (cf. (119d) *o'la che tu vas ?* mais **o'la che vas-to pa ?*) – comme l'observe Poletto, « *pa* can never be combined with a complementizer ». Aussi l'insertion de la particule *pa* impliquerait-elle une valeur présuppositionnelle dont serait dépourvue la variante sans particule (cf. (119e) *vas-to (pa) ?*). La nature et les caractéristiques exactes de ce type de particule sont toutefois loin d'être transparentes et mériteraient des investigations plus poussées. Elles ne présentent pas dans tous les dialectes exactement les mêmes valeurs et les mêmes contraintes, et leur caractère obligatoire est également très variable (cf. Siller-Runggaldier, 1993).

3.3. L'interrogation partielle ou « nucléaire »

La problématique des interrogations partielles ou nucléaires recoupe pour une part celle de l'interrogation totale, notamment pour ce qui est de ses propriétés morpho-syntaxiques. Etant donné que ce qui vaut pour les interrogations partielles actantielles vaut généralement pour les interrogations partielles circonstancielles, on se limitera essentiellement aux premières, sans se priver toutefois de faire référence aux secondes si besoin est.

3.3.1. L'interrogation de l'actant 1

L'interrogation du sujet ou de l'actant 1 offre un ensemble assez large de variantes qui fondamentalement mettent en jeu à la fois la question de la « conjugaison interrogative » et de la subordination. Le dialecte lombard de Casaccia en (120) illustre trois des stratégies disponibles pour exprimer l'interrogation du premier actant :

(120)

Casaccia-Val Bregaglia (Svizzera-Grigioni)

a. tʃi 'dɔʀm-al ? « qui dort-il ? » (cf. al 'dɔʀm « il dort »)
qui dort-ClSm

b. tʃi 'ɛ-l ka 'dɔʀm ? « qui est-ce qui dort ? » (cf. kɔs k al 'fa ?)
qui est-ClSm que dort

c. tʃi ka 'dɔʀm ? « qui est-ce qui dort ? » (cf. di-m tʃi ka 'veɲ, p.422)
qui que dort

(M&S I: 616)

Le dialecte lombard de Casaccia est un dialecte des Grisons qui recourt tout d'abord à la conjugaison interrogative, comme le montre le verbe de l'exemple (120a) *tʃi 'dɔʀm-al ?* « qui dort-il ? », où le verbe qui suit l'interrogatif actanciel *tʃi* est pourvu en enclise d'une marque subjectale qui à la forme assertive apparaît en proclise. La variante en (120b) *tʃi 'ɛ-l ka 'dɔʀm* ? présente quant à elle la structure d'une clivée, le noyau phrastique étant syntaxiquement subordonné à l'interrogatif *tʃi* qui représente le focus de l'énoncé : l'interrogation porte en l'occurrence sur l'identification de l'entité en fonction de premier argument, identification que marque la copule *'ɛ-l* à la forme interrogative. Étant donné que c'est précisément l'*identification* de l'entité en fonction de sujet que vise la question, on comprend que le reste de la prédication soit mis à l'arrière-plan ; c'est ce « backgrounding » que marque la subordonnée *ka 'dɔʀm*. On retrouve du reste cette même mise en dépendance dans l'exemple (120c) : dans le cas de *tʃi ka 'dɔʀm ?*, le mécanisme de l'interrogative se résume à cette mise en dépendance du prédicat par rapport à l'interrogatif *tʃi* : il n'y a pas trace ici d'une quelconque copule, et le verbe est là aussi à la forme assertive.

Le dialecte de Premana en (121) offre des données partiellement identiques à celles qui ont été présentées en (120). La particularité du dialecte de Premana réside cependant en ceci que l'indice subjectal affixé au verbe varie en fonction de la nature du référent associé à l'interrogatif : c'est particulièrement clair dans un exemple tel que *ki 'ɛ-lɛ ke 'ðɔrmɛ ?* « qui est-ce qui dort ? » en (121c), où l'indice subjectal *lɛ* affixé à l'auxiliaire signale que l'identification visée par l'interrogation prend pour cible un sous-ensemble d'individus de sexe féminin, alors que l'indice *i* amalgamé à l'auxiliaire en (121a) *ki 'ɛ-i*

ke 'ðɔrmɛ ? signale que l'identification prend pour cible un sous-ensemble d'individus de sexe masculin. Dans un exemple tel que (121d) *ki kke 'ðɔrmɛ ?* « qui est-ce qui dort ? », en revanche, l'interrogation est marquée simplement par la mise en dépendance du noyau prédicatif vis-à-vis de l'interrogatif *ki*, et aucune mention n'est faite concernant l'identité des entités de la classe des animés humains représentée par l'interrogatif :

(121)

Premana (Como)

a. ki 'ɛ-i ke 'ðɔrmɛ ? « qui est-ce qui dort ? » (cf. *i me 'tʃamɛ* « ils m'appellent »)
qui sont-ClSmpl que dor(men)t

b. ki 'ɛ-l ke 'ðɔrmɛ ? « qui est-ce qui dort ? » (cf. al / la 'dɔrmɛ ; ai / aʎe 'dɔrmɛ)
qui est-ClSms que dor(men)t

c. ki 'ɛ-lɛ ke 'ðɔrmɛ ? « qui est-ce qui dort ? »
qui est-ClSfpl que dor(men)t

d. ki kke 'ðɔrmɛ ? « qui est-ce qui dort ? »
(M&S I: 618)

Si dans un dialecte tel que le dialecte de Premana l'indice subjectal affixé à l'auxiliaire varie en fonction d'une partition parmi les référents de la classe signifiée par l'interrogatif, il est également des dialectes qui comme le dialecte toscan de Viano en (122) recourent à l'enclise sur le verbe d'un indice de troisième personne féminin qui par ailleurs apparaît dans toute une série de contextes différents : dans les énoncés thétiques verbe-sujet (cf. (122b) *la 'veŋ i 'biŋ* « il vient les enfants »), dans les phrases météorologiques (cf. (122c) *la 'pjo* « il pleut »), et quelle que soit la nature du référent : dans l'exemple (122e) *'kwanti 'biŋ 'dɔrm-la ?* « combien d'enfants dorment-ils ? », le syntagme quantifié *'kwanti 'biŋ* a pour tête un substantif dont le référent est masculin. Pourtant, le verbe à la forme interrogative est pourvu du même clitique sujet féminin que l'on relève dans des formes verbales telles que *la 'dɔrmə* « elle dort » et *la 'dɔrmənə* « elles dorment » ; ces formes verbales montrent par ailleurs que le clitique *la* neutralise l'opposition singulier ~ pluriel[48]. En réalité, le clitique *la* neutralise non seulement l'opposition singulier ~ pluriel, mais également l'opposition masculin ~ féminin, et c'est bien en ce sens qu'il fonctionne comme neutre[49]. En lui-même, ce clitique n'oriente donc la référence vers aucun ensemble d'individus particuliers : c'est d'ailleurs le cas aussi pour le français « qui vient-il ? », puisque l'indice *il* ne préjuge pas du sexe des individus qu'on cherche à identifier comme étant ceux qui viendront.

48. En réalité, il semble bien que ce clitique féminin fonctionne ici comme neutre, comme c'est le cas en italien dans des expressions telles que *farcela* « y arriver » ou *prendersela con qualcuno* « s'en prendre à quelqu'un » (sur l'utilisation du clitique féminin singulier comme clitique neutre, cf. Rohlfs II, §§ 450: 145 et 456: 153).

49. Vignon (1901: 23) signale également comme pronom sujet neutre les formes *la* / *l* / *lanl*, *nan* / *nanl* au sud-est de Grenoble et au nord des Hautes-Alpes (cf. à la Motte d'Aveillans *la faw* « il faut », *la serit afrou* « ce serait affreux », *la lay pa sur* « ce n'est pas sûr », etc.)

(122)

Viano (Massa Carrara)

a. ki 'veŋ-la ? « qui vient-il ? » (cf. di-mə ki la 'weŋ « dis-moi qui vient », p.437)
qui vient-ClSf

b. la 'veŋ i 'biŋ « il vient les enfants » (p.181)
ClSf vient les enfants

c. la 'pjo « il pleut » (p.181)
ClSf pleut

d. ki 'ϵ-la ke v'nuto ? « qui est-il venu ? »
qui est-ClSf que venu

e. 'kwanti 'biŋ 'dɔrm-la ? « combien d'enfants dorment-ils ? » (cf. la 'dɔrmə « elle dort » / la 'dɔrmənə « elles dorment » p.81)
combien enfants dort-ClSf

f. 'kwanti 'biŋ ϵ-la v'nuto ? « combien d'enfants sont-ils venus ? »
combien enfants est-ClSf venu
(M&S I: 437 & 621)

Les exemples (122b) et (122e-f) du dialecte de Viano illustrent donc l'absence d'accord entre le SN et le verbe, puisque le verbe d'un énoncé tel que *la 'veŋ i 'biŋ* « il vient les enfants » reste au singulier en dépit du trait de pluralité associé au SN *i 'biŋ* en position post-verbale. Il n'y a aucun accord non plus dans *'kwanti 'biŋ ϵ-la v'nuto ?* « combien d'enfants sont-ils venus ? » en (122f), puisque le participe passé *v'nuto* ne s'accorde ni avec le clitique sujet *la* amalgamé à l'auxiliaire, ni avec le SN quantifié *'kwanti 'biŋ*. Comme dans le français « Combien d'enfants est-il venu ? », on relève une sorte de *scission* entre d'un côté la mention du domaine référentiel sur lequel porte la quantification – à savoir le domaine construit par le nom « enfants » – et de l'autre la désignation de l'événement dans lequel le référent du nom est impliqué. C'est donc cette scission que marque le non-accord. Cette absence d'accord entre verbe et sujet caractérise également les interrogatives du dialecte sarde de Siniscola en (123) :

(123)

Siniscola (Nuoro)

a. kiϵ bi 'eniti ? « qui vient ? »
qui Cl.loc vient

b. 'kantɔs pit'tsinnɔr bi 'drommiti ? « combien d'enfants dorment ? »
combien enfants Cl.loc dort
(cf. 'drommini zɔs pit'tsinnɔzɔ ; bi 'drommiti pit'tsinnɔzɔ)

c. 'kantɔs pit'tsinnɔr b a b'bentu ? « combien d'enfants sont venus ? »
combien enfants Cl.loc a venu

d. 'kantɔs pit'tsinnɔr b 'ata ? « combien d'enfants y a-t-il ? »
combien enfants Cl.loc a
(M&S I: 627)

Que le sujet soit représenté par un terme au singulier comme l'interrogatif *kiϵ* en (123a) *kiϵ bi 'enit ?* « qui vient ? » ou qu'il soit représenté par un syntagme dont la tête est au pluriel comme le syntagme *'kantɔs pit'tsinnɔr* en (123b) *'kantɔs pit'tsinnɔr bi 'drommiti ?* « combien d'enfants dorment ? », le verbe demeure au singulier (cf. *'eniti* « vient » et *'drommiti* « dort »). Aussi le point crucial réside-t-il dans l'opération de localisation marquée par la particule *bi* dans les deux cas : on retrouve en effet ici la même *dissociation* entre d'un côté la *localisation* de l'événement, et d'une manière indépendante du point de vue de la construction référentielle la *mention* du domaine au sein duquel l'opération de quantification est effectuée. Au remarquera d'ailleurs que dans le dialecte de Siniscola, le verbe des énoncés Verbe-sujet peut ne pas s'accorder avec le sujet si le référent est indéfini. On peut donc opposer *'drommini zɔs pit'tsinnɔzɔ* « il y a les enfants qui dorment » (mot à mot « dorment les enfants »), avec le verbe au pluriel et *bi 'drommiti pit'tsinnɔzɔ* « il y a des enfants qui dorment » (mot à mot « y dort enfants »), où le verbe est en revanche au singulier. C'est fondamentalement la valeur indéfinie du SN qui déclenche la mise en place d'un point d'ancrage qui référencie la prédication à la situation. Il s'ensuit que dans *bi 'drommiti pit'tsinnɔzɔ* aucun accord ne se vérifie entre le verbe et le nom nu à valeur indéfinie *pit'tsinnɔzɔ*. On notera enfin que dans les exemples (123c-d), l'auxiliaire sélectionné est l'auxiliaire *avoir* et non pas l'auxilaire *être* (cf. *'kantɔs pit'tsinnɔr b a b'bentu ?* « combien d'enfants sont venus ? »). On a donc typiquement affaire à une phrase existentielle dans laquelle la *localisation* de l'événement constitue le trait essentiel (cf. la glose « il y a ici et maintenant de la venue : combien d'enfants sont-ils impliqués dans cet événement ? »). L'opération de localisation est plus évidente encore dans l'exemple (123d) *'kantɔs pit'tsinnɔr b 'ata ?* « combien d'enfants il y a ? », où la suite clitique locatif + auxiliaire *avoir* est la trace de la *présentification* d'un ensemble d'objets au sein d'un espace référentiel donné. Le tour *b 'ata* « il y a » exprimant la localisation d'un objet ou d'un ensemble d'objets par rapport à un repère référentiel, on comprend qu'il n'impose pas d'indicier les participants au procès, puisqu'il n'y a pas à proprement parler de « procès » mais une simple inscription d'objets dans un espace donné.

3.3.2. L'interrogation de l'actant 2

Il est bien connu que la prédication prototypique associe le sujet à des référents animés qui exercent un certain contrôle sur le procès et l'objet à des référents inanimés dépourvus d'un tel contrôle. C'est essentiellement de cette dernière catégorie qu'il sera question ici, étant entendu que bien évidemment l'actant 2 peut aussi être représenté par des entités dotées d'un certain potentiel d'agentivité. En réalité, les caractéristiques morpho-syntaxiques des interrogations impliquant l'actant 2 recoupent très largement celles qui caractérisent les interrogatives de l'actant 1, notamment pour ce qui est des indices actantiels et de leur intégration relative au verbe. Le dialecte de Campodolcino, en (124) est un dialecte lombard qui pour former les interrogations totales dispose de deux stratégies complémentaires : soit l'affixation / enclise de l'indice de sujet (cf. (124a) *'drɔm-at ? / drɔma-'ty ?* « est-ce que tu dors ? »), soit la proclise, l'intonation seule distinguant alors l'assertion et l'interrogation (cf. *te 'drɔ:m* « tu dors » / « est-ce que tu dors ? ») :

(124)

Campodolcino (Sondrio)

a. 'drɔm-at ? / drɔma-'ty ? « est-ce que tu dors ? »

dormir-ClS2sg

(M&S I: 366, 384)

b. te 'drɔ:m « tu dors » / « est-ce que tu dors ? »

ClS2sg dors

c. 'kuze 'fɛ-ty ? « que fais-tu ? » (p.384) / ko'zɛ 'fe:-t ? « que fais-tu ? » (p.422)

quoi fais-ClS2sg

d. 'kuze te 'fɛ « que fais-tu ? » (p.384)

quoi ClS2sg fais

e. ci te 'tʃama ? / ci 'tʃama-t ? « qui appelles-tu ? »

qui ClS2sg appelle / qui appelle-ClS2sg

(M&S I: 422)

Aussi la formation des interrogations partielles implique-t-elle elle aussi la proclise et l'enclise. La question *'kuze 'fɛ-ty ?* « que fais-tu ? » en (124c) connaît ainsi une variante *'kuze te 'fɛ* « que fais-tu ? » qui ne se distingue que par la place et la forme du clitique sujet : la position enclitique requiert la sélection du clitique *ty*, alors que la position proclitique requiert la sélection du clitique *te*. En enclise même, le degré d'intégration de l'indice subjectal peut être variable, et l'exemple *ko'zɛ 'fe:-t ?* « que fais-tu ? » affiche une intégration majeure de l'indice au verbe auquel il est affixé. Les exemples en (124e) illustrent quant à eux la même asymétrie, puisque l'interrogation de l'actant 1 des questions *ci te 'tʃama ?* / *ci 'tʃama-t ?* « qui appelles-tu ? » implique soit la proclise du clitique sujet, soit l'enclise / affixation de son allomorphe.

Le dialecte occitan de Cantoira en (125) est un dialecte qui, comme le dialecte de Ala di Stura en (92), est caractérisé par la marque subjectale sigmatique de la deuxième personne du singulier : la question *ki 'tʃaməs-tu ?* « qui appelles-tu ? » en (125a) associe donc au verbe à la fois la marque sigmatique *-s* ainsi que l'indice *tu* en enclise. En réalité, on peut se demander si l'on n'a pas affaire ici à un cas d'haplologie ou d'assimilation du clitique sujet préverbal, car la question *'koza t 'feis-tu ?* « que fais-tu ? » en (125b) montre en position préverbale un clitique asyllabique *t* qui fait écho à l'indice enclitique *tu*, le verbe étant *in fine* associé à un triple marquage subjectal :

(125)

Cantoira (Torino)

a. ki 'tʃaməs-tu ? « qui appelles-tu ? »

qui appeller-2sg ClS2sg

b. 'koza t 'feis-tu ? « que fais-tu ? » (p.494)

quoi ClS2sg fais-ClS2sg

c. səŋ ke t 'vøs-(tu) ? « qu'est-ce que tu veux ? » (p.494)

ce que ClS2sg veux.2sg ClS2sg

d. ke tʃy'mizi t 'vøs-(tu) ? « quelle chemise veux-tu ? »

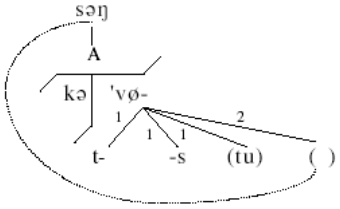
quelle chemise ClS2sg veux.2sg ClS2sg

(M&S I: 426)

Si l'interrogation en (125b) met en jeu le morphème *'koza* en position initiale comme interrogatif de la classe des non animés, le dialecte de Cantoira connaît

également un morphème déictique neutre *səŋ* qui dans l'exemple (125c) *səŋ ke t 'vøs-(tu) ?* « qu'est-ce que tu veux ? » fonctionne comme tête de la complétive qu'il régit (cf. Vignon, 1906: 24). L'interrogative repose donc sur un schème < t vøs ( ) > dont la place vide de second argument est co-référentielle avec la tête *səŋ* :

(125c')



Contrairement à ce qu'illustrent les dialectes de Cantoira et de Campodolcino, tous les dialectes n'opposent pas formellement l'interrogatif de la classe des animés et celui de la classe des non animés : le dialecte calabrais de Nocara en (126) recourt dans tous les contextes au même marqueur *kə* :

(126)

Nocara (Cosenza)

a. kə v'viênəðə ? « qui est-ce qui vient ? »

b. kə 'stɜjə fa'jɛnnə ? « qu'est-ce que tu fais ? »

c. kə l'lebbrə 'vuəjə ? « quel livre veux-tu ? »

d. 'dɻʧə-mə kə stɜjə fa'jɛnnə « dis-moi ce que tu fais »

e. je k'kwɻllə kə mə 'camədə 'sɛmbə « c'est celui qui m'appelle toujours »

f. m ɛnə 'ðɻttə ka 'viənəðə 'krɜ:jə « ils / elles m'ont dit qu'il / elle vient demain »

g. 'vuʎʎə ka 'viənəðə 'krɜ:jə « je veux qu'il / elle vienne demain »

(M&S I: 459-460)

Non seulement l'interrogatif du dialecte de Nocara neutralise l'opposition ± [animé] (cf. (126a) *kə v'viənəðə ?* « qui est-ce qui vient ? » et (126b) *kə 'sɜjə fa'jɛnnə ?* « qu'est-ce que tu fais ? »), mais il ne distingue pas non plus le statut de déterminant et de déterminé (cf. (126c) *kə l'lebbrə 'vuəjə ?* « quel livre veux-tu ? »). C'est aussi le même morphème *kə* qui apparaît comme introducteur des interrogatives indirectes (cf. (126d) *'dɻʧə-mə kə stɜjə fa'jɛnnə* « dis-moi ce que tu fais ») ainsi que comme relativiseur (cf. (126e) *je k'kwɪllə kə mə 'camədə 'sɛmbə* « c'est celui qui m'appelle toujours »). En revanche le dialecte de Nocara connaît un complémenteur distinct comme introducteur des complétives (cf. le morphème *ka* des exemples (126f) *m ɛnə 'ðɻttə ka 'viənəðə 'krɜ:jə* « ils / elles m'ont dit qu'il / elle vient demain » et (126g) *'vuʎʎə ka 'viənəðə 'krɜ:jə* « je veux qu'il / elle vienne demain »). Sans doute la forme *kə* du dialecte de Nocara constitue-t-elle le point d'aboutissement de formes étymologiquement distinctes, comme semble du reste l'indiquer la gémination de la consonne initiale des expressions *kə v'viənəðə* et *kə l'lebbrə* vs. l'absence de gémination en (126e). On retrouve donc dans ce contexte la problématique des syncrétismes pronominaux déjà

évoquée à propos des clitiques argumentaux. Précisons enfin, sans nous y attarder davantage, que le syncrétisme « qui » / « qu'est-ce que » est connu non seulement des dialectes de la Calabre, mais également de ceux de la Basilicate, des Pouilles, ou encore de l'Emilia Romagna, et apparaît ainsi comme une donnée essentielle de la morpho-syntaxe de ces interrogatifs.

On mentionnera pour terminer ce bref panorama des interrogatives actancielles le cas particulièrement intéressant du dialecte bergamasque de Adrara San Rocco en (127) :

(127)

Adrara San Rocco (Bergamo)

a. 'tʃamet ki ? « qui appelles-tu ? »
appelles-ClS2sg qui

b. 'kɔha 'fi:-f ? « que faites-vous ? »
quoi faites-2pl

c. 'kɔha 'fi:-f ko'hɛ ? « que faites-vous ? »
quoi faites-2pl quoi

d. 'kɔha ma 'portet ko'hɛ ? « que m'apportes-tu ? »
quoi me apportes-2sg quoi

e. kome 'fet ko'mɛ ? « comment fais-tu ? »
comment fais-2sg comment

f. indo 'et indo'ɛ ? « où vas-tu ? »
où vas-2sg où
(M&S I: 588)

(127')

a.	b.
Adrara San Rocco (Bergamo)	Adrara San Rocco (Bergamo)
(« je dors »)	(« je dors ? »)
ø 'dorme	dor'me ?
ta 'dormet	'dormet ?
al / la 'dorma	'dorm-el ? / 'dorm-ela ?
an 'dorma	an 'dorm-ei ? (cf. m a dor'mi)
ø dur'mi	dur'mi:-f ?
ai / le 'dorma	'dorm-ei ? / 'dorm-ele ?
al 'pjø:f	'pjø-el
(M&S I: 91, 365-366)	(M&S I: 365-366)

Le dialecte de Adrara San Rocco est un dialecte à sujet nul partiel qui impose des clitiques sujet différenciés aux personnes 2, 3, 4 et 6, les personnes 1 et 4 fonctionnant de concert comme formes à sujet nul (cf. *ø 'dorme* « je dors » et *ø dur'mi* « vous dormez »). Il s'agit aussi d'un dialecte dont la forme interrogative voit à la deuxième personne du pluriel l'indice de sujet *-f* (< *vos*) affixé au verbe (cf. *dur'mi:-f?* « dormez-vous ? »). Aussi les interrogatives partielles de ce dialecte offrent-elles la possibilité

d'utiliser dans sa position argumentale canonique l'interrogatif actanciel (cf. (127a) *'tʃamet ki ?* « qui appelles-tu ? » vs. *ki et tʃa'ma:t ?* « qui as-tu appelé ? »). Les exemples (127b-c) montrent toutefois que le dialecte de Adrara connaît des stratégies concurrentes pour exprimer un même contenu faisant l'objet d'un questionnement : le pronom neutre *'kɔha* en fonction d'objet peut soit précéder le verbe (cf. (127b) *'kɔha 'fi:-f ?* « que faites-vous ? »), soit être redoublé en position post-verbale par la variante *ko'hϵ* (cf. (127c) *'kɔha 'fi:-f ko'hϵ ?*). L'actant est donc doublement marqué en surface en diverses positions. Il ne s'agit toutefois pas d'une pure et simple réduplication, puisque l'interrogatif en position initiale *'kOha* est accentué sur la première syllabe et se termine par la voyelle *-a*, alors que l'interrogatif en position finale *ko'hϵ* est quant à lui accentué sur la syllabe finale dont la voyelle [ϵ] résulte de l'*agglutination* de l'auxiliaire « être » à l'interrogatif *'kɔha* (cf. Zambetti, 1952: 83, note 1). C'est donc la marque d'*identification* – la copule – qui est agglutinée à l'interrogatif, participant ainsi de l'opération de *focalisation* (cf. la glose « que faites-vous c'est quoi ? »). La variante *'kɔha 'fi:-f ko'hϵ ?* apparaît du reste au moins génétiquement comme une variante plus expressive de la version *'kɔha 'fi:-f ?* en (127b). Comme l'observe Zambetti (1952: 46 *suiv.*) à propos de constructions analogues dans le dialecte de Valmaggiore (Valle Cavallina), « Noch stärker und meistens affektgeladen ist *kọ́ha + Verb + kọhę́.* » Et l'auteur d'opposer par exemple *kọha gá l dę kridá ?* « perchè piange ? » et *kọha gá l dę krida kọhę́ ?* « ma perchè piange ? (si può sapere perchè piange ? »), où la gradation sémantique évoque les distinctions qu'opère le français entre *Tu prends quoi ?*, *C'est quoi que tu prends ?*, ou encore *Qu'est-ce que c'est que tu prends ?*. Naturellement, la fusion de la copule et de l'interrogatif caractérise d'autres marqueurs que l'interrogatif actantiel *'kɔha* : les exemples (127d-e) montrent qu'elle peut également affecter les marqueurs « comment » et « où » (cf. les variantes *kome* / *ko'mϵ* et *indo* / *indo'ϵ*). Là aussi, l'agglutination de l'auxiliaire à l'interrogatif inscrit dans la morphologie même le pointage et l'identification d'une valeur ou d'un site localisateur donnés.

Les exemples que nous avons présentés n'épuisent pas, naturellement, la diversité des configurations qu'offrent les divers dialectes, ni même la diversité qu'offre parfois un même dialecte en matière de marquage de l'interrogation nucléaire. Ils montrent s'il est besoin que le marquage de l'interrogation implique une véritable concrétion de particules d'identification, de subordination, et de déictiques autour du noyau même de l'interrogation. Comme on l'a vu, la stratégie morphologique qui consiste à intégrer *dans* la morphologie de l'interrogatif un marqueur d'identification ne se limite pas aux interrogatifs actanciels et s'étend aux interrogatifs circonstanciels. Il s'agit d'une stratégie qui met bien en évidence le lien étroit qui unit interrogation et focalisation. Le figement et le « bleaching » d'un certain nombre de variantes initialement de nature emphatique montre la manière dont la grammaticalisation de structures syntaxiques peut produire des marques morphologiques complexes. On va voir que la problématique de la grammaticalisation joue du reste aussi un rôle central dans le développement historique des structures négatives.

4. ASPECTS DE LA NÉGATION

On terminera ce panorama inévitablement partiel par la présentation de données dialectales qui impliquent le phénomène de la négation. Après avoir rappelé un certain nombre de caractéristiques concernant la négation et son évolution historique, on passera en revue tout d'abord la manière dont certains dialectes expriment la négation de phrase ainsi que la négation argumentale. On verra à l'œuvre des contraintes

informationnelles et morpho-phonologiques qui pour une part recoupent les contraintes qu'on a vues à l'œuvre dans la morphosyntaxe des clitiques argumentaux.

4.1. Les négations

4.1.1. Le « Cycle de Jespersen »

Il est bien connu que la plupart des formes de négations romanes remontent en dernière analyse à la négation latine *non*. Aussi le latin lui-même avait-il deux négations : *ne* et *non* ; *non* est parfois décrite comme la négation assertive par excellence (cf. Mellet, 1992: 31), celle-ci étant structurellement plus tardive que la négation *ne*, qui elle continue la négation indo-européenne **ne*. La forme *non* dérive en effet de la fusion de *ne* + *œnom*, c'est-à-dire mot à mot « pas un » (cf. Brugmann, 1972: vol. I, § 604: 458 ; Meillet, Vendryes, 1953: 601 *suiv*.). Or, dans la séquence *ne* + *œnom*, *œnom* constitue l'objet du verbe dans une structure du type Négation + Objet + Verbe ; c'est donc l'adjacence de la négation *ne* et de l'objet qui rend possible leur coalescence. À partir de *non*, il est possible de suivre le cheminement qui mène de la négation latine aux négations romanes. Comme on le sait, la négation *non* s'affaiblit en *nen* puis en *ne*, et l'on voit surgir parallèlement toute une série d'expressions de quantité minimale utilisées pour renforcer la négation préverbale. Pour n'en citer que quelques-unes, on mentionnera dès le latin *anima*, *persona*, *floccus*, *pilus*, *hilum*, *ciccus*, etc. (cf. Schweighaeuser, 1851-1852) ; en ancien occitan *denier*, *maille*, *florin*, *gant*, *botte*, *soulier*, *éperon*, etc., ces derniers étant d'ailleurs utilisés dans des SN indéfinis ; on signalera dans les parlers italiens septentrionaux les formes *mia / mica* (< *mica* « mie »), *negota / nagot / nigot / nota* (< *gutta* « goutte »), *punto* (< *punctum* « point ») ou encore *brisa* (« miette »).

La dernière phase de l'évolution est celle que connaît aujourd'hui le français parlé, où il ne reste plus que le marqueur postverbal de négation. On désigne en général comme « cycle de Jespersen » ce cheminement qui conduit d'une négation pré-verbale à une négation post-verbale *via* un processus de renforcement emphatique (cf. (128)) :

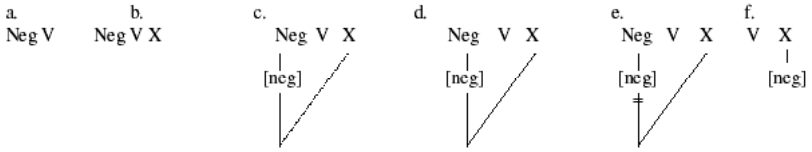
(128)

Vieux Latin	*ne* + V
Moyen Latin	*ne* + *œnom* + V
Latin classique	*non* + V
Vieux Français	*nen* + V
Moyen Français	*ne* + V + (*pas)*
Français classique	*ne* + V + *pas*
Français moderne	(*ne*) + V + *pas*
Français de demain (?)	V + *pas* / *pas* + V

Il n'est évidemment pas question de s'attarder ici sur des aspects bien connus de l'histoire de la négation dans les langues romanes. Remarquons simplement que la question est encore débattue de savoir si l'affaiblissement de la négation préverbale advient *avant* ou *après* l'émergence d'expressions post-verbales. En d'autres termes, on considère soit que ces expressions se développent et s'installent *en conséquence* de l'affaiblissement de la négation préverbale, soit que l'émergence d'expressions post-verbales est indépendante de l'affaiblissement phonétique de la négation préverbale. Jespersen semblerait opter pour la première solution : il y aurait en effet d'après ce dernier « […] a tendency, when the negative adverb has become very short and

therefore liable to be missed in hearing the sentence, to replace it by a stronger and fuller word : Latin *non*, English *not*, German *nicht* instead of earlier *ne*, French *ne* strengthened by added *pas*, etc. » (Jespersen, 1949: 49) En somme, l'adverbe négatif original serait senti comme ayant une substance phonique insuffisante, et serait donc renforcé par des expressions qui, à leur tour, peuvent être interprétées comme de véritables négations. À vrai dire, un certain nombre d'arguments sembleraient au contraire étayer l'hypothèse d'après laquelle on aurait tout d'abord affaire à une *propagation* de la négativité associée à la négation préverbale : suivant ce scénario, la négation pré-verbale *propagerait* de gauche à droite ses traits ou le faisceau de traits qui la caractérisent, de sorte que c'est elle qui en dernière analyse serait à l'origine de l'évolution progressive des expressions post-verbales en termes négatifs. C'est ce qu'illustre le schéma (129), où les lignes d'association en pointillés marquent en (129c) la propagation à l'élément postverbal X des traits dont est pourvu l'élément préverbal ; au stade (129d), la négation préverbale et l'élément postverbal X fonctionnent de concert comme *exposant* de la négation ; c'est uniquement parce que l'élément postverbal X a désormais hérité des traits de la négation préverbale qu'il peut s'émanciper de cette dernière et finir par fonctionner d'une manière indépendante (cf. (129f)) :

(129)



Il convient du reste de signaler ici un corollaire de ce phénomène de figement et de grammaticalisation (Meillet, 1912) : il s'agit de la question de la *fréquence* ; en d'autres termes, le processus de propagation ne peut se produire et s'installer que si certaines combinaisons sont particulièrement récurrentes[50]. La langue étant fondamentalement anthropocentrique, les chances sont donc plus grandes de voir se fixer comme expressions négatives des notions qui entretiennent un rapport étroit et permanent avec l'être humain, plutôt que des notions liées au contexte socio-économique d'une époque donnée. On objectera peut-être que le français a conservé jusqu'à nos jours des tours tels que *(pas...) un denier*, mais il s'agit cependant d'expressions qui, à bien y regarder, sont sorties de l'usage comme renforcement de négation ; en revanche, l'être humain lui-même constitue une source constante de renouvellement des expressions négatives, d'où des formes telles que *cap* (< caput) en occitan et en catalan, ou encore *buš* / *büš* (< bucca) dans le parler rhéto-roman de Livigno (cf. Salvioni, 1899: 517)[51].

50. « Schliesslich erwähne ich die Aufnahme des Sinnes der Verneinung in ein nominales oder pronominales Wort, das an sich mit Verneinung nichts zu thun hat. So hat sich im Französischen den Wörtern *pas*, *rien*, *jamais*, u. dgl. durch die ständige Verbindung mit vorausgehendem *ne* dessen Bedeutung mitgeteilt, so dass sie selbst als Träger des negierenden Sinnes auftreten, z.B. *pas du tout* ; *son style es toujours ingénieux, jamais recherché* (Lüdecking, Zur Geschichte der Negation usw., Wiesbaden, 1861, S. 4ff., Bréal, Essai de sémantique, 221 sqq.). » (Brugmann, 1900: 397)

51. « […] La source concrète (et régulièrement nominale) des indéfinis abstraits et, d'une façon plus générale, des expressions d'universalité et de totalité est souvent dans nos langues de caractère humain. […] Le prototype de l'être pour l'homme, c'est l'homme même. » (Brøndal, 1943: 32)

On signalera en second lieu que le « Cycle de Jespersen » implique des *phases* qui ne sont pas exclusives les unes des autres ; une langue peut en effet connaître *en même temps* une négation préverbale, une négation discontinue, ainsi qu'une négation post-verbale. Dans le domaine italo-roman, les parlers centro-méridionaux, le vénitien, le frioulan et le ligurien ont tous développé une négation pré-verbale, alors que les parlers piémontais, lombards, et romagnols ont quant à eux développé des négations discontinues qui se sont progressivement réduites à la négation post-verbale. Aussi les parlers à négation préverbale peuvent-ils eux-même au besoin faire usage de particules ou d'expressions de renforcement, comme le montrent les exemples (130a-b) :

(130)

Italien standard

a. *Non ascolta affatto*
neg écoute-3sg du tout
« il n'écoute pas du tout »

b. *Non combina niente dalla mattina alla sera*
neg combine-3sg rien du matin au soir
« il ne fout rien du matin au soir »

c. *Non ho niente fame*
neg ai rien faim
« je n'ai absolument pas faim »

La différence entre (130a) *Non ascolta affatto* et (130b) *Non combina niente* réside en ceci que *niente* représente ici un argument du verbe – l'objet direct – alors que *affatto*, comme *du tout* en français, est un marqueur dont la valeur intensive modalise l'appréhension du procès sans que la valence du verbe n'intervienne en quoi que ce soit. On peut remarquer néanmoins que ce même *niente* peut être utilisé en italien y compris avec des verbes monovalents; dans l'exemple (130c) *Non ho niente fame*, l'indéfini *niente* s'harmonise avec la négation préverbale *non* et ne représente en effet aucunement un argument du verbe mais une marque d'emphase indiquant que la propriété prédiquée l'est à un haut degré. L'emphase n'est toutefois qu'un *effet* et résulte en réalité du recouvrement *exhaustif* d'un domaine ou d'une notion, recouvrement au terme duquel est construite l'absence de la trace la plus infime de quelque objet que ce soit. Aussi un exemple tel que (130c) illustre-t-il précisément le cheminement que peut suivre l'*évolution* de la négation. Si en effet dans *Non ho niente fame* le marqueur *niente* conserve sa valeur emphatique / intensive originelle, l'érosion sémantique et phonétique peut donner naissance à un morphème grammatical complètement *déréférentialisé* dont on va voir que les dialectes piémontais offrent de multiples exemples.

4.1.2. La négation de phrase

La question de la négation de phrase dans le domaine roman a donné lieu à de nombreux travaux dont il n'est pas possible de faire état dans ce bref excursus. La question de la variation dialectologique à l'intérieur du domaine italien reste en revanche largement à explorer (cf. cependant Vai, 1996 ; Parry, 1997a-b-c ; Zanuttini 1997 ; Manzini et Savoia, 2002, etc.). On ne présentera dans ce qui suit que quelques configurations pour l'intérêt qu'elles présentent du point de vue général du marquage de

la négation et de son cheminement évolutif, étant entendu que les données offrent une diversité et une variation dont on ne peut qu'effleurer ici la complexité.

4.1.2.1. La négation préverbale

Le premier cas de figure qu'on évoquera est celui des dialectes dont la négation préverbale continue la négation latine *non*. C'est le cas notamment des dialectes toscans et centro-méridionaux, ainsi que des dialectes sardes, ligures, romagnols, vénitiens et frioulans. À titre d'exemple, dans les paradigmes en (131), le marqueur de négation précède le verbe et peut à son tour soit précéder les clitiques sujets, soit les suivre. Dans le dialecte vénitien de Povegliano en (131a), la négation *no* précède les clitiques sujet préverbaux des personnes 2, 3 et 6 (cf. *no te 'ðɔrme* « tu ne dors pas », *no-l* / *no-a 'ðɔrme* « il / elle ne dort pas », *no-i* / *no-e 'ðɔrme* « ils / elles ne dorment pas »). S'agissant d'un dialecte à « sujet nul partiel », la négation ne précède les clitiques sujets qu'aux personnes qui en sont pourvues :

(131)

a.	b.	c.	d.
Povegliano	Sassello	Vagli di Sopra	Càsola
(Treviso)	(Savona)	(Lucca)	(Massa Carrara)
(« je ne dors pas »)	(« je ne dors pas »)	(« je ne dors pas »)	(« je ne dors pas »)
no ø 'ðɔrme	aŋ 'dørmu	i nun 'dɔrmɛ	a nə 'ðɔrm
no te 'ðɔrme	tiŋ 'dørmi	tu n 'dɔrmɛ	n tə 'ðɔrm
no-l / no-a 'ðɔrme	uŋ / aŋ 'dørme	i / ɛ nun 'dɔrmɛ	i / la nə 'ðɔrm
no ø ðor'mjoŋ	aŋ dyr'mjuma	nun sə 'dɔrmɛ	a nə ðurmi'aŋ
no ø ðor'mi	aŋ dyr'mi	nun dur'mitɛ	a n və ður'mi
no-i / no-e 'ðɔrme	iŋ 'dørma	i nun 'dɔrmənɛ	i / la nə 'ðɔrmənə
(M&S I: 131)	(M&S I: 129)	(M&S I : 130)	(M&S I : 140)

Si, en revanche, on prend en considération le paradigme du dialecte ligure de Sassello en (131b), on peut remarquer que la négation a comme exposant une consonne qui, réduite au segment nasal [n], n'offre aucune autonomie prosodique. Cette consonne nasale s'amalgame aux clitiques sujets à sa gauche et se vélarise, formant ainsi un véritable groupe clitique avec les indices de sujet (cf. *tiŋ 'dørmi* « tu ne dors pas », *uŋ* / *aŋ 'dørme* « il / elle ne dort pas », etc.)[52]. Le dialecte toscan de Vagli di Sopra en (131c) se distingue, quant à lui, des deux autres par l'allomorphie de la négation et l'ordre relatif de la négation et du clitique sujet à la personne 4. Si le marqueur de négation est généralement constitué d'une syllabe lourde (cf. [nun]), il apparaît sous une variante réduite [un] à la deuxième personne (cf. *tun 'dɔrmɛ*). Là aussi, la variante asyllabique de

52. Attendu que la deuxième personne du singulier offre au positif la forme *it 'dørmi* « tu dors », il est vraisemblable que la voyelle de la syllabe *tin* est elle aussi de nature épenthétique. Comme le remarque Mussafia (1871: 689) à propos de la forme romagnole *ndson* (= *nessuno*), « Ist *ni* zu *in* geworden oder *nis* zu *ns*, dem unterstützendes *i* vorgeschlagen wurde ? Letzterer Deutung wird man den Vorzug geben, wenn man bedenkt, dass die Negativ-Partikel *no* sich auch zu *n* abkürzen kann, das vor Vocal *n'* bleibt, vor Consonant aber ein unterstützendes *a* oder *i* erhält : *can* ^{a}*n magna d can* und ^{i}*n t cred (non ti credo)*. »

la négation s'agglomère au clitique sujet *tu* et forme avec ce dernier une syllabe lourde. Si d'autre part le marqueur de négation *nun* suit les clitiques sujet aux personnes 1, 2, 3 et 6 (cf. *i nun 'dɔrmɛ* « je ne dors pas » ; *tun 'dɔrmɛ* « tu ne dors pas » ; *i / ɛ nun 'dɔrmɛ* « il / elle ne dort pas » et *i nun 'dɔrmənɛ* « ils / elles ne dorment pas »), il précède en revanche le clitique générique *sə* à la personne 4 qui en réalité représente le réfléchi *se* (cf. *nun sə 'dɔrmɛ* « on ne dort pas »). L'ordre relatif de la négation et des clitiques sujets trouve du reste une illustration intéressante dans le dialecte de Càsola en (131d). Ce dialecte connaît en effet des clitiques sujets différenciés aux personnes 2 et 3 qui se comportent d'une manière différente au regard de la négation : les clitiques *tə* et *və* des deuxièmes personnes suivent le marqueur de négation (cf. *n tə 'ðɔrm* « tu ne dors pas » et *a n və ður'mi* « vous ne dormez pas »), alors que les clitiques *i* et *la* de troisième personne le précèdent (cf. *i / la nə 'ðɔrm* et *i / la nə 'ðɔrmənə*). La position respective des clitiques sujet différenciés et de la négation est donc conditionnée par la hiérarchie de personne et distingue les termes marqués du dialogue (i.e. la 2e personne) des termes hors-dialogue (la 3e personne). La première personne présente dans le dialecte de Càsola un clitique indifférencié *a* qui précède le marqueur de négation et qui occupe les cases 1, 4 et 5[53].

53. L'importance de la hiérarchie de personne trouve une expression toute particulière dans les dialectes de Viano et Ortonovo (Toscane nord-occidentale) en (132a-b), où la deuxième personne du singulier est caractérisée par une *propagation* du marqueur de négation : dans l'expression *a n tə nə 'dɔrmə* « tu ne dors pas » en (132a), la négation s'intercale non seulement entre le clitique sujet *tə* et le verbe, mais également entre le clitique indifférencié *a* et le clitique de deuxième personne *tə*, d'où il résulte qu'en surface la négation est redoublée :

(132)

a. Viano (Massa Carrara)		b. Ortonovo (La Spezia)	
(« je ne dors pas »)	(« je dors »)	(« je ne dors pas »)	(« je dors »)
a nə 'dɔrmə	a 'dɔrmə	a nə 'dɔrmo	a 'dərmo
a n tə nə 'dɔrmə	tə 'dɔrmə	(a)n tə nə 'dɔrma	tə 'dɔrma
i / la nə 'dɔrmə	i / la 'dɔrmə	i / a nə 'dɔrma	i / al 'dɔrma
a nə dor'mjaŋ	a dor'mjaŋ	a nə dor'miŋ	a dor'miŋ
nə dur'mi	dur'mi	a nə dor'mi	a dor'mi
i / la nə 'dɔrmənə	i / la 'dɔrmənə	i / a nə 'dɔrməŋ	i / al 'dɔrməŋ
(M&S I: 139)	(M&S I: 81)	(M&S I: 139)	(M&S I: 81)

Le dialecte de Ortonovo en (132b) présente le même cas de figure : la négation *nə* s'intercale entre les clitiques sujets et le verbe, d'où à la troisième personne *i nə 'dɔrma* « il ne dort pas ». La deuxième personne du singulier offre, quant à elle, le même phénomène de réduplication, avec le marqueur de négation propagé de part et d'autre du clitique différencié *tə* (cf. *(a)n tə nə 'dɔrma* « tu ne dors pas »). On remarquera que la voyelle initiale de la forme *(a)n* est clairement signalée comme facultative : dans les exemples (133a-b), la négation pré-subjectale *n* n'est d'ailleurs pourvue d'aucun appui vocalique :

(133)

a.	n	tə	nə	l	'camə	(Viano)
	neg	ClS2sg	neg	ClO3msg	appelles	
	« tu ne l'appelles pas »					
b.	n	tə	nə	l	'veda	(Ortonovo)
	neg	ClS2sg	neg	ClO3msg	vois	
	« tu ne le vois pas »			(M&S III: 294).		

Naturellement, les dialectes en (131) et (132) appelleraient bien d'autres observations qu'il n'est pas possible de développer ici. Ils illustrent tout d'abord le rôle essentiel des instances du discours dans la structuration morpho-syntaxique de l'énoncé : si le redoublement ou la propagation de la négation est limité à la 2e personne du singulier, c'est que cette dernière est cognitivement saillante ; cette caractéristique trouve du reste une expression particulière dans la constante d'après laquelle, s'il existe un marquage subjectal *via* des clitiques sujets, ce marquage a toutes les chances d'impliquer d'abord la deuxième personne du singulier. D'autre part, ces dialectes montrent que la négation s'exprime par un marqueur *préverbal* qui suffit à lui seul à marquer la négation de phrase, y compris d'ailleurs lorsque son exposant est réduit à un segment consonantique, comme c'est le cas dans le dialecte de Sassello. Comme on l'a vu plus haut cependant, réduit ou pas phonétiquement, le marqueur préverbal de négation tend à être associé à des éléments post-verbaux à valeur intensive. Or, le mouvement de la langue étant constamment un mouvement de réduction et d'accroissement, un mouvement d'affaiblissement et de renforcement, ces éléments post-verbaux sont à leur tour susceptibles d'être réanalysés comme des exposants de la négation phrastique. On peut ainsi relever toute une série de dialectes où l'exposant de la négation associe à la fois une marque préverbale et une marque post-verbale.

4.1.2.2. La négation à double marquage

Le double marquage de la négation est un trait syntaxique qui caractérise notamment les dialectes de la vallée du Po ainsi que les dialectes lombards. Dans certains de ces dialectes, la négation préverbale s'associe à un élément post-verbal qui peut être de nature adverbiale, quantifiante ou nominale :

(134)

Viguzzolo (Alessandria)

a. a n al tʃæ:m 'nɔ
ClS1sg neg ClOmsg appelle neg
« je ne l'appelle pas »

b. a n l ø nɔ tʃæ:'ma
ClS1sg neg ClOmsg aux neg appelé
« je ne l'ai pas appelé »
(M&S III: 135)

Le dialecte piémontais de Viguzzolo en (134a) est un dialecte qui associe à la fois une négation préverbale asyllabique (cf. le segment [n] qui précède l'objet direct dans *n al tʃæ:m 'nɔ* « je ne l'appelle pas »), et en position finale un marqueur *no* qui en réalité coïncide avec la négation holophrastique *non* ; cette négation holophrastique s'est en effet grammaticalisée comme marqueur de la négation de phrase dans des tours qui originellement devaient correspondre à « je ne l'appelle pas, non » (cf. Salvioni, 1919: 539 ; Rohlfs, 1969: III, § 969, 305 ; Schwegler, 1983 ; Siller-Runggaldier, 1985: 74 ; Vai, 1996 ; Parry, 1997a)[54]. Initialement à l'extérieur de la prédication proprement dite,

54. « Dapprincipio si sarebbe dunque detto *'non lo so, no !'*. E da qui, attraverso *'no lo so nò'*, la formula odierna *'lo so no'*. » (Salvioni, 1919: 539) Notons que cette forme d'origine holophrastique peut également se cliticiser, d'où des expressions telles que ['ʃi ma dy'menika u

ce marqueur a fini par être intégré à la prédication, fournissant ainsi à la négation clitique préverbale un co-exposant. L'exemple (134b) montre qu'aux temps composés, la négation postverbale *no* s'intercale entre l'auxiliaire et l'auxilié (cf. *a n l ø nɔ tʃæ:'ma* « je ne l'ai pas appelé »), fournissant une illustration supplémentaire du caractère véritablement intraprédicatif de la négation d'origine holophrastique.

Le dialecte de Castellazzo Bormida en (135) est également un dialecte piémontais (méridional) dont la négation postverbale *'nɛintɒ* correspond étymologiquement à l'indéfini « rien ». L'exemple (135a) *a n rɒ tʃɒm 'nɛintɒ* « je ne l'appelle pas » montre que la négation clitique préverbale précède l'indice d'objet *rɒ* et *s'harmonise* avec le marqueur postverbal *nɛintɒ* :

(135)

Castellazzo Bormida

a.	a	n	rɒ	tʃɒm	'nɛintɒ	
	ClS1sg	neg	ClOfsg	appelle	neg	
	« je ne l'appelle pas »					
b.	a	n	lu	ɔ	'nɛintɒ	tʃa'mæ
	ClS1sg	neg	ClOmsg	aux	neg	appelé
	« je ne l'ai pas appelé »					

(M&S III: 135)

Aussi a-t-on affaire là à la *grammaticalisation* d'une tournure en tous points analogue à l'exemple italien *non ho niente fame* que nous avons évoqué plus haut : le « rien » qui marque une quantification nulle sur une classe d'objets se voit reporté sur le procès, d'où un effet d'intensification que l'on peut gloser en français par « pas du tout ». Cet effet s'étiolant avec le temps, l'indéfini se vide progressivement de sa substance sémantique et finit par relayer la négation préverbale dans le rôle de marquer la négation phrastique. Ce processus est particulièrement clair avec les verbes monovalents, où le « rien » ne peut représenter un argument du verbe et où le procès lui-même constitue la cible de l'opération de quantification. Lorsque les places d'arguments sont déjà saturées comme en (135), le marqueur « niente » / « rien » ne peut que se reporter sur le procès. Si en revanche une place d'argument reste vide, l'indéfini peut au moins potentiellement remplir cette place vide. C'est précisément ce qu'illustre le dialecte piémontais de Montaldo en (136).

(136)

Montaldo (Cuneo)

a.	i	ɾu	'tʃam	'nɛŋ	
	ClS1sg	ClOmsg	appelle	neg	
	« je ne l'appelle pas »				
b.	i	'mɔŋdʒ	'n		
	ClS1sg	mange	neg		

---

n ∈ pa 'vny***nu***] « oui mais dimanche il n'est pas venu », où le marqueur de négation *nu* est prosodiquement sous la dépendance de la forme participiale *'vny* (cf. Parry, 1997a-b).

« je ne mange rien » / « je ne mange pas »
(M&S III: 205)

L'intérêt du dialecte de Montaldo réside en ceci qu'il montre un changement linguistique en cours. L'objet direct de l'exemple (136a) *i ɾu 'tʃam 'nɛŋ* « je ne l'appelle pas » est représenté par le clitique masculin singulier *ru* et l'indéfini *'nɛŋ* (qui tout comme *'nɛintɒ* remonte à *nec entem*) ne peut donc saturer la place de second argument. L'exemple (136b) *i 'mɔŋdʒ 'nɛŋ* en revanche est un énoncé sémantiquement ambigu qui peut signifier soit « je ne mange rien », soit « je ne mange pas ». La forme *'nɛŋ* oscille donc dans ce dialecte entre une valeur argumentale d'objet et une valeur de négation phrastique. En toute hypothèse, on peut supposer qu'à terme la valeur argumentale de *'n* disparaîtra, ne conservant plus que sa valeur de négation phrastique.

Si les marqueurs post-verbaux de négation phrastique peuvent résulter de la grammaticalisation d'un indéfini à valeur argumentale, les termes nominaux représentent une autre source possible de formation des particules négatives post-verbales. Le domaine rhéto-roman connaît ainsi des formes de négations morphologiquement variées dont un certain nombre dérive du latin *bucca(m)* (cf. Tekavčić, 1980: §939, 486). Freund (1854: 183) signale notamment *buka, buk, bɔk, bɔʃa, bɔʃ, bwɔka, bwɔk, bwitʃa, uka, uk, beka, bek, eka, bega, beg, betʃa, betʃ, bitʃa, bitʃ, ca* etc.[55] Pour rendre compte de la variante *buš*, Salvioni (1899: 517) observe que « la caduta dell'-*a* non fa maggior difficoltà che non ne faccia la caduta della stessa vocale nel lomb. *negót*, nel valtell. *brich* allato a *brica*, nel grig. *buc* allato a *bucca*. Si tratta di voce essenzialmente servile. » Le fait en somme qu'il s'agisse d'un mot fonctionnel dépendant pourrait expliquer les évolutions phonétiques parfois aberrantes que la négation peut subir. Bien que son origine demeure encore très largement controversée (cf. Krefeld, 1997 pour une discussion), le nom *bucca(m)* constitue donc un étymon possible du marqueur *'betʃ* en (137) :

(137)

Mulegns (Grisons surmeiran)

a. iʎ pup (na) 'maʎa 'betʃ
le enfant (neg) mange neg
« l'enfant ne mange pas »

b. ɛla (n) ɛ betʃ ri'vaða
elle (neg) aux neg arrivée
« elle n'est pas arrivée »
(M&S III: 133)

Si dans un certain nombre de parlers romanches la forme *betg* (et ses variantes) se combine avec un marqueur de négation préverbale, la forme *'betʃ* du dialecte de

55. D'après Caduff (1952: 54), « la particule négative bẹ̈č(α) du Tavetsch et du Medels s'oppose à la forme sursilvaine correspondante bu̯k(α) < (NE) BUCCA(M). La voyelle tonique ẹ̈ nous amène à accepter que le mot bẹ̈č(α) est le résultat d'un croisement entre BUCCA et MICA (lomb. Mika). » L'hypothèse d'un croisement de ce type nous semble un peu spéculative et nous ne la retiendrons donc pas.

Mulegns se combine facultativement avec le marqueur *na* (cf. *iʎ pup (na) 'maʎa 'betʃ* « l'enfant ne mange pas »). Sans doute le contexte intervocalique favorise-t-il le maintien de ce marqueur en constituant une syllabe bien formée et en résolvant les configurations hiatiques : on peut donc penser qu'un contexte tel que *ϵla (n) ϵ betʃ ri'vaða* en (137b) est typiquement un contexte où le marqueur préverbal se maintient en se syllabifiant avec *ϵ*, la concordance négative reposant sur l'association entre un nom nu – *'betʃ* – sous la portée de la négation de phrase. Naturellement, bien d'autres termes nominaux peuvent servir comme exposant de la négation post-verbale ; les dialectes en (138) en fournissent quelques exemples parmi les plus représentatifs :

(138)

a. nu drom 'mia — Soglio (Grisons Val Bregaglia)
neg dort neg
« je ne dors pas »

b. a l 'tʃϵmja 'miŋga — Olivone (Grisons Val Blenio)
ClS1sg ClOms appelle neg
« je ne l'appelle pas »

c. je n əl kard 'nia — S. Cassiano di Marebbe (Bolzano)
ClS1sg neg ClOms appelle neg
« je ne l'appelle pas »
(M&S III: 134)

d. a n al tʃam 'briʒa — Stienta (Rovigo)
ClSsg neg ClOms appelle neg
« je ne l'appelle pas »
(M&S III: 135)

e. a n 'dɔrɐm 'brə — Comacchio (Ferrara)
ClS1sg neg dors neg
« je ne dors pas »
(M&S III: 135)

La forme *mia* de l'exemple (138a) *nu drom 'mia* « je ne dors pas » et la forme *'miŋga* de l'exemple (138b) *a l 'tʃϵmja 'miŋga* « je ne l'appelle pas » sont typiques de l'aire lombarde et remontent au même étymon *mica(m)*, la consonne intervocalique s'étant amuïe via une phase de lénition dans la variante *mia* – on relève également les variantes *'mikə, 'mïa, 'mëa, 'miŋa, 'mina 'meja, 'mϵiɒ*, ou encore *'miϵ* ; la forme *minga* est quant à elle caractérisée par la conservation de la consonne intervocalique et l'insertion d'un segment nasal de nature épenthétique. Le dialecte de San Cassiano di Marebbe en (138c) offre un autre marqueur post-verbal de négation typique de l'aire septentrionale : l'indéfini *nia* de l'exemple *je n əl kard 'nia* « je ne l'appelle pas » dérive de *nullia* (cf. aussi les variantes *nuja*, *nylia*) : il s'agit d'une forme caractéristique du domaine rhéto-roman, comme d'ailleurs la forme *'betʃ* évoquée plus haut (cf. Siller-Runggaldier, 1985). Les dialectes en (138d-e) présentent enfin un dernier type de négation post-verbale qui lui caractérise le domaine lombard-romagnol : il s'agit du marqueur *briza*

« miette » de l'expression *a n al tʃam 'briʐa* « je ne l'appelle pas ». Dans le dialecte de Stienta en (138d), le marqueur *briʐa* en position post-verbale s'accorde avec le segment préverbal *n* et fonctionne comme co-exposant de la négation. L'origine de la forme *brisa* est à vrai dire très controversée ; un certain nombre d'auteurs l'associent au celtique **brisiare*. Aussi le domaine lombard-romagnol offre-t-il tout un ensemble de variantes apparentées à cette forme (cf. Rohlfs, 1969: §968, 303-304) : à côté de la forme *briʐa* du dialecte de Stienta, on relève de nombreuses formes réduites ou apocopées : *'bri* dans le dialecte de Campodolcino (M&S III: 137, 154, 189) ; *'brə* dans le dialecte de Comacchio (cf. (138e) *a n 'dɔrɐm 'brə* « je ne dors pas »), etc.[56] On remarquera à ce titre que les domaines occitan et catalan présentent également un marqueur *brico* particulièrement bien attesté comme intensif de la négation (cf. *n è kad drumib briko* « je n'ai pas du tout dormi » (Bec, 1968: 201 *suiv.* ; Rohlfs, 1970: 198-199 ; Medina Granda, 1999: 377) sous des formes très diverses qui rejoignent celles du domaine italique[57]. Pour ne prendre que quelques exemples, le point 783 (Crampagna (09)) de l'ALF donne pour la question 1870 « il n'y en a pas du tout » la réponse *ŋ̰ ǎ pǒz brĭ́kó*, et le point 712 (Gramat (46)) *ŋ̰ ɔ̰̌ brĭ́ɔ̰̃*[58].

4.1.2.3. La négation post-verbale

Les marqueurs post-verbaux que nous venons d'évoquer assument dans l'économie des moyens formels d'expression de la négation un rôle essentiel, car ils fournissent en même temps le terme et le point de départ de réanalyses successives. À partir du moment où un terme post-verbal hérite de la négation préverbale ses traits négatifs, ce terme devient susceptible de fonctionner d'une manière indépendante comme marqueur de négation phrastique, en vertu du mécanisme de propagation / « delinking » évoqué précédemment. Les dialectes en (139) sont des dialectes dont le marqueur post-verbal de négation se rattache aux termes nominaux et autres indéfinis dont on a donné plus haut des exemples :

---

56. La carte 1658 de l'AIS donne au point 222 *ka 'piʃi 'br/ðik* « je ne comprends pas » et au point adjacent 224 *ka 'pisi 'bri*. Le même point 222 de la carte 1669 signale *'mi pu'di:^{va} ka 'nda:* « moi je ne pouvais pas aller… », et les rédacteurs de préciser en note « *ka* wohl = kurzform der negation 'bricca' ». Il semblerait donc que la même forme originelle de négation puisse être réduite par sa partie initiale ou par sa partie finale et donner lieu à des variantes que rien *a priori* ne rapproche. Rausch (1878: 111) notait, à propos de la forme *brick*, *brichia* : « ladin. Verneinung (neben *nun*) mit eingeschob. *-r-* = *bitg*, *bichia* und dies = *bucc*, *bucca* bucca (buccada) ». Il est intéressant de remarquer à ce titre que la carte 69 de l'AIS donne au point 1 *maridɔjs bruk* « (pourquoi) ne vous mariez-vous pas ? », alors que par ailleurs le même point – ainsi que les points 3 et 11 adjacents – donne *buk* / *buka*.

57. Cf. à ce propos Coromines (1991: 366), s.v. BRIC : « Quant a l'origen és clar que tot això pertany a la família germànica de BRIKAN 'trencar' (al. *brechen*, cat. *bregar* etc.) ; i, en tant que també ve d'aquesta el fr. *brique* 'rajola', es pot admetre que hi ha relació amb aquest mot, però no que sigui un mot derivat d'aquest, de sentit tan allunyat. Altres mots occitans ens confirmen, demostren plenament la pertanyença a aquesta família lexical germano-romànica. […] Tanmateix aquesta duplicitat *brigo* / *brico* i aquests usos fraseològics ens mostren que la derivació de BRIKAN sorgiria ajudanthi també un sentiment popular (quasi una creació parallela) que *briga* / *brica* resultava de la suma dels sinònims *un bri* amb *una miga* / *una mica*, de provinença ben diferent però usats amb el maeix valor i mateixes funcions. »

58. Cf. à ce propos les données de l'Atlas Linguistique de l'Ariège d'après l'enquête Sacaze.

(139)

a.	jau 'dɔRməl 'bo		Mustèr (Grisons Sopraselva)
	moi dors neg		
	« moi, je ne dors pas »		
b.	ϵl 'dɔrma 'bɪtʃ		Donat (Grisons Sottoselva)
	ClS3sg dort neg		
	« il ne dort pas »		
	(M&S III: 136)		
c.	al 'dɔrm 'nuta		Forno Valle Strona (Novara)
	ClS3sg dort neg		
	« il ne dort pas »		
	(M&S III: 137, 158)		
d.	'dɔrmi 'mia		Civate (Como)
	dors neg		
	« je ne dors pas »		
	(M&S III: 140)		
e.	'drymo 'pa		Sarre (Aosta)
	dors neg		
	« je ne dors pas »		
	(M&S III: 137)		

Le dialecte rhétoroman de Mustèr en (139a) présente un marqueur de négation connexionnelle dont la forme phonétique est particulièrement réduite : le marqueur *'bo* de l'exemple *jau 'dɔʀməl 'bo* « moi, je ne dors pas » résulte en effet probablement de la troncation de la forme *bucca(m)*[59] et fonctionne en position post-verbale d'une manière totalement autonome, comme du reste le marqueur *'bɻʧʃ* du dialecte de Donat, issu sans doute du même étymon (cf. (139b) *ϵl 'dɔrma 'bɻʧʃ* « il ne dort pas »). Le même type de réduction et les mêmes propriétés positionnelles caractérisent la négation *'nuta* du dialecte piémontais de Forno (cf. (139c) *al 'dɔrm 'nuta*)) : typique de l'aire piémontaise-lombarde, la forme *nuta* dérive de *ne gutta* (cf. Ascoli, 1890: 437 ; Rohlfs, III: 305) et connaît elle aussi de multiples variantes (cf. *'nu:t* à Fara Novarese, *'nota* à Quarna Sotto, *na"ot* à San Fedele Intelvi, *ne'ɡot* à Olgiate Molgora, *'not* à Boccioleto, etc.). On mentionnera enfin comme négations post-verbales les marqueurs *'mia* (< mica(m)) et *'pa* (< passus) des exemples *'dɔrmi 'mia* et *'drymo 'pa* issus des dialectes de Civate et de Sarre en (139d-e) : comme c'est le cas dans certaines variétés de français parlé, ces dialectes illustrent le terme de l'évolution du cycle de la négation, le marqueur post-verbal étant devenu indépendant du marqueur préverbal auquel il était initialement associé. Du point de vue morphologique, le marqueur post-verbal peut être représenté

59. La forme verbale de première personne du singulier *'dɔʀməl* est caractérisée par l'affixation (sans doute à l'origine en contexte interrogatif) d'un indice subjectal de 3e personne du singulier. D'après Lausberg (1976 : II, 189), l'affixation de cet indice aurait pour fonction d'assigner au verbe une structure bisyllabique.

par un nom nu (cf. les formes issues de *mica(m)* et *bucca(m)*) susceptible de s'amalgamer lui-même une marque de négation (cf. la série de formes en *n(e)*-). Aussi la propriété de « nom nu » de la négation comporte-t-elle toute une série d'implications intéressantes du point de vue de la morpho-syntaxe de la négation.

4.1.2.4. Négation et partition

Un des aspects les plus intéressants des dialectes du nord de l'Italie concerne la manière dont ils organisent le rapport entre le marqueur de négation phrastique et l'objet direct. Depuis au moins les travaux de Adolf Tobler, on a reconnu dans des constructions telles que *pas de x*, *mie de x*, etc. un syntagme génitival sous la dépendance d'un terme de quantité minimale, ce terme de quantité minimale opérant une quantification sur le procès. Pour reprendre les termes de Tobler (1905: 69), « dans le vieux français, *point, mie*, etc., substantifs par leur origine, étaient plutôt employés comme accusatifs adverbiaux ayant rapport seulement au verbe et non au régime, de sorte qu'au lieu de servir à nier l'action par rapport à un minimum quantitatif du complément, ils servaient à nier un minimum quantitatif de l'action par rapport à un certain complément. » Hermann Paul (1891: 323-324) observait également : « In the languages which use a word originally substantive to express, or to strengthen the expression of negation, we find in connexion with it a genitive which, originally dependent on it, has gradually passed into an independent member of the sentence, and now serves as subject or object, while the word on which it originally depended has lost its substantival nature. Cfr. Fr. *Il n'a pas (point) d'argent* ; properly 'he has no step (point) of money'. That the linguistic instinct is no longer sensible of any dependence upon *pas* or *point* is evident from this, among other facts, that *de* is transferred by analogy to other negative sentences which contain no word originally substantive (cf. *il n'y a jamais de lois observées*), and also to sentences negative only in meaning, not in form (cf. *sans laisser d'espérance ; doit-il avoir d'autre volonté*).[60] » Aussi certains dialectes de l'Italie du nord apportent-ils des arguments et des illustrations particulièrement intéressants à cette analyse. On a vu que le parler piémontais de Forno Valle Strona recourait à la forme *'nuta* (< ne gutta) comme marqueur de négation phrastique :

(140)

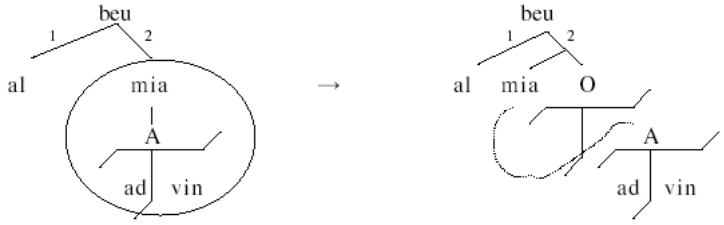
a.	al 'dɔrm 'nuta	Forno V. Strona (Piémont)
	ClS3sg dort neg	
	« il ne dort pas »	
b.	al 'maɲdʒa 'mia ad bisku'tin	Forno V. Strona (Piémont)
	ClS3sg mange neg de biscuits	
	« il ne mange pas de biscuits »	
c.	al beu 'mia ad 'vin	Forno V. Strona (Piémont)

60. « En vieux français, quand le verbe nié est accompagné par un des termes qui renforcent la négation mentionnés au § 693, un régime direct qui en dépend peut être considéré comme partitif. Le phénomène se comprend parfaitement dans des cas comme *amis*, *fet le vilain, portes vous point d'argent* (Doon 2677) et partout où l'on a un objet dont on peut détacher une très petite quantité ; au contraire, on méconnaît évidemment la tournure originaire lorsqu'on dit aussi *de s'espee ne volt mie guerpir* (Rol. 465), ce qui ne signifie pas "de son épée il ne voulut rien abandonner", mais "il ne voulut pas quitter son épée", *il nen at mie de Rollant sun nevuld* (3182), *n'i choisi mie d'Auberi le guerrier* (Mitth. 89, 24), etc. » (Meyer-Lübke, 1890-1906: III, 776 ; voir également Clédat, 1901: 108 *suiv.* ; Jespersen, 1917: 45).

ClS3sg boit neg de vin
« il ne boit pas de vin »
(M&S III: 158-159)

Aussi l'intérêt de ce dialecte réside-t-il en ceci qu'il sélectionne un marqueur de négation différent lorsque l'objet direct est de type partitif. En effet, le marqueur *'nuta* de l'exemple (140a) fait place en (140b-c) au marqueur *'mia* en présence d'un syntagme génitival (cf. *al 'maɲʤa 'mia ad bisku'tin* « il ne mange pas de biscuits » et *al beu 'mia ad 'vin* « il ne boit pas de vin »). Les marqueurs de négation *nuta* et *mia* sont donc en distribution complémentaire, ce dernier fonctionnant comme un nom nu qui prend sous sa dépendance un syntagme génitival. Du point de vue syntaxique, on peut considérer que le marqueur d'origine nominale *mia* est en (140c) sous la dépendance du verbe régissant *beu*, le marqueur *mia* formant un nucléus actanciel dont il représente la tête. Dans un deuxième temps, c'est le syntagme génitival qui assume seul le rôle de second actant, le marqueur de négation étant relégué au statut de marqueur connexionnel :

(140c')



Les exemples en (141) issus du dialecte piémontais de Casorezzo illustrent la même caractéristique, la seule différence étant que la négation de phrase y est exprimée par le marqueur d'origine holophrastique *no* (cf. *al 'vedu 'nɔ:* « je ne le vois pas »). Dans ce cas aussi, un objet direct de type partitif déclenche la substitution du marqueur *no* par le marqueur *'miŋga* (cf. (141b) *al 'maɲʤa 'miŋga da bis'kɔti* « il ne mange pas de biscuits » ou (141c) avec un clitique partitif *al na 'maɲʤa 'miŋga* (**al na 'maɲʤa 'nɔ:*)) :

(141)

a. al 'vedu 'nɔ: Casorezzo (Piémont)
ClO3msg vois.1SG neg
« je ne le vois pas »
(M&S III: 139)

b. al 'maɲʤa 'miŋga da bis'kɔti Casorezzo (Piémont)
ClS3sg mange neg de biscuits
« il ne mange pas de biscuits »

c. al na 'maɲʤa 'miŋga Casorezzo (Piémont)
ClS3sg part. mange neg
« il n'en mange pas »
(M&S III: 284)

Le marqueur de négation fonctionne donc dans ces contextes comme un nom nu qui régit le sytagme génitival introduisant le domaine référentiel sur lequel opère la quantification. Naturellement, il est aussi des dialectes comme le dialecte piémontais de Stroppo en (142) où le *même* marqueur de négation apparaît en contexte partitif et en contexte non partitif :

(142)

a. lu 'tɕamu 'reŋ — Stroppo (Piémont)
ClO3sg appelle neg
« je ne l'appelle pas »
(M&S III: 138)

b. al fai 'rɛŋ
ClS3sg fait rien
« il ne fait rien »
(M&S III: 204)

c. al beu 'rɛŋ de 'viŋ
ClS3sg boit neg de vin
« il ne boit pas de vin »
(M&S III: 285)

Le dialecte de Stroppo se distingue en effet de ceux de Forno et Casorezzo au sens où la présence d'un objet de type partitif n'a aucune incidence sur le choix du marqueur de négation : le marqueur *'rɛŋ* de l'exemple (142a) *lu 'tɕamu 'reŋ* « je ne l'appelle pas » se maintient donc en contexte partitif (cf. (142c) *al beu 'rɛŋ de 'viŋ* « il ne boit pas de vin »). On notera en revanche que le marqueur *'rɛŋ* du dialecte de Stroppo partage avec le marqueur du dialecte de Montaldo la même oscillation entre valeur nucléaire et valeur connexionnelle : en (142a) la place d'argument du second actant est déjà occupée par le clitique *lu* et interdit donc à l'indéfini *'reŋ* d'assumer ici une valeur argumentale. Cette lecture argumentale est par contre nécessairement impliquée en (142b), où *al fai 'rɛŋ* ne peut que correspondre à « il ne fait rien » (*« il ne fait pas »). Aussi les données de ces dialectes piémontais offrent-elles de bons arguments pour analyser au moins certains marqueurs de négation comme des *noms nus*, l'un des arguments les plus convaincants étant la dépendance entre la sélection des marqueurs de négation d'origine nominale et les éléments partitifs qui en dépendent syntaxiquement.

4.2. La négation nucléaire

On a vu que le dialecte de Stroppo fait partie de ces dialectes piémontais dont la négation à valeur argumentale *'rɛŋ* se voit recyclée comme négation connexionnelle. Une possibilité au moins théorique eût pu consister à fournir un exposant à chacune de ces valeurs, avec comme résultat une sorte de réduplication du marquage de la négation (cf. un hypothétique *al fai 'rɛŋ 'rɛŋ* pour « il ne fait rien »). De fait, le fonctionnement de la négation nucléaire laisse apparaître au moins deux cas de figure distincts : le marqueur de la négation phrastique et celui de la négation nucléaire peuvent s'exclure mutuellement. C'est ce que connaît le français métropolitain, qui contrairement au français québécois interdit **il a pas rien mangé*. Mais les marqueurs de la négation phrastique et de la négation nucléaire peuvent également se combiner et produire des configurations telles que celles que connaissent les variétés occitanes (cf. à Toulouse *j a*

paj di'ys « il n'y a personne », mot à mot, « y a pas personne »). À côté de ces deux cas de figure, un certain nombre de parlers connaissent des situations mixtes, où le cumul des deux types de négation dépend de leur position dans la phrase.

4.2.1. L'exclusion réciproque de la négation phrastique et de la négation nucléaire

Le premier cas de figure qu'on évoquera rapidement est celui de dialectes dont les marqueurs de négation connexionnelle et nucléaire sont en distribution complémentaire. Le dialecte rhétoroman de Donat recourt à la forme postverbale *'bɻʧʃ* pour exprimer la négation de phrase (cf. (143a) *ɛl 'dɔrma 'bɻʧʃ* « il ne dort pas ») :

(143)

a. ɛl 'dɔrma 'bɻʧʃ — Donat (Grisons Sottoselva)
ClS3sg dort neg
« il ne dort pas »
(M&S III: 136)

b. ɛl 'maʎa mai 'nut
ClS3sg mange jamais rien
« il ne mange jamais rien »
(M&S III: 267)

c. niɲ 'maʎa
personne mange
« personne ne mange »
(M&S III: 267)
NB. *niɲ ɛl 'maʎa (M&S I: 68 & 701)

Or la présence d'un terme négatif en fonction d'objet exclut le marqueur de négation phrastique : l'indéfini *'nut* « rien » de l'exemple (143b) *ɛl 'maʎa mai 'nut* « il ne mange jamais rien » sature en effet la place de second argument du verbe et exclut la négation connexionnelle *'bɻʧʃ* (cf. **ɛl 'maʎa mai 'bɻʧʃ 'nut*). Notons que cette incompatibilité n'est pas liée à des positions ou des fonctions syntaxiques particulières, comme le montre l'exemple (143c) *niɲ 'maʎa* « personne ne mange » où le premier actant *niɲ* « personne » en position préverbale exclut également le marqueur *'bɻʧʃ* (cf. **niŋ 'maʎa 'bɻʧʃ*) ; le dialecte de Donat recourt à toutes les personnes à des clitiques sujet différenciés dont le prime actant négatif *niN* déclenche l'exclusion (cf. **niɲ ɛl 'maʎa*).

Précisons que, si la négation phrastique du dialecte de Donat est exclusivement post-verbale, le même type d'incompatibilité avec les marqueurs de négation nucléaire caractérise des dialectes qui en plus de la négation post-verbale recourent en position préverbale à un clitique négatif. Le dialecte de Stienta en (144) est un dialecte vénitien qui recourt à un clitique négatif préverbal [n] qui s'harmonise avec le nom nu *'briz̧a* en position postverbale (cf. (144a) *a n al tʃam 'briz̧a* « je ne l'appelle pas » et (144b) *a n dɔrm 'briz̧a* « je ne dors pas ») :

(144)

a. a n al tʃam 'briẓa Stienta (Rovigo)
ClSsg neg ClOms appelle neg
« je ne l'appelle pas »
(M&S III: 135)

b. a n dɔrm 'briẓa
ClSsg neg dors neg
« je ne dors pas »
(M&S III: 188)

c. a n vjen ni'ɕuŋ
ClSsg neg vient personne
« il ne vient personne »
(M&S III: 269)

d. a n ɔ fat 'ɲent
ClSsg neg ai fait rien
« je n'ai rien fait »
(M&S III: 270)
NB. ni'suŋ i 'maɲa / ni'suŋ a 'maɲa
(M&S I: 62 & 64)

Or, là aussi, le prime actant négatif *ni'ɕuŋ* de l'énoncé Verbe-sujet *a n vjen ni'ɕuŋ* « il n'y a personne qui vient »[61] est incompatible avec le marqueur postverbal *'briẓa* (cf. **a n vjen 'briẓa ni'ɕuŋ*). L'exemple (144c) montre que ce qui vaut pour le rôle de sujet vaut également pour le rôle d'objet : le second actant *ɲent* de l'énoncé *a n ɔ fat 'ɲent* « je n'ai rien fait » n'admet pas non plus la co-occurrence de la négation phrastique *'briẓa* (cf. **a n ɔ fat 'briẓa 'ɲent*).

4.2.2. La co-occurrence de la négation phrastique et de la négation nucléaire

À côté des dialectes qui interdisent la co-occurrence du marqueur de négation phrastique et du marqueur de négation nucléaire, il en est d'autres où les deux types de marqueurs sont parfaitement compatibles. C'est le cas notamment dans les dialectes franco-provençaux de la zone piémontaise. Le dialecte piémontais de Coazze en (145) recourt à un marqueur postverbal *'pa* dont l'origine est la même que celle du marqueur franco-provençal de Sarre (cf (145a) *u lu 'tʃamat 'pa* « il ne l'appelle pas », où le verbe est précédé de la série de clitiques sujets et objets). Aussi le marqueur *'pa* est-il parfaitement licite en présence de négations à valeur argumentale :

61. Le clitique *a* qui apparaît en position initiale est le clitique indifférencié qui, dans ce dialecte, apparaît notamment comme explétif auprès des verbes météorologiques ou dans les énoncés Verbe-sujet ; le dialecte de Stienta n'a de clitiques sujets différenciés qu'aux personnes 2, 3 et 6 (cf. M&S, I: 75).

(145)

a. u lu 'tʃamat 'pa Coazze (Torino)
ClS3sgm ClOms appelle neg
« il ne l'appelle pas »
(M&S III: 138)

b. i 'dunu pa 'rəŋ a 'ɲyŋ
ClS1sg donne neg rien à personne
« je ne donne rien à personne »
(M&S III: 138)

c. a 'vinat pa 'ɲyŋ
ClS vient neg personne
« il ne vient personne »
(M&S III: 261, 318)

d. pa 'ɲyŋ a 'miɲdʒat (cf. *'ɲyŋ a 'miɲdʒat 'pa)
neg personne ClS mange
« personne ne mange »
(M&S III: 261, 318)

L'exemple (145b) *i 'dunu pa 'rəŋ a 'ɲyŋ* « je ne donne rien à personne » montre en effet que contrairement à ce qu'illustraient les dialectes examinés plus haut, les marqueurs *'rəŋ* « rien » et *'ɲyŋ* « personne » qui représentent respectivement l'actant 2 et l'actant 3 du verbe sont parfaitement compatibles avec le marqueur de négation phrastique : leur co-occurrence est non seulement licite, mais nécessaire, quelle que soit d'ailleurs la position de la négation à valeur argumentale. L'exemple (145c) *a 'vinat pa 'ɲyŋ* « il ne vient personne » / « y a personne qui vient » est un exemple de phrase thétique Verbe-sujet introduite par le clitique neutre *a* que requièrent les verbes météorologiques (cf. *a pjɔt* « il pleut », M&S I: 109). La négation *pa* reste donc dans sa position postverbale canonique en même temps que le premier actant *'ɲyŋ*. L'exemple (145d) *pa 'ɲyŋ a 'miɲdʒat* « personne ne mange » implique également le marqueur *'ɲyŋ* en fonction de sujet, mais ce dernier occupe ici la position préverbale et on remarquera que le marqueur *pa* est transporté à gauche de l'indéfini avec lequel il forme une expression complexe (**'ɲyŋ a 'miɲdʒat 'pa* serait en réalité agrammatical). Il est naturellement très difficile d'expliquer pour quelle raison tel parler et non tel autre autorise la co-présence de la négation phrastique et de la négation nucléaire. On peut remarquer néanmoins qu'en (145a) *u lu 'tʃamat 'pa*, la négation *pa* porte l'accent principal de phrase. Or elle perd cet accent quand elle est suivie d'un terme négatif à valeur argumentale : dans l'exemple (145b) *i 'dunu pa 'rəŋ a 'ɲyŋ*, la négation *pa* est ainsi *désaccentuée* et c'est l'indéfini *'rəŋ* qui porte l'accent du groupe *pa 'rəŋ*. On peut faire la même remarque à propos de l'exemple (145c) *a 'vinat pa 'ɲyŋ* : la négation *pa* est *désaccentuée* et c'est l'indéfini *'ɲyŋ* qui porte l'accent du groupe *pa 'ɲyŋ*. Tout se passe donc comme si en réalité la négation *pa* formait ici une sorte d'indéfini complexe

avec *'rəŋ* et *'ɲyŋ*, indéfini complexe dont *'rəŋ* et *'ɲyŋ* constitueraient la tête[62]. Si, du reste, on interroge des locuteurs natifs sur la manière dont ils expriment le concept négatif de « personne », la réponse qu'ils fournissent est *pa 'ɲyŋ*. Il semble donc qu'il existe au moins des contextes où *pa* tend à fonctionner comme un préfixe négatif dont le domaine d'application est la tête de l'indéfini complexe. Préfixe négatif qui en l'occurrence peut s'appliquer à un terme lui-même négatif, avec un effet qui au moins originellement est un effet d'intensification. Le même type de combinatoire est d'ailleurs attesté en catalan : à une question telle que *qué vols ?* « qu'est-ce que tu veux ? » en (146), *res* « rien » et *no res* sont des réponses également possibles :

(146)

– Qué vols? (Catalan)
Que vouloir.2sg
« Qu'est-ce que tu veux ? »
– (No) res
neg rien
« rien »
(Espinal, 2000: 138)

De même dans le dialecte catalan de Tortosa, à une question telle que *qui has vist ?* « qui est-ce que tu as vu ? » il est parfaitement loisible de répondre *no ningù*, avec à la fois le marqueur de négation phrastique *no* et l'indéfini négatif *ningù* « personne » (Espinal, 2002: 2761-2762). Sans doute les réponses qui cumulent les deux types de marqueurs présentent-elles une valeur plus intensive que la variante simple, selon un principe d'iconicité qui trouve dans les phénomènes de réduplication une illustration particulièrement intéressante.

4.2.3. Co-occurrence conditionnée de la négation phrastique et de la négation nucléaire

On terminera ce bref excursus en évoquant le cas des dialectes où, comme en italien standard, la négation nucléaire en position préverbale exclut en principe la co-occurrence de la négation phrastique, alors que les deux types de marqueurs sont nécessairement co-présents lorsque la négation nucléaire apparaît en position postverbale :

(147)

Italien « standard »

a. nessuno lo ha soccorso [ne's:uno lo a so'k:ɔrso]
personne Cl03msg a secouru
« personne ne l'a secouru » (**nessuno non lo ha soccorso*)

b. non lo ha soccorso nessuno (non lo a so'kɔrso ne's:uno)
neg Cl03msg a secouru personne
« personne ne l'a secouru » [*lo a so'kɔrso ne's:uno]

62. Il ne s'ensuit pas que les marqueurs de négation phrastique et argumentale soient forcément indissociables ; dans le dialecte de Coazze, une complétive infinitivale dont l'argument est négatif peut voir le marqueur de négation phrastique précéder l'infinitif ou l'actant négatif (cf. les variantes *i ∈ 'di-te d pa tʃam'∈ 'ɲyŋ* / *i ∈ 'di-te d tʃam'∈ pa 'ɲyŋ*, Manzini, Savoia, III: 234).

(148)

Buddusò (Sassari)

a. ni'ʃunu mi l' a 'n:aɗu
personne ClOI.1sg ClOD.3msg a dit
« personne ne me l'a dit »

b. no m:i l' a 'n:aɗu ni'ʃunu
neg ClOI.1sg ClOD.3msg a dit personne
« personne ne me l'a dit »

(149)

Chioggia (Venezia)

a. ni'suŋ me 'tʃame
personne ClO.1sg appelle
« personne ne m'appelle »

b. no me 'tʃame ni'suŋ
neg ClO.1sg appelle personne
« personne ne m'appelle »
(M&S I: 68)

Le premier actant négatif *ne's:uno* de l'exemple italien (147a) *ne's:uno lo a so'kɔrso* « personne ne l'a secouru » cumule en position préverbale le rôle argumental de premier actant et le rôle connexionnel de négation phrastique, puisqu'il intègre morphologiquement l'exposant de la négation (*nessuno* < *ne ipse unu* (cf. Rohlfs, 1968: §498, 215). On peut considérer que cette « multiple exponence » est au moins en partie responsable du fait que *nessuno* en position préverbale exclut le marqueur de négation phrastique, alors que l'ordre Verbe-sujet impose au contraire sa présence, comme le montre la variante *non lo a so'kɔrso ne's:uno* en (147b). En réalité, la situation est plus complexe qu'il n'y paraît, car des expressions particulièrement fréquentes comme *fa niente* apparaissent avec le seul indéfini négatif en position post-verbale ; la co-occurrence des indéfinis négatifs et de la négation connexionnelle à gauche du verbe est d'autre part attestée, notamment lorsque l'un et l'autre ne sont pas strictement adjacents. Dans un exemple tel que *Una di quelle donnette alle quali nessuno, quasi per necessità, non manca mai di dare il buongiorno* « Une de ces petites femmes auxquelles personne, presque par obligation, ne manque jamais de donner le bonjour », c'est la distance qui sépare *nessuno* du verbe qui rend licite l'utilisation de *non* devant ce dernier (cf. Floricic, 2005). Le dialecte de Budduso' en (148) montre le même type de propriétés (morpho)syntaxiques : l'indéfini *ni'ʃunu* de l'exemple (148a) *ni'ʃunu mi l'a 'n:aɗu* « personne ne me l'a dit » intègre lui aussi morphologiquement l'exposant de la négation, et l'on retrouve donc en sarde l'asymétrie constatée en italien entre d'un côté la position préverbale et de l'autre la position post-verbale : l'ordre V-S impose devant le verbe la présence du marqueur de négation phrastique *no* (cf. (148b) *no m:i l'a 'n:aɗu ni'ʃunu* « personne ne me l'a dit »). On ne s'attardera pas sur le dialecte vénitien de Chioggia, où l'alternance entre l'ordre Sujet-verbe et l'ordre Verbe-sujet entraîne là aussi une asymétrie entre le marquage préverbal et postverbal de la négation (cf. (149a) *ni'suŋ me 'tʃame* (SV) vs. (149b) *no me 'tʃame ni'suŋ* (VS)). Il est évidemment difficile

de déterminer pourquoi la négation préverbale est requise dans tel ou tel dialecte quand l'indéfini négatif apparaît en position post-verbale, et pourquoi la négation préverbale est en revanche exclue quand l'indéfini apparaît dans la même position. On peut du moins remarquer que les parlers connaissant ce type d'asymétrie recourent en général à l'ordre Verbe-sujet comme *stratégie de focalisation* : autrement dit, dans chacune des variétés en (147)-(149), l'ordre Verbe-sujet représente une option possible lorsque du point de vue discursif le sujet (ou la prédication dans son ensemble) veulent être focalisés (cf. les exemples en (150), où l'entité informationnellement saillante peut être représentée soit par le seul SN sujet postverbal (i.e. respectivement *tuo fratello*, *'fraɗe 'ɗou* et *i fi'ɔi*), soit par l'état de fait dont ce dernier fait partie intégrante) :

(150)

a. ieri è venuto tuo fratello ('jeri ɛ ve'nuto tuo fra'tɛl:o) Italien « standard »
hier est venu ton frère
« hier, il y a ton frère qui est venu »

b. 'derizi b ɛl 'ven:iɗu 'fraɗe 'ɗou Buddusò (Sassari)
hier Cl-loc est venu frère ton
« hier, il y a ton frère qui est venu »

c. 'vjɛŋ i fi'ɔi Chioggia (Venezia)
vient les enfants
« il y a les enfants qui viennent »
(M&S I: 179)

Le deuxième paramètre dont a signalé qu'il pouvait justifier l'asymétrie entre les exemples (a) et (b) est de nature morphologique : un indéfini négatif préverbal peut d'autant plus facilement exclure le marqueur de négation phrastique qu'il intègre lui-même morphologiquement l'exposant de la négation : en ce sens, l'italien *nessuno*, le sarde *ni'ʃunu* et le vénitien *ni'suŋ* cumulent à la fois l'expression phrastique de la polarité négative et l'expression argumentale de l'actant. *A contrario*, on pourrait considérer qu'un marqueur morphologiquement positif conserve la trace de sa valeur originelle dans les possibilités de co-occurrence avec un marqueur de négation phrastique. On peut évoquer ici le fonctionnement de marqueurs tels que *res* en catalan, qui autorisent la co-présence de *no* aussi bien en position pré- que postverbale (cf. Espinal, 2002). Le catalan lui-même connaît néanmoins des énoncés tels que le suivant, où l'actant négatif intègre morphologiquement l'exposant de la négation mais admet pourtant la co-présence de *no* immédiatement à sa gauche et sa droite :

(151)

> José Montilla va afirmar que a ell *no ningú no* li ha perdonat cap crèdit a títol personal i va explicar que el PSC va negociar la reducció del pagament d'interessos, el que no comporta la condonació del deute.
>
> http://www.lamalla.net/media/article?id=182841

Comme on a eu l'occasion de l'évoquer plus haut, une expression telle que *no ningú* présente de toute évidence une valeur d'exclusion plus radicale que la variante simple *ningú*. On mentionnera enfin un paramètre dont on a pu constater l'importance à propos du fonctionnement des clitiques et de leur co-occurrence : la négation italienne *non*, par

exemple, contient deux segments nasals identiques. Or, les indéfinis négatifs *nessuno* « personne » ou *niente* « rien » contiennent eux aussi des segments nasals. On peut donc faire l'hypothèse qu'à des degrés divers, une contrainte de *non-adjacence stricte* est ici à l'œuvre et pénalise les variantes telles que **nessuno non lo ha soccorso* : il s'agit d'une contrainte de *dissimilation* qu'on a vue à l'œuvre dans les combinaisons de clitiques et qui au niveau mélodique interdit l'adjacence d'éléments identiques. Or, cette contrainte est d'autant plus forte que les termes négatifs contiennent justement des segments – les nasales – dont la propension à la dissimilation est bien connue (cf. Grammont, 1895 ; Carnoy, 1918 ; Maiden, 1997 ; etc.). En français même, le clitique négatif préverbal *ne* a d'autant plus de chance d'être sacrifié devant des mots comme *personne* qu'il contient déjà une nasale. On peut donc penser que c'est par dissimilation – ou haplologie syntaxique – que *Personne m'a aidé* l'emporte sur *Personne ne m'a aidé*[63]. En dépit des apparences, les formes emphatiques du type *no ningú* ne contredisent pas cette analyse, car elles résultent de créations individuelles finalisées dans l'expression de l'emphase ou du haut degré, et évoquent en ce sens les formations à réduplication intensive. En revanche, lorsque l'adjacence d'éléments identiques repose sur la pure combinatoire syntaxique, loin d'assumer une valeur expressive elle donne lieu à des stratégies de réparation dont la motivation est ici de nature dissimilatoire.

On a vu que les indéfinis négatifs à valeur argumentale peuvent soit exclure la négation de phrase, soit requérir sa présence. Les conditionnements et les configurations morpho-syntaxiques sont parfois très différents d'un dialecte à l'autre et il est en ce sens parfois malaisé de déterminer les principes qui les sous-tendent. L'origine nominale de certains marqueurs de négation phrastique peut avoir toute une série de conséquences sur leur co-occurrence ou leur non co-occurrence avec les indéfinis négatifs à valeur nucléaire. Les dialectes tels que le dialecte piémontais de Stroppo montrent que le fonctionnement de la négation impose de prendre en considération sa dimension évolutive, car certains systèmes peuvent se trouver à mi-chemin entre des états successifs. Enfin, la question de la négation, tout comme la question des clitiques, est un domaine où de multiples contraintes peuvent se croiser et interagir de façon à mobiliser aussi bien la morpho-phonologie, l'organisation discursive et la syntaxe.

5. CONCLUSION GÉNÉRALE

Il est quelque peu malaisé de mettre un point final à un exposé dont il est évident qu'il n'aborde qu'une partie infime des questions que soulève la problématique générale : les dialectes italiens, s'ils jouissent rarement auprès des typologues de la faveur dont peut jouir telle ou telle langue exotique, demeurent un domaine d'investigation du plus grand intérêt pour la linguistique générale et la typologie linguistique. Les Ascoli, les Schuchardt, Jaberg et autres Rohlfs ne s'y sont pas trompés, qui les ont explorés infatigablement en ayant souvent à l'esprit les corrélations qu'il est possible d'établir entre tel ou tel phénomène du dialecte *x* ou *y* et telle ou telle caractéristique morphosyntaxique de telle ou telle langue ou famille linguistique. Naturellement, nous n'avons fait qu'effleurer ici certains aspects parmi les nombreuses problématiques qu'il eût été possible d'aborder. La morpho-phonologie des dialectes italiens a tout juste été évoquée via notamment la problématique de la métaphonie : problématique

63. Avec l'indéfini *aucun* le cas de figure est un peu différent, car la voyelle [œ] de l'indéfini *aucun* contient déjà une nasale. C'est du reste cette nasale qui affleure en contexte de liaison. En ce sens, les indéfinis comme *aucun*, *rien*, etc. fournissent déjà eux-mêmes, à travers la nasale finale, l'exposant de la négation phrastique.

fondamentale s'il en est, compte tenu de son incidence sur le marquage morphologique d'un certain nombre de catégories linguistiques (cf. Savoia, Maiden, 1997) ; il n'est que d'évoquer aussi la manière dont les phénomènes de palatalisation concourent au marquage du nombre en frioulan (cf. Vanelli, 1998: 153 *suiv*.). Aussi la variation morphologique intra- et inter-dialectale du domaine italien recouvre-t-elle un champ d'investigation encore largement à explorer : cette variation et cette diversité qui déjà dans le *De vulgari Eloquentia* avaient attiré toute l'attention de Dante offrent et continueront d'offrir au typologue une source infinie de réflexion et d'analyse. On mesurera également l'importance de la micro-variation géo-linguistique si l'on considère avec les Rousselot et autres Dauzat qu'elle permet de retrouver dans l'espace des éléments de reconstruction des stades d'évolution linguistique.

Franck Floricic, Lucia Molinu,
adresse ??$$

BIBLIOGRAPHIE

Ascoli, G. I., 1876. « Ricordi bibliografici », *Archivio Glottologico Italiano*, 2, 395-458.

—, 1882-85. « L'Italia dialettale », *Archivio Glottologico italiano*, 8, 98-128.

—, 1890. « Saggiuoli diversi », *Archivio Glottologico Italiano*, 11, 417-446.

Battisti, C., 1902. *Le dentali esplosive intervocaliche nei dialetti italiani*, Halle, Niemeyer, « Zeitschrift für Romanische Philologie », Beiheft 28.

Bec, P., 1968. *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans*, Paris, Presses Universitaires de France.

Belletti, A., Rizzi, L. (éds.), 1996. *Parameters and functional heads. Essays in comparative syntax*, Oxford, New York, Oxford University Press.

Benincà, P., 2001. « La struttura della frase esclamativa alla luce del dialetto padovano », *Quaderni di Lavoro dell'ASIS*, 3, « Frasi esclamative e strutture correlate », 13-60.

Benincà, P., Cinque, G., De Mauro, T., Vincent, N. (éds.), 1997. *Italiano e dialetti nel tempo. Saggi di grammatica per Giulio C. Lepschy*, Roma, Bulzoni.

Bertinetto, P. M., 1999. « La sillabazione dei nessi /sC/ in italiano: un'eccezione alla tendenza 'universale'? », in Benincà, P., Mioni, A., Vanelli, L. (éds). *Fonologia e morfologia dell'italiano e dei dialetti d'Italia*. Atti del XXXI Congresso della SLI, Roma, Bulzoni, 71-96.

Biondelli, B., 1853. *Saggio sui dialetti Gallo-Italici*, Bologna, Arnaldo Forni.

Blevins, J., 1995. « The syllable in phonological theory », in Goldsmith, J. (éd.). *Handbook of Phonological Theory*, Cambridge (USA), Oxford, Blackwell, 206-244.

Bonet, E., 1995. « Feature structure of Romance clitics », *Natural Language and Linguistic Theory*, 13/4, 607-647.

Bossong, G., 1998. « Vers une typologie des indices actanciels. Les clitiques romans dans une perspective comparative », in Ramat P., Roma, E. (éds.). *Sintassi storica. Atti del XXX Congresso Internazionale della Società di Linguistica Italiana (Pavia, 26 - 28 settembre 1996)*, Roma, Bulzoni, Roma, 9-43.

Bouvier, J.-C., 1971. « Le pronom personnel sujet et la frontière linguistique entre provençal et franco-provençal », *Revue de Linguistique Romane*, 35, 1-15.

Brøndal, V., 1943. *Essais de linguistique générale*, Copenhague, Ejnar Munksgaard.

Brugmann, K., 1900. « Über das wesen der sogenannten wortzusammensetzung. Eine sprachpsychologische studie », *Berichte über die Verhandlungen der königlich sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, 52, 359-401.

—, 1886/1972. *Elements of the Comparative Grammar of the Indo-Germanic Languages. A concise exposition of the history of Sanskrit, Old Iranian (Avestic and Old Persian), Old Armenian, Old Greek, Latin, Umbrian-Samnitic, Old Irish, Gothic, Old High German, Lithuanian and Old Bulgarian. Vol.I. Introduction and Phonology*, Coll. The Chowkhamba Sanskrit Studies LXXXIV, The Chowkhamba Sanskrit Series, Varanasi-1.

Cabré, M. T., Pons, L., Rafel, J., Veny, J., Viaplana, J. (éds.), 1995. *Estudis de lingüística i filologia oferts a Antoni M. Badia i Margarit*, Vol.I. Barcelona, Publicacions de L'Abadia de Montserrat.

Caduff, L., 1954. *Essai sur la phonétique du parler rhétoroman de la Vallée de Tavetsch (Canton des Grisons – Suisse)*, Berne, Francke, thèse de doctorat.

Carnoy, A. J., 1918. « The real nature of dissimilation », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 49, 101-113.

Chabaneau, C., 1878. « Sur *lo*, pronom neutre en provençal », *Romania*, 7, 329-330.

Clédat, L., 1883. « Le pronom personnel neutre dans le Forez, le Lyonnais et la Bresse », *Romania*, 12, 346-354.

—, 1901. « La préposition et l'article partitif », *Revue de philologie française et de littérature*, 15, 81-131.

Clements, N., 1990. « The Role of the Sonority Cycle in Core Syllabification », in J. Kingston, M. Beckman (éds.). *Papers in Laboratory Phonology 1: Between the Grammar and Physics of Speech*, New York, Cambridge University Press, 283-333.

Contini, G., 1961. « Per un'interpretazione strutturale della cosiddetta gorgia toscana », *Boletim de Filologia*, 19, 269-281.

—, 1995. « 'Visti l'as?': Un trait syntaxique et prosodique sarde dans le catalan d'Alguer », in M. T. Cabré, L. Pons, J. Rafel, J. Veny, J. Viaplana (éds.), 221-247.

Cortelazzo, M., 1996. « Les domaines dialectaux d'Italie », in *Atlas linguistique roman* (ALiR), vol.1, Présentation, Rome, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 95-105.

Dalbera-Stefanaggi, M. J., 1978. *Langue corse : une approche linguistique*, Paris, Klincksieck.

Dauzat, A., 1906. *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*, Paris, Champion, thèse de doctorat.

Ensergueix, J., 2003. *Atlas linguistique de l'Ariège, selon l'enquête Julien Sacaze (1887)*, Pamiers, Institut d'études occitanes d'Ariège.

Espinal, T., 2000. « On the semantic status of n-words in Catalan and Spanish », *Lingua*, 110, 557-580.

—, 2002. « La negació », in J. Solà, M. R. Lloret, J. Mascarò, M. Pèrez Saldanya (éds.). *Gramàtica del català contemporani*, vol. III. Barcelona, Empúries, 2727-2797.

Fanciullo, F., 1997. « Basilicata », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 349-354.

—, 2001. « Il rafforzamento fonosintattico nell'Italia meridionale. Per la soluzione di qualche problema », in A. Zamboni, P. Del Puente, M. T. Vigolo (éds.). *La dialettologia oggi fra tradizione e nuove metodologie. Atti del Convegno Internazionale (Pisa 10-12 febbraio 2000)*, Pisa, ETS, 347-382.

Fava, E., 1993. « Sulla pertinenza della pragmatica nell'analisi grammaticale : un esempio della cosiddetta coniugazione interrogativa nel dialetto alto-vicentino », in M. A. Cortelazzo, E. Leso, P. V. Mengaldo *et al.* (éds.), 2495-2520.

—, 2001. « On word, clitic and affix distinctions in some North Eastern Italian Dialects », in C. Muller *et al.* (éds.), 365-379.

Floricic, F., 2005. « La négation dans les langues romanes », *Lalies*, 25,163-194.

Forner, W., 1997. « Liguria », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 245-40.

Foulet, L., 1921. « Comment ont évolué les formes de l'interrogation », *Romania*, 47, 243-348.

Giannelli, L., 1997. « Tuscany », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 297-302.

Giannelli, L., Cravens, T. D., 1997. « Consonantal weakening », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 32-40.

Gorra, E., 1890. « Fonetica del dialetto di Piacenza », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 14, 133-158.

—, 1892. « Il dialetto di Parma », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 16, 372-379.

Grammont, M., 1895. *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon, Darantière.

De la Grasserie, R., 1899. *De la conjugaison négative ainsi que de l'interrogative et de la dubitative*, Louvain, J. B. Istas, extrait du *Muséon*.

Haiman, J., 1991. « From V/2 to subject clitics : evidence from Northern Italian », in E.C. Traugott, B. Heine (éds.). *Approaches to grammaticalization*, vol.II. Focus on types of grammatical markers. John Benjamins, Amsterdam, Philadelphia,135-157.

Hajek, J., 1997. « Emilia-Romagna », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 271-27.8

Hall, R., 1957-58. « Compte-rendu de Spiess Federico, *Die Verwendung des Subjekt-Personalpronomens in den lombardischen mundarten* », *Romance Philology*, 11. pp.395-398

Hastings, R , 1997. « Abruzzo and Molise », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 321-329.

Haudricourt, A. G., Juilland, A.G., 1949. *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*, Paris, Mouton.

Heap, D., 1997. « Subject pronoun variation in the northern Italian geolinguistic continuum », *Quaderni d'Italianistica*, 18/2, 235-250.

Hinzelin, M.-O., Kaiser, G., 2007., « Le paramètre du sujet nul dans les variétés dialectales de l'occitan et du francoprovençal », communication au Colloque Galrom.

Hjelmslev, L., 1933. « Structure générale des corrélations linguistiques » in *Nouveaux Essais*, Paris, Presses Universitaires de France, 25-66.

Horning, A., 1880. « Le pronom neutre *il* en langue d'oïl. Son origine, son extension », *Romanische Studien*, 4/14, 229-272.

Jaberg, K., 1936. *Aspects géographiques du langage*, conférences faites au Collège de France (décembre 1933), Paris, Droz.

Jaberg, K., Jud, J., 1928-1940. *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen, Ringier.

Jespersen, O., 1917. « Negation in English and Other languages », in *Selected Writings of Otto Jespersen*, Londres, George Allen, Unwin Ltd, 3-151.

—, 1949. *Efficiency in Linguistic Change*, Copenhague, Ejnar Munksgaard.

Jones, M. A., 1993. *Sardinian Syntax*, Londres, New York, Routledge.

Kay, J., 1992. « Do you believe in magics ? The story of s+C sequences », *SOAS Working Papers*, 3, 293-313.

Krefeld, Th., 1997. « Dame Phonétique, Dame Sémantique et les autres. Bermerkungen zur bündnerromanischen Negation », in Günter Holtus *et al.* (éds.). *Italica et Romanica: Festschrift für Max Pfister zum 65. Geburtstag*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, Band I., 23-29.

Lausberg, H., 1976. *Linguistica romanza. I. Fonetica. II. Morfologia*, Milan, Feltrinelli.

Lepschy, L., Lepschy, G., 1998[4]. *La lingua italiana : storia, varietà dell'uso, grammatica*, Milan, Bompiani.

Loporcaro, M., 1997a. « Lengthening and raddoppiamento fonosintattico », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 41-51.

—, 1997b. « Puglia and Salento », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 338-348.

Maiden, M., 1997. « La dissimilation à la lumière des pronoms clitiques en roman », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 113-114, 531-562.

Maiden, M., Parry, M. (éds.), 1997. *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press.

Manzini, M. R., 2006. « Doubling by clitics and doubling clitics », paper presented at *Workshop on Syntactic Doubling*, Amsterdam, March 2006.

Manzini, M. R., Savoia, L. M., 2002. « Negative Adverbs are neither Adv nor Neg », in Masako Hirotani (éd.), *Proceedings of NELS*, 32, GLSA, Amherst, 327-346.

—, 2004. « Clitics: co-occurrence and mutual exclusion patterns », in Rizzi, L. (éd), 211- 250.

—, 2005. *I dialetti italiani e romanci. Morfosintassi generativa*, Alessandria, Dell'Orso, 3 volumes.

Marcato, C., 1996. « Le domaine frioulan », in *Atlas linguistique roman* (ALiR), vol.1, Présentation, Rome, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 107-108.

Marotta, G., 1995. « La sibilante preconsonantica in italiano : questioni teoriche e analisi sperimentale », in Ajello, R., Sani, S. (éds.). *Scritti linguistici e filologici in onore di Tristano Bolelli*, Pise, Pacini, 393-436.

Martin, J-B., 1974. « Le pronom personnel de la troisième personne en francoprovençal central (formes et structures) », *Travaux de Linguistique et de Littérature*, 12/1, 85-116.

Martinet, A., 1955. *Économie des changements phonétiques*, Berne, Francke.

Mathesius, V., 1937. « Double negation and grammatical concord », in *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacques van Ginneken à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance (21 avril 1937)*. Mâcon, Paris, Protat, Klincksieck, 79-83.

Medina Granda, R. M., 1999. *Polaridad negativa en occitano antiguo. Elementos de comparación con otros romances medievales*, Oviedo, Universidad de Oviedo.

Meillet, A., 1912. « L'évolution des formes grammaticales », in Meillet A., 1921. *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, 130-148.

—, 1995. *Pour un manuel de linguistique générale. Edizione di manoscritti inediti conservati al Collège de France raccolti e pubblicati a cura di Fiorenza Granucci*, Rome, Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Anno CCCXCII, Memorie, Serie IX, Vol.VI, fasc.1.

Meyer-Lübke, W., 1900. *Grammaire des langues romanes*, tome III: Syntaxe, Paris H. Welter.

Millardet, G., 1923. *Linguistique et dialectologie romanes. Problèmes et méthodes*, Montpellier, Paris, Société des langues romanes, Champion.

Molinelli, P., 1988. *Fenomeni della negazione dal latino all'italiano*, Florence, La Nuova Italia Editrice.

Molinu, L., 1992. « Gli esiti fonosintattici del dialetto di Buddusò », *L'Italia Dialettale*, 55, 123-153.

Molinu, L., Romano, A., 1999. « La syllabe dans un parler roman de l'Italie du Sud », *SyllabeS, III^e journées d'Études linguistiques, Nantes, 25-26-27 mars 1999*, Nantes, Équipe AAI-Université de Nantes, 148-153.

Morosi, G., 1890. « L'odierno linguaggio dei valdesi del piemonte », *Archivio Glottologico Italiano*, 11, 309-415.

Muller, C. *et al.* (éds.), 2001. *Clitiques et cliticisation. Actes du Colloque de Bordeaux, octobre 1998*, Paris, Champion.

Murray, R., Vennemann, T., 1983. « Sound change and syllable structure. Problems in Germanic phonology », *Language*, 59, 514-528.

Mussafia, A., 1871. « Darstellung der romagnolischen Mundart », *Sitzungsberichte der Kaiserlich Akademie der Wissenschaften zu Wien*, Phil. Hist. Kl., 67 (3), 653-722.

Nespor, M., 1993. *Fonologia*, Bologne, Il Mulino.

Nocentini, A., 1993. « Diachrony vs. consistency: the case of negation », *Folia Linguistica Historica*, 14/1-2, 177-212.

Oliviéri, M., 2004. « Paramètre du sujet nul et inversion du sujet dans les dialectes italiens et occitans », *Cahiers de grammaire*, 29, 105-120.

D'Ovidio, F., 1886. « Ricerche sui pronomi personali e possessivi neolatini », *Archivio Glottologico Italiano*, 6, 25-101.

Paris, G., 1894. « Le pronom neutre de la 3^e personne en français », *Romania*, 23, 161-176.

Parry, M. M., 1997a. « La negazione italo-romanza: variazione tipologica e variazione strutturale », in Baranski, Z. G., Pertile, L. (éds.). *In Amicizia. Essays in Honour of Giulio Lepschy*, Special Supplement to *The Italianist*, 225-257.

—, 1997b. « Preverbal negation and clitic ordering, with particular reference to a group of North-West Italian dialects », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 113/2, 243-271.

—, 1997c. « Negation », in Maiden, M., Parry, M. (éds.), 179-185.

—, 1997d. « Piedmont », in Maiden, M., Parry, M., (éds.), 237-244.

Pellegrini, G. B., 1973. « I cinque sistemi linguistici dell'italo-romanzo », *Revue roumaine de linguistique*, 105-129.

Perrot, J., 1994, « Éléments pour une typologie des structures informatives », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris,* 2, 13-26.

Pieri, S., 1892-1894. « Il dialetto gallo-romano di Sillano », *Archivio Glottologico Italiano*, 13, 329-354.

Poletto, C., 1996. « Three kinds of subject clitics in Basso Polesano and the theory of pro », Belletti A., Rizzi, L. (éds.), 269-300.

—, 1997. « Pronominal syntax », in Maiden, M., Parry, M. (éds.), 137-144.

—, 2000. *The higher functional field: evidence from Northern Italian dialects*, New York, Oxford University Press, Oxford Studies in Comparative Syntax.

Rausch, F., 1878. « Lexicalisches. Sprachliche bemerkungen zum "Müsserkrieg" des Gian von Travers », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 2, 99-114.

Repetti, L., 1995a. « Constraints on Prosodic Structure: A Study of the Dialect of Coli (PC) », *Studi italiani di linguistica teorica e applicata*, 24, 279-288.

—, 1995b. « Epentesi nei dialetti emiliani e romagnoli » in E. Banfi *et al.* (eds.). *Italia settentrionale: crocevia di idiomi romanzi: Atti del convegno internazionale di studi, Trento, 21-23 ottobre 1993*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 81-86.

—, 1996. « Syllabification and Unsyllabified Consonants in Emilian and Romagnol Dialects », in Parodi, C., Quicoli, C., Saltarelli, M., Zubizaretta, M. L. (éds.). *Aspects of Romance Linguistics: Selected Papers from the Linguistic Symposium on Romance Languages XXIV, March 10-13, 1994*, Washington, DC, Georgetown University Press, 373-382.

—, 1997. « The syllable », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 52-57.

Rizzi, L., 1982. *Issues in Italian syntax*, Dordrecht, Foris.

—, 2004. *The Structure of CP and IP- The Carthography of Syntactic Structures*, vol. 2, New York, Oxford University Press.

Rohlfs, G., 1966. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Fonetica*, Coll. PBE 148, Turin, Giulio Einaudi.

—, 1968. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Morfologia*, Coll. PBE 149, Turin, Giulio Einaudi.

—, 1969. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Sintassi e formazione delle parole*, Turin, Giulio Einaudi.

—, 1970. *Le gascon. Études de philologie pyrénéenne*, Tübingen, Pau, Max Niemeyer Verlag, Marrimpouey Jeune.

—, 1972. *Studi e ricerche su lingua e dialetti d'Italia*, Milan, Sansoni.

Ruffino, G., 1997. « Sicily », in Maiden M., Parry, M. (éds.), 365-375.

Ronjat, J., 1913. *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon, Protat Frères, thèse de Paris.

Salvioni, C., 1899. « Appunti etimologici e lessicali », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 23, 514-532.

—, 1919. « Sul dialetto milanese arcaico », *Rendiconti dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, 52, 517-540.

Sanga, G., 1997. « Lombardy », in Maiden M., Parry, M. (éds.), 253-259.

Sasse, H.-J., 1987. « The Thetic / Categorical distinction revisited », *Linguistics*, 25/3, 511-580.

—, 1995. « 'Theticity' and VS order: a case study », *Sprachtypologie und Universalienforschung*, 48, 1/2, Berlin, Verlag, 3-27.

Savoia, L. M., 1997. « Inflectional morphology of the verb », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 75-86.

Savoia, L. M., Maiden, M., 1997. « Metaphony », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 15-25.

Schmid, S., 1997. « A typological view of syllable structure in some italian dialects », in P. M. Bertinetto, L. Gaeta, G. Jetchev, D. Michaels (éds.). *Certamen Phonologicum III*, Turin, Rosemberg, Sellier, 247-265.

—, 1998a. « Tipi sillabici nei dialetti dell'Italia settentrionale », in G. Ruffino (éd.), *Atti del XXI congresso internazionale di linguistica e filologia romanza*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 613-625.

—, 1998b, « Types syllabiques dans quelques dialectes d'Italie », in *Elsevier Science Ldt.*, 111.

—, 2000. « Tipi sillabici in alcuni dialetti dell'Italia centro-meridionale », in A. Englebert, M. Pierrard, L. Rosier, D. Van Raemdonk (éds.). *Vivacité et diversité de la variation linguistique*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 343-350.

Schuchardt, H., 1866. *Der vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, Treubner, 2 volumes.

Schürr, F., 1954. « Profilo linguistico della Romagna », *Orbis*, 3/2, 471-485.

Schwegler, A., 1983. « Predicate negation and word-order change: a problem of multiple causation », *Lingua*, 61, 297-333.

Schweighaeuser, A., 1851-1852. « De la négation dans les langues romanes du midi et du nord de la France », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2, 131-172, 441-467, 3, 203-247.

Siller-Runggaldier, H., 1985. « La negazione nel ladino centrale », *Revue de linguistique romane*, 49/193-194, 71-85.

—, 1993. « Caratteristiche della frase interrogativa a soggetto inverso nel ladino centrale », in Ramón Lorenz (éd.), *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas, II: Lexicoloxía e Metalexicoloxía*, La Coruna, Fundación « Pedro Barrié de la Maza, Conde de Fenosa », 289-295.

Spiess, F., 1955. *Die Verwendung des Subjekt-Personalpronomens in den lombardischen Mundarten*, thèse de Zurich.

Spagnoletti, C., Dominicy, M., 1992. « L'accent italien et la cliticisation de la terminaison verbale *-no* », *Revue québécoise de linguistique*, 21/2, 9-31.

Spoerri, T., 1918. « Il dialetto della Valsesia », *Rendiconti del R. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, 51, 683-752.

Tagliavini, C., 1952. *Le origini delle lingue neolatine*, Bologne, Patròn.

Tekavčič, P., 1980. *Grammatica storica dell'italiano. II. Morfosintassi*, Bologne.

Telmon, T., 1975. « La prosthèse vocalique dans les parlers du Piémont », *Revue de linguistique romane*, 39, 122-171.

Tesnière, L., 1988. *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

Tobler, A., 1905. *Mélanges de grammaire française*, Paris, Picard, trad. M. Kuttner et L. Sudre.

Tosco, M., 2007. « Feature-geometry and diachrony: the development of the subject clitics in Cushitic and Romance », *Diachronica*, 24/1, 119-154.

Trovar, A., 1951. « La sonorisation et la chute des intervocaliques, phénomène latin occidental », *Revue des études latines*, 29, 102-120.

Trumper, J., 1997. « Calabria and Southern Basilicata », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 355-364.

Tuttle, E., 1997. « The Veneto », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 263-270.

Urech, J., 1946. *Beitrag zur Kenntniss der Mundart der Val Calanca*, thèse de Zurich.

Vai, M., 1996. « Per una storia della negazione in milanese in comparazione con altre varietà altoitaliane », *ACME*, 49/1, 55-98.

Vanelli, L., 1984. « Pronomi e fenomeni di prostesi vocalica nei dialetti italiani settentrionali », *Revue de linguistique romane*, 48/191-192, 281-295.

—, 1997. « Friuli », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 279-285.

—, 1998. *I dialetti italiani settentrionali nel panorama romanzo. Studi di sintassi e morfologia*, Rome, Bulzoni.

Vanelli, L., Renzi, L., 1997. « Personal pronouns and demonstratives », in M. Maiden, M. Parry (éds.), 106-115.

Vignon, L., 1899. « Les patois de la région lyonnaise. Les pronoms personnels. I. Les pronoms sujets », *Revue de philologie française et de littérature*, 13, 1-41.

—, 1900a. « Les patois de la région lyonnaise. Le pronom sujet masculin de la 3^{e} personne », *Revue de philologie française et de littérature*, 14, 1-27, 113-145.

—, 1900b. « Les patois de la région lyonnaise. Le pronom sujet féminin de la 3^{e} personne », *Revue de philologie française et de littérature*, 14, 177-217, 265-293.

—, 1901a. « Les patois de la région lyonnaise. Le pronom neutre sujet », *Revue de philologie française et de littérature*, 15, 1-25.

—, 1901b. « Les patois de la région lyonnaise. Les tournures interrogatives et les pronoms sujets après le verbe », *Revue de philologie française et de littérature*, 15, 161-228.

—, 1906. « Les patois de la région lyonnaise. Le régime direct : le neutre (suite) », *Revue de philologie française et de littérature*, 20, 17-69.

Vignuzzi, U., 1997. « Lazio, Umbria and the Marche », in Maiden M., Parry, M. (éds.), 311-320.

Wagner, M. L., 1922. « Los elementos español y catalán en los dialectos sardos », *Revista de Filología Española*, 9/3, 221-265.

—, 1938. « Flessione nominale e verbale nel sardo antico e moderno », *L'Italia Dialettale*, 14, 93-170.

—, 1941. *Historische Lautlehre des Sardischen*, Halle, Max Niemeyer Verlag, trad. it. de Giulio Paulis avec introduction et appendice, 1984. *Fonetica storica del sardo*, Cagliari, Gianni Trois Editore.

Walsh, T., 1991. « The demise of lenition as a productive phonological process in Hispano-Romance », in Harris-Northall, R., Cravens, T. (éds.), *Linguistic Studies in Medieval Spanish*, Madison, Hispanic Seminary of Medieval Studies, 149-163.

Weinrich, H., 1958. *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*, Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung.

Zambetti, P., 1952. *Die Mundart von Valmaggiore in der Valle Cavallina (Bergamo). Beitrag zur Kenntnis einer bergamaskischen Mundart mit 35 Dialekttexten*, thèse de Berne.

Zamboni, A., 1988. « La classificazione storica delle lingue romanze IV. L'italo-romanzo », in Holtus, G., Metzeltin, M., Schmitt, C. (éds.). *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL). Band VII. Kontakt, Migration und Kunstsprachen. Kontrastivität, Klassifikation und Typologie*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 948-955.

Zanuttini, R., 1997. *Negation and clausal structure. A comparative study of romance languages*, Oxford, New York, Oxford University Press.

Zec, D., 1995a. « The role of moraic structure in the distribution of segments within syllables », in J. Durand, F. Katamba (éds.). *Frontiers of phonology: atoms, structures, and derivations*, London, Longman, 149-179.

—, 1995b. « Sonority Constraints on Syllable Structure », *Phonology*, 12, 85-129.